FRENCH Literature Dept.
Book No. 842 L617c
Accession 439605
SAN FRANCISCO PUBLIC LIBRARY
VITA SINE LITERIS MORS EST
Form 3431 30M 4-37

SAN FRANCISCO PUBLIC LIBRARY
3 1223 02[illegible]874

C 70
756
1.10

Il a été tiré de cet ouvrage

10 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma,

à Voiron,

numérotés 1 à 10.

LE CŒUR EST LE MÊME

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1919.

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

***Mon Petit Trott**..... 1 vol.
(Couronné par l'Académie française, prix Montyon.)
***La Petite Sœur de Trott**..... —
(Couronné par l'Académie française, prix Montyon.)
***Portraits de jeunes filles**..... —
***Portraits d'aïeules**..... —
***Line**..... —
***Notre Minnie**..... —
***Les Contes de Minnie.** (Nouvelles)..... —
La Mort de Corinthe..... —
(Couronné par l'Académie française, prix Montyon.)
Père..... —
Rédemption..... —
L'Automne..... —
Le Petit Roi..... —
Juste Lobel, Alsacien..... —
Petite Madame..... —
Le Sang nouveau..... —

CHEZ CALMANN LÉVY

Monsieur de Migurac ou le Marquis philosophe..... 1 vol.
Les Centaures..... —
Gorri le Forban..... —
La Folle Aventure..... —
Kaligouça le Cœur fidèle..... —

A LA LIBRAIRIE DES « ANNALES »

La Petite..... 1 vol.
Tous héros..... —

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 23580.

ANDRÉ LICHTENBERGER

LE CŒUR
EST LE MÊME

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

Tous droits réservés

842
L617c
439605

Copyright 1919 by Plon-Nourrit et Cie.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

3 1223 02069 4874

AVERTISSEMENT

Ce récit a fini de paraître en revue le 28 juin 1914...

Dans les cinq ans qui ont suivi, les Français ont eu autre chose à faire qu'à lire des romans ou qu'à en écrire.

Aujourd'hui qu'il nous est permis de respirer, des amis m'assurent que cette mince histoire pourrait distraire quelques lecteurs.

Je la leur offre sans autre prétention.

A. L.

LE CŒUR EST LE MÊME

PREMIÈRE PARTIE

I

Le cabinet de travail d'Olivier Rameau. Un logement de vieux garçon. Meubles sans style, — noyer, acajou noirci, velours élimés, reps, — impersonnels. Les murs sont tapissés de rayons de livres qui s'étagent jusqu'au plafond. Sur la cheminée, une Diane chasseresse; çà et là, quelques terres cuites, une ou deux faïences ébréchées. Des livres, des brochures, des fascicules de périodiques, des journaux dépliés s'empilent. Une table de jeu est dressée à côté du bureau, surchargé de paperasses.

Dans son antre, Olivier Rameau va et vient. Il est vêtu d'un costume d'intérieur déformé. Pas de faux col. Sur la tête, une calotte noire, qu'il ôte et remet fréquemment. Pantoufles. Du mauvais côté de la cinquantaine. Figure ronde, joues poupines et pourtant défraîchies. Derrière le binocle, qui chevauche de travers le nez trop court, deux yeux bleus candides à fleur de tête. Autour de la calvitie, une couronne comique de cheveux qui frisottent. Moustache rare. Une barbiche poivre et sel (beaucoup de sel), que tiraille la main nerveuse. Maigre, dégingandé, il a pourtant du ventre. Serait grand s'il se redressait et sortait le cou des épaules un peu voûtées.

De temps en temps, les yeux sur une lettre qu'il tient à la main, M. Rameau s'arrête, pousse une exclamation à demi-voix. Et puis, pensif, il hoche la tête et reprend sa marche.

Pauline entre, portant le café. Bonnet blanc, assujetti de guingois, tablier mal ficelé. Massive, courte, quinquagénaire, un soupçon de moustache. C'est, dans la pureté du type, la servante pour célibataire sur le retour.

Elle verse le café, a un coup d'œil sur son naître et profère à voix haute :

— *Le café est servi.*

M. Rameau tressaille et cache précipitamment lans sa poche la lettre qu'il tenait à la main. Puis, ournant le dos, il continue sa marche en murmu- ant :

— *Bien, Pauline, bien.*

Quand il revient, elle n'a pas bougé. Se trou- ant en face d'elle, il l'interpelle, la voix bou- gonne :

— *Eh bien! Pauline, qu'est-ce que vous faites?*

PAULINE. — Je regardais Monsieur.

M. RAMEAU, *brusquement.* — Chacun son goût.

Pourtant, il a un coup d'œil machinal vers la glace, tiraille vaguement le foulard tordu en corde autour de son cou. Et puis, la visant par-dessus son lorgnon, il reprend :

M. RAMEAU. — Et puis-je savoir, Pauline, d'où cette curiosité subite?

PAULINE, *impassible.* — C'est que Monsieur n'est pas dans son assiette.

M. Rameau, *protestant.* — Moi, je ne suis pas?...

Pauline, *avec fermeté.* — Monsieur n'est pas dans son assiette. Monsieur est encore moins dans son assiette que le jour où il a été renversé par l'automobile ou présenté à M. Fallières.

M. Rameau, *avec humeur, haussant les épaules.* — Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

Pauline, *immuable.* — Monsieur a beau être capable pour beaucoup de choses, Monsieur ne sait pas dissimuler. Et Monsieur ment mal. Si Monsieur croit que je n'ai pas remarqué qu'il n'a pas repris de pommes de terre frites !... Et Monsieur n'a pas fait d'observation sur le camembert, qui était de second choix. D'ailleurs...

M. Rameau. — D'ailleurs?...

Pauline. — D'ailleurs, j'ai bien vu, dès le matin, qu'il y avait quelque chose. Chaque fois que je suis entrée pour arranger le feu, au lieu que Monsieur soit, comme d'habitude, bien tranquille avec ses bouquins et ses petits papiers, Monsieur s'agitait, croisait et décroisait les

ambes, sifflait entre ses dents. Ça le tenait comme une névralgie depuis le premier déeuner... Ou, plutôt...

M. Rameau. — Vous m'intéressez. Ou, plutôt?...

Pauline. — Ou, plutôt, depuis le courrier. Oui, Monsieur, depuis que Monsieur, au milieu de son café au lait, a ouvert une lettre, une lettre mauve...

M. Rameau, *feignant l'étonnement et parcourant des yeux les papiers épars sur son bureau.* — Vous rêvez ! Moi, une lettre mauve? Quelle lettre?

Pauline. — La lettre que Monsieur a fourrée dans sa poche quand je suis entrée... Là..., il en passe un coin. Il faudra que Monsieur apprenne à se cacher. Un enfant lui en remontrerait. *(Reprenant.)* Une lettre mauve, timbrée de Beaurivage (Alpes-Maritimes), avec une grande écriture penchée, un chiffre, et parfumée ! Si Monsieur croit que c'est possible de ne pas reluquer une lettre comme ça ! Parlez-moi de ces bonnes enveloppes jaunes, ou grises,

avec des en-têtes imprimés ; des noms de Sociétés ou d'éditeurs : Société d'Archéologie de Lyon, *Bulletin des Antiquaires*, Imprimerie Dutillot... Voilà du courrier comme il est convenable qu'un homme comme Monsieur en reçoive. Au lieu que cette lettre-là... Ma parole ! on dirait une lettre de femme. Même que j'ai regardé deux fois l'adresse pour voir si le facteur ne s'était pas trompé.

Pendant le discours de Pauline, M. Rameau a plusieurs fois ôté et remis sa calotte et son lorgnon, et fait craquer ses doigts. Soudain, l'explosion éclate. Il devient rouge et glapit, d'une voix de tête :

— En voilà assez, Pauline. En voilà trop. Pauline, je vous le dis depuis quinze ans. Vous êtes bavarde, acariâtre et dépensière. En outre, je vous soupçonne de ne pas raffiner sur la propreté. Mais vous avez une qualité. Je suis accoutumé à vos défauts. Vous êtes la même, pas une autre. J'ai donc consenti, jusqu'ici, à vous garder et à vous payer des gages disproportionnés à votre mérite. Mais si je ne peux plus recevoir,

sans qu'elles soient l'objet de vos commentaires... déplacés, les lettres qui me sont destinées, je vous flanquerai à la porte. M'avez-vous compris?

PAULINE, *avec dignité.* — C'est bien, Monsieur. Je ne dirai plus rien. Mais Monsieur ne s'étonnera pas si, des fois, on n'en pense pas moins. Après tout ce qui s'est passé depuis ce matin, qu'il faille encore voir Monsieur se mettre en colère, c'est de quoi donner du souci, pour peu qu'on ait du cœur.

Elle se retire d'une allure de majesté douloureuse et offensée.

II

M. Rameau suit Pauline d'un œil courroucé jusqu'à ce qu'elle soit sortie. Quand il a vérifié que la porte est bien fermée derrière elle, il revient, se rassied et, un moment, les sourcils froncés, grommelle entre ses dents :

— *Vieux serviteurs... dévoués, mais intolé-*

rables... Exigences qui passent les bornes... Indiscrétion... Inquisition... Choisira bientôt les lettres qu'il m'est permis de recevoir...

Peu à peu, ses traits se détendent. Il retire de sa poche la lettre mauve, la sort de l'enveloppe, la relit encore une fois. Une photographie y est incluse. Il s'approche de la fenêtre, la regarde longuement, et murmure, d'une voix étranglée :

— Comme elle lui ressemble!

Puis, il revient à son bureau, ouvre un tiroir, y fouille, en extrait une autre photographie, une épreuve d'amateur jaunie, passée, mais précieusement enveloppée dans du papier de soie. Posant les deux images l'une à côté de l'autre, il les compare longuement. Et, de nouveau, il murmure :

— Comme elle lui ressemble!

Un silence. Tout à coup, il y a un coup de sonnette. M. Rameau tressaille comme un homme pris en faute, jette rapidement dans le tiroir ouvert devant lui la lettre et les deux photographies, et le referme à demi.

III

ADRIEN DUMOULIN, *entrant en coup de vent, la main tendue.* — Eh bien ! mon vieux, qu'est-ce que j'apprends? Ça ne va pas?

Le visage plein et coloré, les cheveux en brosse, la moustache au vent, Adrien Dumoulin, bien qu'il n'ait jamais été officier que de l'instruction publique, a du militaire dans l'allure et dans la parole : trente ans d'enseignement secondaire l'ont laissé plus jeune que son vieux camarade, quoiqu'il soit de deux ans son aîné.

M. RAMEAU, *étonné.* — Cela va très bien. Qu'est-ce qui te fait croire?

M. DUMOULIN. — Dame ! c'est Pauline qui vient de me dire...

M. RAMEAU. — Pauline est insupportable. Je ne sais pas où cette fille a la tête. Assieds-toi. Tu as ta pipe, ton café... Les cartes sont prêtes.

Comme tous les jours, M. Rameau, membre de

l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et son ancien copain Adrien Dumoulin, professeur de seconde au lycée Louis-le-Grand, font leur partie de piquet en sirotant à petites gorgées leur café et leur verre de kirsch, et en tirant de leurs pipes de lentes bouffées. Les propos qui s'échappent de leurs lèvres sont ceux que le jeu nécessite :

— Six cartes. — Cinquante-cinq. — Quatrième au valet. — Trois as et trois dix. — A toi la donne...

Après un coup écrasant (il vient de marquer quatre-vingt-dix et les cartes ; au total, cent douze points), M. Rameau se renverse dans son fauteuil et observe, avec une ironie un peu agressive :

— Eh bien! qu'en dis-tu? Il me semble que, pour un homme qui ne va pas, ça n'est pas si mal! M'est avis que c'est tapé.

M. Dumoulin, *vexé.* — Mes compliments. Ah ! j'ai toujours dit que tu étais un veinard. Oui, mon cher, je le répétais encore hier à ce malheureux Cassigneul (six enfants, pas de fortune, pas de santé, huit mille d'appointements en comptant les répétitions) : « Si tu veux voir

la figure d'un veinard, regarde cet animal de Rameau. »

M. Rameau. — Vraiment? Tu trouves que j'ai eu tant de chance que cela?

M. Dumoulin. — Une chance indécente. Récapitulons. Qu'est-ce que tu apportes avec toi en venant au monde? Un nom honoré dans l'industrie des papiers peints, mais sans éclat : Rameau. Tes parents y ajoutent le prénom d'Olivier...

M. Rameau. — Oui. Ils n'avaient pas le sens de l'ironie.

M. Dumoulin. — Olivier Rameau. Physique moyen, santé moyenne, rentes moyennes. Ah! ça, par exemple, intelligence distinguée.

M. Rameau. — Merci.

M. Dumoulin. — Pour ce que ça sert, de nos jours! Sans la veine! Moi qui ai eu quatre prix au Concours général, tu vois où j'en suis... Je reprends. Entré premier à l'École normale, tu en sors premier. Brillant élève de l'École d'Athènes, tu déterres, dans je ne sais plus quelle île de la mer Egée, un ramassis de mor-

ceaux de terre cuite et de débris de faïence. Du jour au lendemain, les fouilles Rameau te font un nom dans le monde savant. Ta thèse de doctorat est un événement. A vingt-six ans, tu es maître de conférences à la Sorbonne... Ah ! bigre, ici, il y a une période critique.

M. Rameau. — Je ne saisis pas...

M. Dumoulin. — Une période critique où dame Fortune intervient en ta faveur avec sa partialité ordinaire. A vingt-six ans, au moment où, assuré à bref délai du ruban rouge et d'une chaire d'archéologie, tu pourrais épouser une fille de doyen, voire de recteur, et consolider ainsi tes espérances universitaires, ne voilà-t-il pas que tu tombes follement épris, — et de qui ? d'Annie Mestrier !

M. Rameau. — Ah ! *(Il a un coup d'œil vers le tiroir où, tout à l'heure, il a jeté la lettre et les deux photographies, le pousse davantage et en tourne la clé.)*

M. Dumoulin. — Annie Mestrier : la plus jolie, je le veux bien, mais la plus mal élevée, la plus étourdie, la plus flirt, la plus mondaine

des vierges à marier dont cette vieille roublarde de mère Balizard aguichait mensuellement notre inexpérience. Annie Mestrier la femme d'Olivier Rameau ! Annie Mestrier dans l'Université ! C'était à hurler.

M. Rameau. — Il me semble que tu exagères...

M. Dumoulin. — J'exagère? Ce mariage, veux-tu que je te dise? c'était ta perte. Tu étais fichu. Mon pauvre vieux, il n'y avait qu'à vous regarder ensemble. Cela crevait les yeux. Je te vois encore faisant le gentil auprès d'Annie, dans cette fameuse soirée où s'exaspéra ta flamme. Elle toute blanche, toute rose, les cheveux fous, les yeux pétillants, la bouche rieuse, renversée dans un grand fauteuil, mordillant un éventail, le petit pied, de sa jambe croisée, balancé d'un frémissement de fête... Et toi, à côté d'elle (tu me pardonnes?), grand, gauche, le geste malaisé, le front déjà dégarni, le rire contraint, le lorgnon au cordon rapiécé — comme aujourd'hui ! — mal assujetti sur le nez, tu t'efforçais de retenir son attention... Mais autant tes saillies laborieuses et ton geste

pédant que ton habit mal coupé et ta cravate nouée de travers te dénonçaient d'une autre race... Au piano, où tu l'avais conduite, elle chanta, sans talent aucun, mais avec tant de charme ! la scie fameuse : *Santa Lucia*... Tu restais debout dans un coin, pétrissant tes gants. Des gouttes de sueur te ruisselaient sur le front... Quand, le morceau terminé, tout le monde s'est précipité pour la féliciter, j'ai cru que tu allais te trouver mal. Ah ! mon vieux, ce soir-là, tu m'as fait peur et tu m'as fait pitié. J'ai compris que, si tu avais le malheur d'attacher ta vie à celle de cette créature, délicieuse, mais dont les qualités te feraient souffrir autant que les défauts, c'en était fait de toi. Après quelques semaines (et encore !) d'illusion, l'irrémédiable se creuserait entre vous. C'était l'enfer à ton foyer, ton intelligence gâchée, ta carrière fichue. Ton malheur à toi et son malheur à elle. Et cela infailliblement, sans même qu'il y eût de votre faute, à l'un ou à l'autre.

M. Rameau. — Crois-tu vraiment ?...

M. Dumoulin. — Infailliblement. Oh ! je suis

franc, moi. Quand, le même soir, en regagnant à pied le Quartier, tu m'as dit ta folie, j'ai essayé (tu me rendras cette justice) de t'en dissuader.

M. Rameau. — Oui.

M. Dumoulin. — Tu m'as envoyé promener. A t'entendre, il n'y avait plus sur la terre pour toi, sans ta bien-aimée, de bonheur possible... Enfin, quoi, des phrases de roman. Octave Feuillet ou Georges Ohnet... Pourtant, comme si tu te défiais de tes moyens de séduction, tu n'osais pas hasarder toi-même ta demande. Et c'était moi, malgré mes protestations (le rôle était embêtant), que tu chargeais, le lendemain même, de tâter le terrain. Au dernier moment, tel était ton trouble, tu renonçais à te rendre toi-même chez la mère Balizard, déjà nommée, où nous devions rencontrer Annie. Je me souviens encore de sa question en m'apercevant seul : « Eh bien ! Oreste, qu'avez-vous fait de Pylade? » Dans un éclat de rire qui fusait, elle ajoutait : « Vous direz à M. Rameau que je connais mes classiques ! » Et puis, changeant de ton : « Je meurs de soif. Offrez-moi un verre

d'orangeade. » C'est dans un coin de la salle à manger, entre la crédence lorraine et le vieux cartel, — tu le vois d'ici?...

M. Rameau. — Oui.

M. Dumoulin. — C'est dans ce coin-là que je lui fis ta demande. J'en transpirais. Dame ! à Normale, on ne nous avait pas entraînés à ce sport-là. Elle crut d'abord à une plaisanterie un peu lourde, me répondit par des calembredaines. Quand elle vit que c'était sérieux, mon vieux, je n'oublierai jamais la stupeur qui se peignit sur ses traits rieurs. On aurait dit qu'elle tombait de la lune. Son verre d'orangeade à la main, elle répétait : « Mais voyons, ce n'est pas possible, pas possible... » Et, pensant à vous deux l'un à côté de l'autre, la veille au soir, je me disais : « J'ai été stupide de lui demander cela. C'est vrai, elle a mille fois raison. » Et je prévoyais, très mal à mon aise, qu'elle allait éclater de rire ou se mettre en colère. Elle n'a fait ni l'un ni l'autre. Gentiment, reprenant mon bras, elle m'a dit : « Monsieur Dumoulin, vous direz à votre ami que je suis très touchée

de sa demande, mais que je le prie de n'y plus penser jamais, jamais. J'ai pour lui une solide amitié... Mais être sa femme !... » Elle secoua sa jolie tête. Elle disait vrai, Olivier. Elle ne pouvait pas être ta femme. Elle ajouta : « Qu'il chasse cette idée. Et, plus tard, il reconnaîtra que j'ai fait notre bonheur à tous deux. » Ce sont ses propres paroles.

M. Rameau reste immobile dans son fauteuil. Le regard perdu, il poursuit des choses, non sans doute dans le coin poudreux de sa bibliothèque où vont ses yeux, mais là-bas, dans le passé déjà lointain et pourtant si près.

M. Dumoulin, *reprenant.* — Fit-elle son bonheur à elle, la pauvre Annie? Il est permis d'en douter. Toi, tu ne l'as jamais revue, n'est-ce pas?

M. Rameau, *avec un geste vague.* — Non, jamais. La secousse était trop dure. J'ai préféré...

M. Dumoulin. — Oui, tu as filé. Tu as eu ta mission d'Asie Mineure. Quand tu es revenu, elle était mariée avec cette canaille de Vitray... Pauvre petite !... Eh bien ! moi, je l'ai revue,

une seule fois, de loin. C'était à Cannes, il y a une dizaine d'années, quelques mois avant sa mort. Vitray venait de se faire sauter le caisson à la suite de cette histoire de cercle à Monte-Carlo, où il avait été pris en flagrant délit... d'indélicatesse au jeu. Tu te souviens du scandale ! Elle était en grand deuil et déjà bien malade. Sa fille jouait auprès d'elle. Elle ne m'a pas reconnu ; mais, moi, j'avais entendu son nom et, en passant, presque malgré moi, je lui ai jeté un coup d'œil. Pauvre Annie ! Si tu avais vu ce qu'elle était devenue ! Sa taille brisée, son visage aminci, et ses yeux, ses grands yeux douloureux, effarés, et vides ! Ah ! mon vieux, si jamais tu lui en as voulu, tu peux te dire que tu as été vengé.

M. Rameau. — Je ne lui en ai pas voulu.

M. Dumoulin. — Et tu as eu raison, car, sacré veinard, c'est ce refus qui a fait ta fortune. Dans ton désappointement, tu éliminais définitivement de ta vie tout ce romantisme sentimental qui est la pire entrave à une carrière. A ton retour d'Asie Mineure, tu décrochais, coup

sur coup, le ruban rouge et une chaire au Collège de France. A trente-deux ans, tes travaux d'épigraphie te valaient une notoriété européenne. Dix ans après, à peine, tu étais de l'Institut... Quelle course ! Mon vieux, j'en suis essoufflé.

M. Rameau. — Repose-toi.

M. Dumoulin. — Pas encore. Comme si la Providence avait à cœur de t'accabler de ses bienfaits, de ne t'épargner aucune sorte de triomphe, il lui prenait la fantaisie de faire de toi une personnalité parisienne. C'est sur tes indications qu'étaient entreprises, il y a quatre ans, nos fameuses fouilles de Milet. Tu étais sur les lieux quand elles aboutissaient à cette trouvaille : la maison presque intacte des courtisanes. A ton retour à Paris, tu as connu toutes les formes de la célébrité. Monsieur donne des interviews aux journaux, des conférences ; sa gueugueule est reproduite dans *Parisiana*, entre celles d'un escarpe et d'un boxeur... Et le ruban rouge s'est recroquevillé en rosette.

M. Rameau. — La gloire !

M. Dumoulin. — Je te conseille de faire le difficile ! Toutes les satisfactions de l'intelligence. Toutes celles de la vanité. Et, en plus, toutes celles que, raisonnablement, peut souhaiter le cœur. Si l'estime de tes confrères, la dévotion des vieilles dames, la curiosité des jeunes, le dévouement de ta cuisinière, ne te suffisent pas, tu as les joies de l'amitié. Aucun de tes anciens camarades ne te jalouse. Tous sont fiers de toi. La fortune veut que le plus fidèle soit nommé à Louis-le-Grand, trouve un logis à quelques pas du tien. Nous avons les mêmes goûts et la même hygiène. Pas de travail intellectuel en sortant de table. Une bonne pipe et une tasse de café en faisant la partie de piquet... Mon vieux, quand je pense qu'à ma place cette pauvre Annie pourrait occuper ce fauteuil, j'en frémis pour toi. Tu as eu toute la veine du..., du mari que tu n'as pas été... Tu ne vas pas le nier?

M. Rameau, *doucement, après un silence.* — Mais non. Je pense bien que j'ai eu à peu près tout le bonheur qu'un homme fait comme moi peut espérer sur cette terre. Oui, très tôt, sous

l'empire d'une déception cruelle (plus cruelle peut-être, Adrien, que tu ne sembles le croire), j'ai éliminé de ma vie ces choses extravagantes que l'on nomme le rêve, l'idéal, l'amour, et qui, à tant de fous, apparaissent comme la seule raison de vivre. Avant trente ans, j'ai été cautérisé, desséché, stérilisé à point. Oui, je dois rendre grâces à Annie. Même si je l'ai maudite, même si j'ai pleuré (si tu savais, mon vieux, ce que je suis laid, quand je pleure !), je confesse la reconnaissance que je lui dois. Elle m'a ouvert les yeux. Elle m'a réduit à ce que j'étais capable d'être. Si même cela a été un peu dur, elle avait raison. *(Il a un regard circulaire à travers la chambre.)* Oui, j'ai bien les joies auxquelles j'etais prédestiné... En effet, qu'est-ce qui pourrait me manquer? *(Après un silence.)* Encore une goutte de kirsch?... A toi la donne. *(Ils jouent.)*

M. Dumoulin. — Mais non, voyons, tu as du carreau... *(Ils continuent.)* Comment ! Tu as écarté trèfle? Alors, gare à toi ! Pique, pique, et l'as de cœur. Capot. *(Ils continuent.)* Mais, sapristi ! tu n'annonces pas ton quatorze de

dames et voilà la quatrième que tu alignes. Est-ce que tu te fiches de moi? *(Il se lève, fâché.)* Il n'y a pas moyen de jouer sérieusement dans ces conditions.

M. Rameau. — Pardonne-moi. C'est vrai que je suis peut-être un peu distrait...

M. Dumoulin. — Ah ! tu ne te sens pas bien?

M. Rameau. — Pas précisément.

M. Dumoulin. — L'estomac?

M. Rameau. — Non...

M. Dumoulin. — Les reins?

M. Rameau. — Non...

M. Dumoulin. — Les bronches? Le foie? Le pancréas? *(Exaspéré.)* Mais parle donc, nom d'un chien ! On ne fait pas droguer de la sorte un vieux camarade !

M. Rameau. — Eh bien ! je crois... Tiens, Adrien, je crois que c'est une lettre que j'ai reçue tout à l'heure.

M. Dumoulin. — Une lettre? Quelle lettre? Les courtisanes de Milet protestent contre tes descriptions de leurs atours? Ou c'est ce hérisson de Berlin avec qui tu avais eu cette polémique

qui revient à la charge?... Que contient cette lettre qui te bouleverse? Des injures? Une déclaration? Une demande de secours?

M. Rameau. — C'est plutôt cela.

M. Dumoulin, *avec une grimace de mépris.* — Je vois ça d'ici. Quelque escroc ou quelque famélique qui s'adresse à ta crédulité, pour te taper. Fais voir.

M. Rameau ouvre lentement le tiroir de son bureau, en retire la lettre mauve, la déplie, y jette encore un coup d'œil, et, après une hésitation, la tend à son ami...

— *Tiens.*

M. Dumoulin reçoit la lettre, la vise, l'œil soupçonneux, la flaire, la renifle, fronce le sourcil, et, l'ayant tournée et retournée, toise M. Rameau d'un air moitié figue, moitié verjus.

— *Peste, mon cher, mes compliments!*

Il veut lui rendre la lettre. Mais M. Rameau lui fait signe de la garder.

— *Ce n'est pas ce que tu crois. C'est une lettre de Mlle Thérèse Vitray..., oui, la fille d'Annie, dont tu parlais tout à l'heure.*

Les yeux de M. Dumoulin s'arrondissent. Il a un haut-le-corps et grogne :

— *Tu es en correspondance avec Mlle Vitray! Ah! cachottier! Elle est bien bonne.*

M. Rameau. — Je ne t'ai rien caché. Je ne suis pas en correspondance avec Mlle Vitray. J'ai reçu, ce matin, cette lettre qui..., qui m'a troublé. Brusquement, elle m'a fait revivre un passé, un passé que je croyais plus lointain, plus passé. J'aurais besoin de ton conseil. Lis, et lis haut, veux-tu?

IV

Assis dans son fauteuil, M. Rameau pose la main sur ses yeux. M. Dumoulin l'envisage, a une petite toux pour s'éclaircir la voix, et lit :

« Beaurivage, 2 février 191..

« *Monsieur*,

« *C'est Thérèse Vitray qui vous écrit, la fille d'Annie Mestrier. Sans doute que c'est fou. Bah!*

j'ai été si mal élevée, — si mal et si peu, — qu'importe une entorse de plus ou de moins aux convenances? Quand on est la fille de M. Vitray, celui qui trichait, et la nièce de tante Flora, on peut se permettre bien des choses, pas vrai?

« Pourquoi je vous écris? A cause de ce souvenir déjà lointain, mais gravé dans mon âme d'enfant en traits qui ne s'effacent pas. C'était au temps où, tout doucement, maman achevait de s'éteindre. Elle avait, chaque jour, la visite de la vieille Mme Lozier qui, pour la distraire, lui contait les nouvelles. Maman les écoutait sans les entendre, je crois, avec son demi-sourire si las, déjà l'air très loin. Mais, un jour, je l'ai vue tressaillir; c'est quand Mme Lozier lui annonça :

« — M. Rameau vient d'être élu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Vous le connaissez, je crois?

« Ce jour-là, elle eut un vrai sourire :

« — Si je l'ai connu!

« Et plusieurs fois, les jours suivants, votre nom revint... Si bien qu'un soir, Mme Lozier partie, je l'interrogeai :

« — *Dis donc, maman, tu l'aimais donc beaucoup, ce monsieur?*

« *Elle eut ce petit rire brisé que je crois encore entendre, m'attira vers elle et murmura, s'adressant, je pense, à elle plus qu'à moi :*

« — *Dire qu'il m'a demandée en mariage et que j'aurais pu...*

« *Nous avons encore parlé de vous, quelquefois. Les malades aiment réveiller les vieux souvenirs du temps où ils vivaient. La veille de sa mort, entre ses crises de suffocation, maman voulait m'avoir auprès d'elle. Elle me regardait avec ses grands yeux si doux, et, deux ou trois fois, je l'ai entendue balbutier :*

« — *Ma pauvre petite, que vas-tu devenir?*

« *Elle pensait à tante Flora, vous comprenez. Une demi-heure avant qu'elle soit entrée en agonie, elle a soupiré :*

« — *Ah! si je te laissais à lui, comme je m'en irais paisible!*

« *Puis, ses lèvres se sont agitées. Elle a encore voulu dire quelque chose. Quoi? je n'ai pas su au juste. Aujourd'hui, à dix ans d'intervalle, il*

me semble que je le devine. C'est pour cela que je vous écris.

« *Monsieur, si peu que vous soyez mêlé à la vie du Tout-Paris, il est bien improbable que vous ne m'ayez pas entendu nommer. Je n'ai pas beaucoup plus de vingt ans. Il y en a trois que mon nom et mes portraits traînent dans les journaux mondains. Vous ne pouvez pas ignorer que, sous l'égide de tante Flora, j'ai fait les beaux jours de tous les palaces-hôtels où il est chic de se montrer, depuis les lacs d'Ecosse jusqu'au Caire, et de Carlsbad à Tanger; que, cet hiver, j'ai joué la pantomime (en travesti) avec Maurel, des « Folies », chez la princesse Tanesco, et dansé pieds nus des danses orientales chez Akbar bey, ambassadeur du Turkestan. Lorsque, aux côtés de tante Flora, toute blonde, toute blanche, toute rose, et caparaçonnée de verroteries, je fais mon entrée dans les salles à manger d'hôtel, il y a un petit frémissement parmi les dîneurs. Les messieurs me dévisagent avec des yeux sournois, sans que j'aie le droit de les souffleter. Et je crois deviner les gloussements des mères de famille :*

« — *Ça, une jeune fille! Vous voulez dire : une cocotte!*

« *Monsieur Rameau, je vous écris pour vous dire ceci : Aidez-moi à ne pas devenir ce que, malgré les apparences, je ne suis pas, ce que je ne voudrais pas être.*

« *Oh! ne vous y trompez pas. Le monde, mon monde, je l'adore. Et j'aime tante Flora de tout mon cœur, tenez : autant, plus encore que ma jument Poliche, qui, l'année dernière, sans le faire exprès, faillit me casser le cou à Pau, à la chasse au renard. Tout ce qui brille, flirte, pétille et frou-froute, — diamants, cotillon, champagne et soieries, — voilà mon élément. Hors du tourbillon qui m'environne, il me semble, parfois, que je ne pourrais pas vivre. Parfois aussi, de telles nausées me prennent que j'ai envie de mourir.*

« *Vous haussez les épaules? Propos de fille romanesque! Ces choses-là, quand on est sincère, on ne les dit pas... Peuh! monsieur, lorsque l'an dernier, à Nice, pour gagner un pari, je suis partie par grand vent, passagère de ce toqué de Luzac, en aéroplane, il y avait bien cinq chances*

sur dix de n'en pas revenir. Ce n'est pas de ma faute s'il ne s'est écrabouillé que le surlendemain. Ainsi!...

« *Pardonnez-moi. En ce moment, je m'égare. Je fais de la littérature. Ou plutôt, comme cette rosse de Poliche, je me dérobe devant l'obstacle. A la cravache et en avant!*

« *Monsieur, la vérité est qu'arrivée depuis quelque temps déjà à l'âge du mariage, et au moment de procéder à cet acte important (c'est bien ainsi que l'on s'exprime?), j'éprouve une sorte de gêne, — disons mieux, j'ai peur. La preuve, c'est que j'ai déjà refusé plusieurs partis bien parisiens. Jugez-en : un comte paraguayen, deux divorcés, un prince napolitain presque authentique, et Akbar bey en personne, qui, cependant, pour m'épouser, offrait de licencier tout son harem. J'en passe. Pourquoi cette obstination? Caprice? Gageure? Arrière-pensée? Est-ce qu'on sait, avec cette folle de Fraize! Car on m'appelle Fraize, à cause de mon teint et de mes lèvres, et d'un parfum que j'ai inventé et qui n'est qu'à moi. Le sentez-vous? Hein?*

« *Monsieur, j'ai honte. Penchez-vous. Et tâchez d'entendre ce que mes lèvres ne sauraient articuler, même tout bas (comment puis-je l'écrire?). Oubliez la Thérèse des journaux, le verbiage de mauvais goût par lequel, en ce moment, elle essaye de dissimuler son embarras et son angoisse. Il n'y a devant vous qu'une pauvre fille, qui vous appelle au secours. Elle a cette idée extravagante, paradoxale, de vouloir être une honnête femme. Pour cela, peut-être qu'il suffirait qu'elle fît un bon mariage... Mais voilà!*

« *Des bons mariages, monsieur, ça ne se rencontre guère du skating au golf, même entre le tango et la danse de l'ours. Au contraire, monsieur, on dirait qu'autour de tante Flora, les meilleurs se défont. Ici, presque personne n'est complètement marié, ni totalement désuni. Il y a toujours des situations mixtes. On s'arrange, on se dérange, on se raccroche. D'ailleurs, le bras change comme au cotillon. En somme, autour de tant de choses, par tant de détours, tant de gens ondulent, serpentent, rampent et nagent, qu'on finit par s'y perdre un peu, par éprouver une sorte d'écœurement.*

« *Monsieur, je me tiens mal, je dis des énormités, je suis mauvais genre à faire hurler. Si vous saviez, malgré cela, quelle innocence je cache, je vous ferais pitié à rire, ou à pleurer. Est-ce que je me trompe, monsieur? Ou est-ce qu'en dehors du monde de tante Flora il n'y en a pas un autre où l'on respire mieux, où l'on sent grouiller moins de choses laides? Croyez-vous que j'y puisse entrer?*

« *J'ai été plusieurs fois demandée en mariage, je vous l'ai dit. J'ai éconduit — le sourire aux lèvres, le mépris au cœur — des empressements où je sentais quelque chose d'impur, où j'avais l'intuition d'une offense. Mais voici que s'offre à moi un nouveau parti. Il s'appelle Bernard de Langallery. C'est un beau garçon. Il est du monde. Fortune médiocre. Nom connu. Dehors irréprochables. Dans la manière dont il me fait la cour, il y a du charme. Je voudrais m'y laisser aller. Tout de même, des nuances m'inquiètent. Voyez-vous, monsieur, je sais bien distinguer un cob irlandais d'un tarbais, une Panhard d'une Renault, et une robe de Paquin d'une de Worth.*

Mais je ne suis pas sûre de faire la différence d'un honnête homme et d'un aventurier. Ici, tout se déforme et s'embrouille. Or, pour que je sois une honnête femme, il faut que je rencontre un brave garçon. Si j'épousais quelqu'un comme papa, moi je ne saurais pas me résigner comme maman. Je me vengerais.

« *J'ai lu, monsieur, par hasard, dans un journal, que, d'ici une quinzaine de jours, il y aurait, à Marseille, une espèce de Congrès archéologique où l'on espérait que vous feriez une communication sur je ne sais plus quelle variété de petits pots anciens. Alors, une impulsion — folle, sans doute — m'a mis la plume à la main. Venez au secours de la fille d'Annie, qui vous a méconnu et qui en est morte.*

« *Au surplus, je ne veux pas vous prendre en traître. Sachez-le : je suis orgueilleuse en diable. Il me faut, pour vous appeler au secours, un rude effort que je ne renouvellerai pas. Même j'ai honte de ce que j'ai écrit, tant de honte, que je mettrai cette lettre à la poste tout de suite, sans la relire, pour être sûre que je ne la déchirerai pas.*

Si vous venez, ne vous attendez pas que je sois comme ici, en suppliante, à vos pieds. Ne vous imaginez pas surtout, si vous ne venez pas, que je serai cruellement déçue. Au fond, — voulez-vous que je vous dise? — je crois que j'en serai plutôt soulagée. Après tout, la vertu, tout de même, ça doit être terriblement rasoir. Ainsi, ne vous gênez pas et faites ce qui bon vous semblera. — Je vous salue.

« Thérèse VITRAY. »

« P.-S. — *Oh! monsieur, si vous veniez, ce serait bien. Ce qui parlait en moi tout à l'heure, c'était l'autre, celui dont tout de même j'ai le sang dans les veines. Contre ce qu'il y a en moi de papa, venez défendre ce que j'ai de maman. On dit que je lui ressemble, surtout sur la photographie que je joins à ces lignes. Peut-être, y jetant un coup d'œil, vous vous souviendrez. Et je veux vous avouer que cette grosse tache mal effacée sur mon papier, c'est une larme, — ma foi la première (je ne pleure jamais), une larme de la fille d'Annie... Adieu.* »

Quand M. Dumoulin a terminé sa lecture,

M. Rameau lui tend la photographie de Thérèse. Il la reçoit, la considère un instant, claque de la langue et opine :

— *Mâtin... Une belle fille.*

Puis, il secoue la tête et rend la lettre et la photographie à M. Rameau, qui, après un instant de silence, l'interroge :

— *Eh bien! mon vieux, qu'en dis-tu?*

M. Dumoulin. — Mon cher, je te fais mes excuses. A recevoir une épitre de cette sorte, il y a de quoi être estomaqué. Je te pardonne de n'avoir pas annoncé ton quatorze de dames... Et, sans indiscrétion, peut-on savoir ce que tu as répondu?...

M. Rameau. — Je n'ai pas répondu.

M. Dumoulin, *se levant brusquement, et avec volubilité.* — A la bonne heure! C'est bien tout ce que mérite ce poulet... A supposer, d'ailleurs, qu'il vienne, en effet, de cette... jeune fille et ne soit pas une médiocre mystification.

M. Rameau. — Une mystification? Oh! je ne crois pas. J'ai déjà aperçu une fois, dans je ne sais plus quel périodique mondain, le por-

trait de Mlle Vitray. Il ressemblait à cette photographie. Et l'autre jour, par hasard, j'ai vu, mentionnée dans *le Figaro*, la présence, au World's Palace de Beaurivage, de Mme Cabanet et de sa nièce.

M. Dumoulin. — Tu as raison. D'ailleurs, je suis bien bon de m'étonner. De Thérèse Vitray, de la nièce de tante Flora, qu'est-ce qui peut surprendre?

M. Rameau, *doucement*. — Ah! elle est vraiment si... originale?...

M. Dumoulin. — Il faut lui rendre la justice qu'elle ne se déguise pas. Du reste, rien que le style de cette lettre, ce parfum, ce décolletage photographique... Il n'y a qu'une voix sur elle : Thérèse Vitray! La jeune fille la plus mal élevée de Paris. Au fait, dans le poulailler de tante Flora, ce ne serait pas commode de jouer les petites oies blanches!

M. Rameau. — Ah! alors, il est exact que Mme Cabanet...

M. Dumoulin. — Tante Flora? D'où sors-tu? Mon vieux, si médiocre Parisien que je sois, il

faut avouer que je puis te rendre des points. Mais tante Flora, ses cheveux jaunes, ses toilettes ahurissantes, ses livrées aubergine, les trois sapajous qu'elle promène au Bois, — mais c'est aussi connu que l'Arc de Triomphe ou la rue Marbeuf. Veux-tu ses surnoms? « La Verrue des Champs-Élysées » ; « Notre-Dame-des-Sept-Couleurs » ; « Le Monument Hystérique »...

M. Rameau. — Ah !... Que fait M. Cabanet?

M. Dumoulin, *haussant les épaules.* — M. Cabanet? A-t-il existé? Probablement, puisque tante Flora jette l'argent par les fenêtres de tous les caravansérails et qu'il lui en reste, tandis que son demi-frère, cette canaille de Vitray, outre la fortune d'Annie, n'a jamais possédé que je sache que son adresse au baccara. Mais M. Cabanet est loin. Son souvenir aussi.

M. Rameau. — Il a eu des successeurs?

M. Dumoulin, *avec un geste vague.* — On ne sait pas. Non, tante Flora n'a jamais eu de nom propre accolé au sien. A tout prendre, il ne serait pas impossible qu'au sens strict du mot, elle fût presque rigoureusement une honnête

femme. Mais il est impossible d'être plus universellement et, d'ailleurs, plus cordialement déconsidérée. Elle fleure, aimante, fascine l'interlope. Son hôtel de l'avenue de Raphaël est une de ces demeures où tout ce qu'il y a de rastaquouères à Paris est chez soi. Le dernier mauvais goût d'aujourd'hui s'y superpose aux rites survivants du second Empire. Des princes authentiques, souvent nègres, y versent consciencieusement des liqueurs dans les pianos. Des duchesses aztèques s'y pâment, dans des valses chaloupées, aux bras de seigneurs choisis de Ménilmuche. A la fin de chaque réception, on trouve des corsets dans les couloirs et il manque de l'argenterie. Les salons de tante Flora ! Mais c'est une étape obligatoire — essentiellement parisienne — de la tournée des grands-ducs ! Ah ! comme chaperon pour une jeune fille, on peut dire que c'était trouvé.

M. Rameau. — En effet...

M. Dumoulin. — Mais, quand même les échos mondains de toutes les latitudes et longitudes ne se feraient pas le devoir de nous ren-

seigner sur les déplacements, talents et succès de Mlle Vitray, cette missive aurait de quoi édifier. Pouah ! Rien que ce papier à lettre, ce parfum, cette photographie, cette toilette, sont d'une éloquence ! Se jeter de la sorte à la tête d'un monsieur qu'elle n'a jamais vu, dont elle a à peine entendu prononcer le nom il y a dix ans, c'est tout de même raide. Bah ! elle a sauté sur son porte-plume comme sur sa jument ou en aéroplane. Quand on est Fraize ! qu'est-ce qui compte, sinon le caprice de l'heure ? Ça a dû l'amuser, cette enfant, l'idée de t'épater. Ou qui sait ? c'était peut-être une gageure. Elle aura la leçon qu'elle mérite. Je n'en suis pas fâché. Cabotine !...

M. Rameau. — Alors, tu penses...

M. Dumoulin. — Je pense que ta décision est la seule raisonnable.

M. Rameau. — Ma..., ma décision ?

M. Dumoulin. — Oui. Pas de réponse. Bien proprement, tu prends cette lettre et cette photo. Tu les déchires en deux, en quatre et en huit morceaux. Au panier. *N*, *i*, *ni*, c'est fini.

M. Rameau. — Ah ! tu ne trouves pas que c'est un peu...

M. Dumoulin. — A moins que tu ne préfères retourner la photo à son adresse, par paquet recommandé. La leçon sera la même.

M. Rameau. — Oui.

M. Dumoulin. — Voilà mon conseil. Tu le suivras?

M. Rameau. — Mais oui, à peu près...

M. Dumoulin. — Voyons, Olivier, pas de bêtise. Tu ne vas pas répondre à cette toquée?

M. Rameau. — Non, non. J'avais d'abord eu la tentation... Mais, en effet, tu as raison. Il vaut mieux ne pas répondre.

M. Dumoulin. — A la bonne heure ! Je respire. Tu ne te froisseras pas? J'avais beau être sûr de ton bon sens, il me tardait d'en avoir la preuve. C'est que je te connais, brigand. Il y toujours eu un grain de don-quichottisme dans cette caboche trompeuse de savant. Je suis content, bien content de te savoir raisonnable. C'est égal, pour une aventure, c'en est une ! Allons, vieux, voilà l'heure de mon cours. Je te dis au

revoir... *(S'arrêtant soudain et désignant une brochure « Chaix » sur un meuble.)* Qu'est-ce que c'est que ça?

M. Rameau. — C'est un indicateur des Chemins de fer du P.-L.-M.

M. Dumoulin, *soupçonneux.* — Un indicateur? Pourquoi faire?

M. Rameau, *avec un geste vague.* — Mais tu sais bien. Ce Congrès archéologique de Marseille auquel je dois participer. J'ai eu l'idée de regarder l'horaire des trains.

M. Dumoulin. — Tu as eu cette idée..., ce matin?

M. Rameau. — Oui. *(Toussant.)* J'ai les bronches un peu fatiguées. Je me suis dit que peut-être quelques jours sur la Riviera me feraient du bien...

M. Dumoulin. — Ah!

Un silence. Tous deux restent immobiles. M. Rameau, sentant les yeux de son ami fixés sur lui, lève les siens, et puis, gêné, se remet à fixer le parquet.

M. Dumoulin, *faisant explosion.* — Olivier!

Regarde-moi en face ! Tu ne vas pas faire de folie ! Voyons, tu n'as pas l'intention de...?

M. Rameau, *mollement.* — Mais non, mon vieux, mais non. Je n'ai pas d'intention. J'ai seulement envie de me reposer un peu au soleil.

M. Dumoulin, *avec ironie.* — A Beaurivage?

M. Rameau. — A Beaurivage? Oh ! non. Peut-être m'y arrêterai-je une heure en passant.

M. Dumoulin. — Tu m'épouvantes. Voyons, mon cher, raisonne une minute. Tu vas t'agiter, te faire du mal, pour quel bien? A supposer que ce ne soit pas un pari, qu'attendre de cette donzelle? Une fille qui a les allures d'une cocotte, qui joue la pantomime avec les cabotins, qui danse pieds nus ! La demi-vierge du Raphaël : c'est son surnom. Il est joli, hein? La fille la plus mal élevée de Paris. La nièce de tante Flora. La fille de Vitray le tricheur...

M. Rameau, *à voix basse.* — La fille d'Annie. *(Sur un geste de M. Dumoulin.)* Pardonne-moi...

Tu ne peux pas être surpris, tu ne peux pas m'en vouloir si, après des années de silence, cette lettre, cet appel, ce portrait, cette ressemblance... Oui, je suis ébranlé. Mais il est évident, à t'entendre évoquer tout ce milieu..., que..., que je dois me ressaisir. Quelle action pourrais-je espérer? Je jouerais un rôle ridicule.

M. Dumoulin. — Parfaitement ridicule.

M. Rameau. — Évidemment. Et, toute réflexion faite, je crois que je ferai mieux de ne pas aller à ce Congrès. Ce voisinage me troublerait, me serait pénible.

M. Dumoulin. — Bravo. Je n'osais pas te le demander. Si tu as besoin de distraction, je m'arrangerai à revenir faire le piquet chaque soir, hein? *(Montrant la lettre et la photographie.)* Déchire-les...

M. Rameau, *les reprenant.* — Oui. *(Il les contemple.)* Comme elle ressemble à Annie ! Avec quelque chose de plus éclatant. C'est une belle créature... Quelque chose, aussi, de plus volontaire.

M. Dumoulin. — Oui... Déchire. *(Il a un*

geste pour saisir la photographie. M. Rameau l'écarte de la main.)

M. Rameau. — Laisse. Sais-tu que, pour une jeune fille orgueilleuse, élevée comme l'a été cette Thérèse, c'est tout de même curieux d'avoir écrit cette lettre, cette lettre où elle appelle au secours. Un caprice, dis-tu? Possible. Singulier, pourtant, ce caprice, dans le tourbillon où elle est entraînée, de rêver à cette chose saugrenue : devenir une honnête femme? Tu as beau dire, Adrien, si le ton, si le fait de ce message sont déconcertants, cela ne dénote pas une âme basse, une âme complètement gâtée. Annie, qui était toute pure, toute exquise, n'aurait pas été capable de cet effort. Elle était créée pour vivre choyée ou pour mourir tout doucement. Regarde cette bouche. C'est bien la sienne. Mais le dessin est plus robuste, la lèvre plus forte, le menton plus dessiné. C'est bien Annie, mais une Annie mieux taillée pour la lutte, susceptible peut-être de s'égarer, de tomber plus bas, aussi de se défendre davantage, de conquérir sa destinée.

M. Dumoulin. — Olivier, mon vieux, voyons, tu divagues...

M. Rameau. — Laisse. Laisse. Quelle chose bizarre ! On croit le passé mort. On a fait en soi le désert. Et, brusquement, tout revit, tout vibre, tout saigne. Adrien, c'est atroce et c'est merveilleux. Je souffre, en ce moment, comme si j'avais vingt ans, comme ce jour où tu m'as rapporté sa réponse qui disait : non. A mon oreille chantent encore ces syllabes qui sont les dernières que j'aie entendues sortir de ses lèvres et que, malgré leur banalité, je n'ai, depuis, jamais pu entendre sans une morsure au cœur. *(Il chantonne.) Santa Lucia...* Il y a plus d'un quart de siècle que je n'ai revu Annie. Il y a dix ans qu'elle est morte. Et voici que, du fond de sa tombe, quelque chose d'elle monte jusqu'à moi. Elle a une fille qui lui ressemble, qui m'appelle. Si je le voulais, je pourrais revoir, peut-être sauver quelque chose d'elle. Dis, Adrien, comprends-tu à quoi tu me demandes de renoncer?

M. Dumoulin. — Olivier, je t'assure que la raison...

M. Rameau, *avec violence.* — Oui, Adrien, la raison me crie que je suis absurde. Mais qu'a-t-elle fait pour moi, la raison? Qu'a-t-elle fait de moi? Un animal ridicule, inutile, racorni, qui, bientôt, va mourir sans avoir vécu. Ah ! s'apercevoir qu'on a eu un cœur, sentir qu'il bat encore, c'est une résurrection bien autrement prodigieuse que celle que nous autres, pseudo-savants, nous esquissons si imparfaitement au prix d'années de travaux et de recherches. Ainsi, au bord de la tombe, Annie, qui m'avait repoussé, a pensé à moi. Annie, trompée, dolente, mourante, a prononcé mon nom en songeant à l'avenir de ce qu'elle avait de plus cher au monde : sa fille. Et quand cette enfant, dix ans après, se rappelle la parole de la morte et, dans l'angoisse, fait l'effort de venir à moi, tu me demandes de la repousser? Et pourquoi? Parce qu'elle est mal élevée (est-ce sa faute?), parce que, peut-être, j'échouerai, parce que je risque d'être grotesque? Voyons, Adrien, n'est-ce pas toi qui es fou de croire que des raisons pareilles pourraient m'arrêter? Ou bien d'où

prends-tu le droit de me mépriser à ce point?

M. Dumoulin. — Olivier, je te sens, en ce moment, très ému. Je ne voudrais pas te peiner, te blesser en insistant. Après tout, rien ne presse. La nuit porte conseil. Il sera toujours temps, demain, de répondre ou de ne pas répondre à cette..., à cette pauvre fille. Promets-moi seulement de ne rien précipiter... A demain.

M. Rameau. — A demain? Oui..., probablement...

M. Dumoulin, *s'arrêtant au moment de sortir et puis revenant.* — Comment, probablement? Ah çà! tu ne songes pas à partir ce soir, j'imagine?

M. Rameau. — Ce soir? Évidemment, ce serait un peu court. Non, je..., je ne pense pas... Pourtant, si, par hasard, demain tu ne me trouvais pas à la maison, tu..., tu ne m'en voudrais pas trop?

M. Dumoulin. — C'est de la démence...

M. Rameau, *lui mettant doucement la main sur le bras.* — Chut, mon vieux, chut. Tu as fait tout ton devoir. Laisse-moi être fou. *(Ils*

se serrent la main. M. Dumoulin sort en haussant les épaules.)

V

M. Rameau est resté seul. Il s'assied près de la fenêtre où le jour descend. Les deux photographies, la lettre mauve, sont étalées sur son bureau. Et voici que, de les avoir évoquées tout haut, les choses du passé bondissent de l'ombre et l'assaillent. Ce n'est plus l'image d'Annie qui est devant lui, imparfaite, jaunie, décolorée. C'est Annie elle-même, pétillante de grâce, de jeunesse, de gaîté. Voici son visage rose et blanc, sa petite bouche mutine, sa chevelure d'or pâle, sa taille souple, ses mains fines. Vivante, elle jaillit des limbes sans nom, avec un sourire tendre, un sourire qui implore... A celui qui souffrit par elle, elle offre la revanche divine du pardon. Celui qui l'a perdue va la sauver. Car c'est encore elle, c'est tout ce qui reste d'elle sur la grande terre, cette

créature qui lui ressemble comme une sœur, mais comme une sœur dont les veines charrient un sang plus riche, plus ardent, plus impétueux; une sœur qui réclame plus haut sa part de bonheur, qui, s'il le faut, luttera davantage pour l'obtenir, qui tombera plus bas si la vie la leurre. A travers l'existence inepte où elle est traînée, Thérèse, la fille d'Annie, a gardé intacte la parole maternelle glissée dans son oreille quand elle était une enfant. En vain, depuis dix ans, fraise splendide, pétrie de rose et de lait, elle a grandi dans les « forceries » suspectes de Cosmopolis. De toutes les alluvions médiocres où elle a plongé, de toutes les atmosphères malsaines qu'elle a respirées, elle a pu, elle a dû recevoir des influences troubles. Elle n'en a pas été pénétrée jusqu'aux moelles. Quand, dans son cœur, dans sa chair, l'hérédité paternelle jetait des ferments viciés, quand tout la conviait à la vie brillante, à la vie facile, à la vie immonde, quelque chose en elle a résisté. Extérieurement, elle a pu paraître semblable aux fantoches ivres, aux poupées hystériques ou imbéciles qui la coudoient. En elle, à son insu, le legs maternel

demeurait inviolé. En elle, par intervalles, des instincts lointains, d'obscures réminiscences protestaient. Quand l'heure est venue, sur un oui, sur un non dit à un homme, de jouer sa destinée de femme, brusquement, devant le gouffre fleuri où elle se laissait glisser, elle s'est cabrée. Elle a appelé au secours. Un nom est monté à ses lèvres : celui qu'Annie mourante n'avait plus même eu la force d'articuler. C'est ce nom-là que, comme un talisman magique, elle a invoqué.

Ce nom, c'est celui du vieil homme inutile qui, jadis, aima si mal, si pauvrement Annie, qu'il ne sut pas aller jusqu'à son cœur. C'est le mandarin de lettres, momifié dans ses bouquins, ses paperasses et ses pierrailles, le maniaque qui, à force d'être incapable de vivre, est presque arrivé à s'y résigner... Magie du souvenir! Magie des forces surhumaines, par quoi la nature sait élever au-dessus d'elles-mêmes les plus misérables des créatures... Quelques signes gravés sur des pierres enfouies nous révèlent les mystères des civilisations évanouies. Quelques lignes écrites sur un morceau de papier par la main d'une enfant

qui souffre réduisent à néant le travail de pétrification d'un quart de siècle...

Pantelant, palpitant, Olivier Rameau se promène dans son cabinet à pas précipités. Son cœur de vingt ans bat dans sa poitrine. Il tiraille sa barbiche grisonnante, fait craquer ses doigts rhumatisants. Sa calotte s'envole de son crâne chauve et s'y replace fébrilement. Il est Rodrigue. Soudain, tirant sa montre, il pousse une exclamation. Son doigt s'appuie sur la sonnette.

VI

PAULINE, *entrant.* — Monsieur a sonné?

M. RAMEAU. — Oui, Pauline. Je viens de me décider à participer au Congrès d'archéologie de Marseille. Un Congrès très important. Je serai absent une quinzaine.

PAULINE, *d'une voix pincée.* — Monsieur sait ce qu'il a à faire. Si Monsieur a le projet de quitter Paris et le Collège de France, et l'Ins-

itut, et tout le reste, et d'aller courir le pays dans cette saison où, précisément, Monsieur sait que chaque année il a la grippe, c'est sans doute que Monsieur y a pensé. Monsieur n'est plus un enfant.

M. Rameau, *conciliant.* — En effet, ma bonne Pauline. Ce Congrès est extrêmement important. Il a lieu dans une dizaine de jours. J'aurai le temps d'ici là... *(Un geste achève sa pensée.)*

Pauline, *sardonique.* — Si Monsieur a encore dix jours devant lui, Monsieur aura le temps de réfléchir. Et peut-être que M. Dumoulin aura des choses à lui dire avant qu'il se mette en route.

M. Rameau. — Non, Pauline, M. Dumoulin n'aura plus rien à me dire, pour cette excellente raison que je ne le reverrai pas. Je pars ce soir à sept heures quarante-cinq.

Pauline, *poussant une espèce de hurlement.* — Monsieur est fou !....

M. Rameau, *avec fermeté.* — Je pars ce soir à sept heures quarante-cinq. Et vous allez sur-le-champ me faire ma malle.

PAULINE, *bégayant.* — Ce soir... Mais ce n'est pas, Dieu ! possible. Monsieur est fou.

M. RAMEAU, *haussant le ton.* — Vous me l'avez déjà dit. Adrien aussi. Mais je vous ferai observer que, vous ayant théoriquement à mon service, je ne saurais tolérer une nouvelle récidive. Je vous répète d'aller faire ma malle et d'y mettre ce qu'il faut pour une absence de trois semaines ou d'un mois.

PAULINE. — Voyons, Monsieur...

M. RAMEAU, *tirant sa montre et la posant sur son bureau.* — Si, dans une heure, ma malle n'est pas faite, je vous donne ma parole d'honneur, Pauline, que je vous flanque à la porte. *(D'une voix tonnante, marchant sur elle.)* M'avez-vous compris?

PAULINE, *terrifiée.* — On y va, Monsieur, on y va.

Elle s'enfuit, les bras au ciel, avec des grognements inarticulés.

Resté seul, M. Rameau va et vient encore deux ou trois fois dans son cabinet. Et puis, il mur-

mure : « Pas de temps à perdre! », s'assied à son bureau, consulte son agenda, avise un buvard, des enveloppes. Sa plume court... Monsieur l'Administrateur du Collège de France...; Monsieur le Président de la Société des Antiquaires de la Seine...; Monsieur le Secrétaire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres...; Monsieur le Directeur des Conférences Littéraires et Artistiques... Quand il a écrit une douzaine d'adresses, M. Rameau prend son papier à lettre :

« *Monsieur le Secrétaire général*
et cher Collègue,

« *Des circonstances imprévues m'obligent à avancer de quelques jours mon départ, que je crois vous avoir laissé prévoir, pour le Congrès d'archéologie de Marseille...* »

De temps en temps, il fait une pause, jette les yeux sur les photographies posées devant lui. Et puis, il poursuit :

« *Il me faut donc, à mon grand regret...* » (S'interreagnt.) « *A mon grand regret?* » —

Bah! Style administratif... « A mon grand regret, vous prier de m'excuser si je vous demande d'ajourner au mois prochain... »

De son écriture agile, minuscule et illisible, M. Rameau griffonne. Une à une, les feuilles s'accumulent. Les entraves se brisent qui, autour de lui, avaient tissé un réseau d'habitudes factices qui le matelassaient contre le réel. En quelques minutes, il achève de se libérer, est restitué à la vie inconnue, douce et cruelle et palpitante.

DEUXIÈME PARTIE

I

A Beaurivage, sur la Riviera. Le hall d'entrée du World's Palace. Dans le fond, par une large baie, la mer étincelle, saphir, sous le soleil. Tout le luxe, vulgaire dans sa recherche, du caravansérail dernier bateau : tirage sur plages de choix à cinq cents exemplaires. Boiseries blanches, mobilier acajou verni, vastes fauteuils de cuir. Aux murs, quelques gravures anglaises. Des fleurs. Des tables à thé. Impassibles, le visage impérial, des larbins en culotte courte ont des attitudes. Un comptoir de tabacs et de parfumerie est présidé par un Turc en costume oriental. Cela

tient du bazar, du boudoir, du club londonien, du wagon-salon et du mauvais lieu.

Une macédoine de touristes. Les uns sont attablés. D'autres passent. Tous les habits, tous les âges, toutes les races, toutes les langues. Des nounous italiennes en grand costume charrient des ballots vagissants de dentelles. Des nurses anglaises, aux visages ligneux, remorquent avec des mots brefs et des gestes secs des matelots minuscules et des fillettes aux jambes nues pareilles à de fragiles poupées. Enveloppés dans leurs fourrures ou leur cache-poussière, des automobilistes des deux sexes étudient leurs cartes ou absorbent des boissons. Vêtus, côté mâle, de blouses, de culottes et de casquettes; côté femelle, de chandails aux couleurs violentes et de jupes de serge, fortement chaussés, la trousse d'un dentiste de Brobdingnag sur l'épaule, les joueurs de golf se dirigent vers l'accomplissement consciencieux de leur tâche invariable, vaillamment acceptée. Massif, privé de cou, le visage couturé, les yeux arrondis derrière les lunettes d'or, le professeur Knatschké incline son câne totale-

ment poli et luisant devant un nègre colossal et somptueux, vêtu de flanelle blanche, qui lui tend deux doigts : « Ach, Machesté, je suis très honoré! » Un groupe de mulâtres — yeux de flamme, dents de porcelaine, teint de pain d'épice — affectent la correction anglo-saxonne : tout de même, les voix gutturales, le jeu de l'éventail et de la prunelle, quelque chose dans les cravates et les chaussettes des hommes, dans les bijoux des femmes, trahissent le sang tropical. Beaux comme des Grecs, nu-tête, imberbes, vautrés dans les larges fauteuils, la pipe à la bouche, deux éphèbes américains feuillettent des magazines. A intervalles, des rires puérils et violents font jaillir un rayonnement d'or de leurs mâchoires. Impeccable dans sa redingote noire, un Japonais glisse.

Dans tous les coins, à l'abri des plantes vertes, des hordes bariolées dévorent des toasts, engloutissent des tasses de thé et de chocolat. D'une table à l'autre, on s'interpelle, on se lève, on s'étreint, on s'accole, avec des gestes et des intonations d'une vulgarité rituelle qui est le chic. Un sabir inter-

national forme l'instrument de la conversation. Presque française au début, la phrase, truffée d'italien, s'achève en un anglais approximatif. A renforts d'interjections et de mimique, ce jargon suffit à l'échange de ce qui sert d'idées. Entre les lèvres peintes se modulent indéfiniment, sur tous les tons, des gloussements étranges et de curieux pépiements ponctués de croassements qui font tressaillir. Il flotte un parfum composite de salon de coiffure, de pétrole, d'effluves marins et d'humanité en sueur. Des réminiscences s'imposent : salle de première, lampe qui file, volière et palais des singes.

De temps en temps, les conversations s'assourdissent, les prunelles convergent au passage d'une attraction consacrée. Maigre, outrageusement fardée, les lobes des oreilles distendus par des pierreries, une longue femme, vêtue de noir, mène une gazelle en laisse. Suivie d'un Cingalais magnifique comme un bronze antique, qui porte son sac et son parasol, elle s'arrête, serre la main à une matrone blafarde, teinte au henné. Et Clara Swallow, l'ancienne acrobate de l'Umpire, pré-

sente cérémonieusement avec un accent invraisemblable, à la marquise de Los Balbos, un garçonnet grêle, mal torché, à mine de gavroche, qui paraît son fils et salue à peine, la cigarette collée au coin de sa lèvre faubourienne :

— Mon mari, M. René Bournichon, le célèbre aviateur...

Mais elles-mêmes se retournent. Un instant, le recueillement général immobilise les langues et les gestes. Hiératique, vêtu d'une robe blanche immaculée, les pieds nus, le front ceint d'un bandeau, les cheveux soyeux, un Christ roux, une tige de lis à la main, s'avance, les prunelles mystiques. A côté de lui, rayonnante, suante, déférente, éclatante, une créature au visage dodu de baby géant roule des yeux d'extase et s'essouffle. Un sillage de figurants les suit.

Au passage du cortège, des clins d'œil s'échangent. Autour d'une table à thé, une demi-douzaine de jeunes gens des deux sexes, en costume de tennis, s'arrêtent de grignoter des toasts. Quand le fondateur de la religion nouvelle, escorté de ses adoratrices, a disparu, l'un d'eux, un joli

garçon bien découplé, au visage rasé, interpelle sa voisine :

— Eh bien! mademoiselle Yseult, que dites-vous du Rôva?

D'un hochement dédaigneux, Yseult de Viornes secoue sa tête garçonnière jaillissant du col masculin où les cheveux demi-courts retombent en boucles :

— Je n'aime pas les hommes en robe.

— Vous préférez les femmes en culotte.

On rit. Tous les matins, montée à califourchon, Yseult fait sauter les obstacles à ses deux pur-sang. Pendant huit jours, ce fut l'attraction. Maintenant, on est blasé.

— Alors, vous ne ferez pas concurrence à la duchesse?

Yseult hausse les épaules. Elle attire vers elle Helen Kinsgley, si blanche et si blonde, aux yeux alanguis, et dit crûment :

— Les hommes nous dégoûtent.

La vierge préraphaélite sourit de son sourire d'ange en murmurant : darling ; *puis, tout haut, de sa voix enrouée qui fait songer à des nuits*

d'ivresse passees dans la fumée des bars, elle articule, les yeux méchants :

— Nous les laissons à Fraize.

C'est un tollé.

— Fraize! On vous débine.

Grande, fraîche, robuste et svelte, l'œil très bleu, le cou dégagé, le geste hardi, le verbe haut, les lèvres vermeilles, Thérèse Vitray, un peu décoiffée, le teint encore animé par le jeu, fait songer à un bel animal, à une nymphe et à une actrice. Elle hausse les épaules et riposte avec insouciance :

— Ce que je m'en fiche!

Puis, interpellant son partenaire, un éphèbe maigre aux joues tabac :

— Maintenant, mon petit Pablo, il s'agit de passer au troisième tour. Vous savez que nous tombons sur Hubert Tessier et Mrs Harkins. Tessier n'a pas de style, mais il est tenace en diable... Au fait, le voici.

Les vestons bariolés et les sweaters *jetés sur l'épaule, de nouveaux joueurs font leur apparition.*

— *Vous avez de la place?*

— *Toujours!*

On se recule. On se serre avec des piaulements. Les larbins apportent des tables, des plateaux chargés d'argenterie et de gâteaux.

— *Nous parlions de vous, monsieur Tessier.*

— *Trop aimable, mademoiselle.*

Rougissant malgré lui, Hubert Tessier s'incline, balbutie un peu. Malgré la correction de sa livrée de sport, il détonne. Le front prématurément dégarni, le binocle qui chevauche le nez, la barbiche qui orne le menton, un défaut d'aisance dans le maintien, le dénoncent d'une autre race. Jusque dans ses drives *et ses* smashes, *sur les courts de tennis, s'affirme l'empreinte de « l'intellectuel ».*

Mais voici qu'un peu essoufflée, indécemment blonde, la bouche saignante au milieu d'une face plâtrée, un petit singe sur le bras, une très grosse dame, fagotée d'une manière extravagante, s'approche, promène son face-à-main, roule les yeux, sourit et, soudain, expectore, d'une voix zézayante, un cri de détresse :

— *Thérèse, ma chérie, tu n'as pas vu le Rôva?*

Thérèse Vitray fronce le sourcil et, sans regarder sa tante, répond par-dessus son épaule, avec un hochement du menton qui désigne vaguement la porte du jardin :

— *Par là, tante Flora; il vient de sortir avec la duchesse. Dépêche-toi, si tu veux être sanctifiée avant le dîner.*

Eparpillant quelques œillades suprêmes, tante Flora s'éloigne d'une allure dandinante de cane grasse qui aurait un corset et des rhumatismes.

Thérèse est attablée entre Pablo Gonzalez, son partenaire en double, et M. John-F. Watson, de Chicago. Fabricant de conserves, John-F. Watson érige, sur un torse d'athlète, un buste de centurion que ses trente-cinq ans n'empâtent point. Tout en mangeant et en buvant voracement, ses yeux demeurent fixés sur Thérèse Vitray. De temps en temps, avec un fort accent anglo-saxon, il lui adresse quelques mots brefs. Séparé par un palmier, un peu à l'écart, Hubert Tessier fait des efforts vains pour se mêler à la conversation. Les

autres sont groupés au petit bonheur. Tout cela flirte, jabote, grignote...

Une jolie femme très empanachée traîne à sa suite un petit chien et un sillage de parfum violent. Quand elle passe, le petit Monnard (de la chicorée Monnard) se soulève et salue. Il n'est pas rassis que, d'un geste vif, Diane Sollier lui tape sur les doigts :

— Charlie, vous êtes un malappris. Je vous défends de saluer les cocottes quand vous êtes avec moi.

Monnard *(baptisé Charlie)*. — Ce n'est pas une cocotte. C'est une marquise. Tout ce qu'il y a de plus faubourg Saint-Germain.

Diane. — Tant pis pour elle. Quand une marquise se fait prendre pour une cocotte, on la traite en conséquence.

Monnard. — Peste ! ma chère, nous sommes à la vertu, aujourd'hui. *(Il contemple la jeune fille qui, à demi renversée dans un fauteuil, le regarde en face, les yeux provocants, le corsage échancré et la jambe croisée de telle sorte que, sous la jupe courte, le mollet est visible jusqu'au*

genou.) M'est avis, pourtant, que, le cas échéant, vous ne vous privez pas d'aguicher le public.

DIANE. — Il faut bien se faire valoir. Nous avons si peu de moyens de vous disputer aux dames du monde et aux demoiselles ! Quand on pense que maman, qui a la prétention d'être dans le train, m'a défendu, cet hiver, de figurer dans le ballet antique chez les Dussault-Verneuil ! Et sous prétexte que ce qui peut être convenable pour une femme en puissance de mari ne l'est pas pour une jeune fille !

MONNARD. — C'est incroyable ! Il était gentil comme tout, ce ballet. Mme votre mère est désolante. Ça m'aurait fait plaisir de voir votre jambe jusqu'à la racine...

DIANE, *avec un piaulement.* — Voulez-vous bien vous taire !

Un brouhaha unanime conspue Charlie :

— Il est insupportable. Quel malappris!

Ravi de son succès, Charlie insiste :

— Mais ne vous froissez pas. Ce n'est pas seulement la jambe de Diane que je voudrais voir : c'est toutes les vôtres, mesdemoiselles. J'ai

le goût de l'étude, de la comparaison. Le tennis donne bien quelques aperçus... On n'a pas le loisir d'approfondir.

— A l'ordre!

Charlie reçoit à la figure une bordée d'injures et deux serviettes de thé.

Rires aigus, cris d'oiselles, exclamations de fausse indignation agréablement chatouillée.

— A l'ordre!... A-t-on jamais vu! Fraize, protège-nous! Charlie dit des horreurs.

THÉRÈSE. — S'il ne fait qu'en dire, ce n'est pas bien grave.

CHARLIE. — J'aimerais mieux en perpétrer, ma petite Fraize, surtout avec vous.

THÉRÈSE, *sèchement.* — Charlie, votre montre avance. Vous n'êtes pas au bar et ce n'est pas encore votre heure d'être ivre. Tâchez qu'on puisse vous supporter.

Mortifié par l'apostrophe et intimidé par le ton dont elle a été lancée, Charlie Monnard cherche quelque chose de très spirituel à répondre. Avant qu'il ait trouvé, on le conspue de plus belle.

— Bravo, Fraize. Tu lui as rivé son clou!

DIANE, *moqueuse.* — Ça vous apprendra à vous attaquer à Fraize. Elle a de la défense.

CHARLIE, *vexé, à demi-voix.* — Peuh ! une défense qui ne doit pas être bien farouche. La nièce de tante Flora !

DIANE, *ricanant.* — Charlie, ne parlez pas trop haut. Fraize a l'oreille fine et Bernard de Langallery ne doit pas être loin.

CHARLIE, *avec une moue dédaigneuse.* — Oh ! Langallery...

DIANE, *à demi-voix.* — Croyez vous qu'il la chauffe !

CHARLIE. — Quant à ça !... Pour ramasser les millions de tante Flora, il en ferait bien d'autres. Du reste, ça ne me déplairait pas, ce mariage-là. Ça ferait un ménage dans le train, qui n'aurait rien de décourageant pour les amis. Je ne sais pas si je me fais comprendre.

DIANE. — Polisson ! Eh bien ! moi, je crois que Thérèse, une fois mariée...

L'entretien se poursuit à voix basse.

Par suite de quelques départs, Thérèse Vitray et M. Watson sont, maintenant, à l'écart à leur

petite table. Les pommettes un peu rouges, sa forte mâchoire contractée, l'Américain contemple avidement la jeune fille. A demi penché sur elle, il détaille, il respire le teint laiteux du visage, le grain velouté de la peau, la gorge juvénile frémissante sous la blouse ajourée, toute la grâce saine et animale du corps tanagréen. Et, soudain, d'une voix un peu rauque, il articule :

— Mademoiselle Vitray, je suis heureux d'avoir l'occasion de vous dire toute l'admiration que j'ai pour vous. Excusez-moi si je ne sais pas m'exprimer.

THÉRÈSE. — Mais il me semble, au contraire, que vous vous exprimez très bien.

M. WATSON, *s'enhardissant.* — C'est que vous me donnez du courage. Vous êtes si jolie, si excitante. D'habitude, les femmes de ce pays sont moqueuses. Elles m'intimident. Vous ne m'intimidez pas... Je ne sais pas de femme si ensorcelante que vous...

THÉRÈSE. — Vraiment? Il me semble, pourtant, que Mme Watson...

M. WATSON, *vivement.* — Ne parlons pas de

Mme Watson. Vous êtes charmante, fascinante. Quand un Français dit cela, cela n'est rien. Mais quand un Américain le dit, c'est une chose considérable. *(Elle sourit.)* Ah ! je ne parle pas bien?

THÉRÈSE. — Mais si, très bien.

M. WATSON. — Pas comme je voudrais. Pas comme il faut. Comprenez. Aucune femme ne m'a excité comme vous. Vous êtes charmante comme une Française, fascinante comme une Américaine. Mademoiselle Thérèse, si, une fois, vous étiez disposée à venir sur mon yacht, je serais l'homme le plus heureux du monde... Je ferais tout, vous entendez, tout pour vous être agréable...

THÉRÈSE, *dont les sourcils se sont légèrement froncés.* — Vous êtes très hospitalier. Mme Watson est, je crois, absente. Mais, dès qu'elle sera de retour, nous pourrons en recauser. Je serai enchantée de vous faire ce plaisir.

M. WATSON, *dont la voix s'étrangle.* — Non. Pour être tout à fait gentille, il faudrait plutôt que ce soit avant qu'elle revienne. Vous comprenez : j'aurai une telle joie à être seul à vous

recevoir, à me mettre à vos ordres, à être votre esclave. Vous n'aurez qu'à commander. J'obéirai. Vous resterez seulement un instant, si vous voulez, ou bien quelques heures ; peut-être, si vous y consentez, toute la vie.

THÉRÈSE. — Ah ! bien. Vous me proposez... Bien. Dieu, que j'étais sotte ! *(Elle se lève et, saisissant nonchalamment la raquette qui est posée à côté d'elle :)* Qu'est-ce que vous diriez, si je vous cassais ça sur la figure ?

M. WATSON, *pâlissant et faisant un pas en arrière.* — Mademoiselle...

THÉRÈSE, *le toisant.* — Vous êtes un lâche. Rassurez-vous. Je vous fais grâce. Mais ne vous trompez plus. Allez-vous-en !

M. Watson salue gauchement, murmure quelques paroles inintelligibles et disparaît.

DIANE, *qui l'a suivi des yeux.* — Qu'est-ce que tu as fait à Watson ?

THÉRÈSE, *avec un calme affecté.* — Rien. Je l'ai envoyé à la douche.

Elle reste debout, un peu à l'écart, et se mord les lèvres. Tennisseurs et tennisseuses sont levés.

Le jeune Pablo Gonzalez interpelle sa partenaire :

— Vous venez, mademoiselle Thérèse?

Elle hésite, a le geste de ramasser le chandail qui est resté gisant sur son fauteuil. Mais, à ce moment, un peu essoufflé, quelques gouttes de sueur perlant sur son visage mat, un très beau garçon de vingt-huit ans, admirablement découplé, entre précipitamment. Apercevant la jeune fille, il s'écrie, d'un ton suppliant :

— Mademoiselle Vitray, vous ne vous sauvez pas? Rappelez-vous que vous m'avez permis de vous offrir le thé!

THÉRÈSE, *avec un sourire forcé.* — Vous êtes en retard, monsieur Bernard, je l'ai déjà pris !

Bernard de Langallery lève au ciel des bras désolés. Sa partie de championnat a été interminable. Cet animal de Marcof, incapable de vaincre, ne voulait pas se laisser battre.

— J'ai fini par gagner 6/4 12/10. *Mais je suis éreinté et je meurs de soif. Ayez pitié de moi. Ne vous sauvez pas. Êtes-vous si pressée?*

La voix du jeune homme est chaude, presque câline, respectueuse pourtant.

Thérèse sourit plus franchement. La bande frivole s'est éloignée sans l'attendre. Les yeux bleus l'implorent. En ce moment, elle a besoin d'une vigueur qui protège, d'une douceur qui console... Elle hausse les épaules et se rassied :

— Au fait..., commandez votre thé. Puisque ça vous fait plaisir, je vous regarderai boire.

II

Un des larbins au masque napoléonien a posé devant Bernard de Langallery le plateau avec la théière et les toasts. Il mange avec appétit et, tout en beurrant ses tartines, narre gaiement, en termes techniques, les péripéties de sa partie. Nichée au fond d'un fauteuil de paille, Thérèse l'écoute en silence, distraite, les yeux vagues. Soudain, il s'arrête et l'envisage :

— Mademoiselle Thérèse, qu'est-ce que vous avez?

THÉRÈSE. — Moi? Rien du tout. Que voulez-

vous que j'aie? Peut-être la flemme. Cette partie m'a éreintée.

BERNARD. — En effet. Il faut le croire. Vous avez une figure. On dirait... Vous me pardonnez?... On dirait que vous avez envie de pleurer.

THÉRÈSE. — De pleurer? Moi? Quelle folie! Vous me connaissez assez pour savoir que je ne suis pas de l'espèce des pleurnicheuses. Non. Mais peut-être qu'en effet je suis énervée... Bah! je puis bien vous le dire. Tout à l'heure, M. Watson vient de se montrer avec moi plus qu'inconvenant.

BERNARD. — Watson? Quelle brute! J'espère que...

THÉRÈSE. — N'ayez pas de crainte. Il ne recommencera pas. Tout de même, cette insolence m'a secouée. Je suis bonne fille, pas plus bégueule qu'une autre... Un peu mauvais genre, je l'accorde. Mais que quelqu'un qui se croit un homme du monde ose ainsi m'insulter, je ne l'ai pas mérité... N'est-ce pas?

BERNARD. — C'est un goujat. Mais je serais tenté de lui accorder les circonstances atté-

nuantes, si sa vilenie vous faisait mieux éprouver, à défaut d'un autre sentiment, le besoin d'avoir auprès de vous un protecteur.

THÉRÈSE. — Ah !

BERNARD. — Ne vous cabrez pas. Nous sommes seuls. Pour une fois, laissez-moi parler. Vous savez que de ma bouche il ne saurait rien sortir que vous ne puissiez entendre. Même je m'interdis de vous exprimer comme je voudrais tout ce que je ressens. Je crois que vous le soupçonnez, en partie au moins. Tout ce qu'il y a en vous, autour de vous, d'éclatant, de radieux, de royal, aussi bien que mon peu de mérite et de fortune, me ferme les lèvres. Il faut cette insulte pour me les entr'ouvrir et pour me donner le courage de vous dire ceci : « Mademoiselle Thérèse, il est temps que vous donniez à un homme qui soit à peu près digne de vous le moyen de vous assurer le respect que la compagnie de Mme Cabanet est impuissante à vous garantir. »

THÉRÈSE. — Je vous défends de dire du mal de ma tante. Son cœur est excellent. Malgré

les apparences, vous savez bien qu'elle vaut mille fois mieux que les trois quarts de ceux qui l'entourent, la déchirent et vivent d'elle.

BERNARD. — J'en suis convaincu, mademoiselle Thérèse, tout à fait. Mais les jugements du monde sont aussi impitoyables que capricieux. Autour de « tante Flora », une légende est créée, que vous ne changerez pas. Le fond en est souverainement injuste. Trop de bonté facile et d'indulgence, un grain d'irréflexion et d'inconséquence : voilà tout le péché de Mme Cabanet. Soit. Qu'importe? Si, par curiosité, tout Paris défile dans son hôtel, les hommes y reviennent plus volontiers sans leurs femmes... Dans le carnaval perpétuel de la Riviera, certaines nuances peuvent s'effacer. Mais telles relations avec lesquelles ici elle fraye, à Paris ne lui rendraient pas sa visite. D'ailleurs, elle le sait bien, et vous aussi, puisque, si elle l'oubliait, vous l'empêcheriez d'aller au-devant d'un affront. De ce quelque chose qui l'environne, comment n'auriez-vous pas l'intuition? Toute pure, toute irréprochable que vous soyez, vous-même en

êtes atteinte. Si vous n'étiez pas la nièce de tante Flora, vous figurez-vous que cette brute de Watson vous aurait insultée?

THÉRÈSE, *d'une voix sourde.* — Assez, Bernard. Assez, vous m'offensez.

BERNARD. — Non, Je vous fais mal, peut-être, mais je ne vous offense pas ; car il est impossible que vous ne ressentiez pas l'adoration qu'il y a derrière mes paroles, et que, si je vous fais du mal, c'est parce qu'au prix de ma vie, je voudrais vous être bienfaisant. Est-ce vraiment une trop grande témérité de vous laisser entrevoir que mon dévouement, tout indigne qu'il soit de vous, — ah ! je le confesse, — pourrait vous apporter quelque chose que vous n'avez pas, qui vous manque, quelque chose qu'en dépit de tout ce qui vous fait exquise, vous n'êtes pas sûre de rencontrer à chaque tournant du chemin : le compagnon de vie qui, mettant à vos pieds le peu qu'il est, rêve de vous faire de son amour le piédestal d'où vous pourrez mépriser les coassements et les sifflements des marécages?

THÉRÈSE, *avec amertume.* — Je vous remercie de votre franchise. En effet, je suis un peu tarée. Et je suis sensible à la délicatesse avec laquelle vous voulez bien me laisser entrevoir que vous me feriez de l'honneur en m'épousant.

BERNARD. — Thérèse, je m'en voudrais mortellement si, en quoi que ce soit, j'avais le malheur de vous froisser. De ma maladresse, il ne faudrait accuser que l'impatience de mon amour. Pourtant, sachez que j'aurais su me taire, m'éloigner, si j'étais convaincu que rien en vous ne répond à l'ardeur de ma supplication. Thérèse, suis-je le dernier des fats? Je ne puis pas croire que je vous sois complètement indifférent. Il me semble que vous avez pour moi un peu d'amitié. Et c'est ce peu-là qui me grise, qui m'affole, qui, malgré moi, m'ouvre des perspectives enivrantes. Vous êtes infiniment au-dessus de moi, Thérèse. Je n'ai rien en moi qui puisse plaire, attirer, conquérir. Il est impossible que vous m'en vouliez si, pour vous toucher, je fais appel, même indiscrètement, même grossièrement, à votre réflexion, à votre intelligence

en même temps qu'à votre cœur. Quand un homme joue sur un coup de dé le bonheur ou le malheur de sa vie, Thérèse, ne lui tenez pas rigueur s'il se raccroche un peu au hasard à tout ce qui ressemble à un lambeau d'espoir.

THÉRÈSE. — Comme vous parlez bien, Bernard ! Comme on voudrait vous croire ! Pourquoi faut-il que je sache qu'il y a deux mois vous demandiez en mariage Olga Nosovitch ; il y a trois semaines, Berthe Génissier ?

BERNARD. — Qui a osé vous dire ?...

THÉRÈSE. — Chut ! Pourquoi faut-il que je sache que vous êtes très sympathique à la vieille Irma de Lagny, que vous risquez chaque nuit au baccara des sommes disproportionnées avec vos ressources, que vous êtes perdu de dettes, que l'un de vos amis a dit publiquement, l'autre jour : « Si, d'ici Pâques, Langallery n'a pas décroché le sac, il est f...ichu ? » Pourquoi sais-je tout cela ? Pourquoi, le sachant, ne puis-je me dissimuler que vous me plaisez ? Et, sachant tout ce que je sais, comment ne pas trembler de tout ce que j'ignore ?...

BERNARD, *après un silence.* — Écoutez-moi Thérèse. Après les paroles si dures que je viens d'entendre, je ne peux vous donner de preuve plus puissante de mon amour qu'en répondant comme je vais le faire. Il serait indigne devous, indigne de moi, de discuter des faits que la malveillance a odieusement inventés ou dénaturés. Vous avez mesuré par vous-même l'acuité de ses morsures. Comment eussé-je été épargné, surtout quand il s'agissait de noircir à vos yeux un homme soupçonné d'encourir votre amitié? Par respect pour vous, par respect pour moi, je m'abstiendrai de discuter ces infamies. J'aime mieux avouer que j'ai commis des erreurs, des erreurs graves, coupables, de sentiment et de conduite ; et que pour m'étourdir, par faiblesse, par sottise, j'ai gaspillé la meilleure partie de mon patrimoine, ai contracté des dettes. Si ce passé, dont je m'accuse la mort dans l'âme, que je ne cherche pas à voiler, me rend indigne de vous, chassez-moi, chassez-moi tout de suite. Je disparaîtrai. Mais si vous croyez qu'un sentiment sincère, absolu, profond, peut effacer

ces souillures, ah ! dites-le-moi aussi... Thérèse..., je vous donne ma parole d'honneur que tout ce passé est le passé. Dans mon cœur, il n'y a plus que vous. Je vous aime.

THÉRÈSE. — Vous parlez bien, Bernard. Mais n'employez donc pas de si grands mots. Vous savez que, dans notre monde, cela ne se fait pas. On n' « aime » pas quelqu'un, on le gobe. Vous me gobez. Ou, si vous préférez, je vous plais. Je vous plais pour ma dot, pour mon physique, pour d'autres raisons qui ne sont pas uniquement basses, — c'est entendu. Mais dans quelle mesure tout cela se combine : voilà ce que je ne sais pas. Malgré mes airs émancipés, je suis si effroyablement ignorante... Il y a dans vos yeux un gouffre. J'y devine des abîmes de mensonge. Je suis tentée, et j'ai peur.

Bernard se lève, fait quelques pas, puis se rassied.

BERNARD. — Vous êtes dure pour moi, Thérèse. Et peut-être je devrais me révolter. Mais soit. J'admets — provisoirement — que la réflexion, disons le calcul, ait agi sur moi. J'ad-

nets que, si vous étiez pauvre et moi riche, je serais peut-être moins subjugué de votre beauté. Qu'en savez-vous? Laissons les chimères. Tel que je suis, je suis attiré vers vous telle que vous êtes. Vous êtes belle, riche, intelligente, adorable. Il vous faut, pour être heureuse, un mari qui vous aime, que vous puissiez aimer, et qui soit capable de vous assurer le respect auquel vous avez droit. Ce mari, malgré mes fautes, je crois pouvoir l'être. Je vous offre mon amour, ma vie et mon nom. Décidez.

THÉRÈSE. — Ceci est plus net. Vous avez vos tares. Mais, ainsi que vous voulez bien me le rappeler pour la deuxième fois, j'ai les miennes. Ce n'est plus du roman. C'est une association que vous me proposez. Il s'agit simplement d'examiner si les apports sont égaux.

BERNARD. — Ayez pitié de nous, Thérèse, et ne cherchez pas à nous blesser l'un et l'autre. Vous représentez pour moi tout le bonheur auquel j'aspire. Indigne de vous à tant d'égards, peut-être que, tout de même, je ne mérite pas d'être tellement méprisé. Parmi tous vos admi-

rateurs, combien, aussi franchement, s'offriraient à vous tout entiers?...

THÉRÈSE. — Vous avez raison. Je ne vois pas trop ici qui me demanderait en mariage. Ce ne serait pas Watson, ni Charlie, ni Gonzalez. Peut-être Sa Majesté le roi des Bambaras, que ce brave M. Fleischkegel saluait tout à l'heure, me ferait l'honneur de m'admettre dans son harem... Qui sait? il y aurait encore Sa Sainteté le Rôva. Mais je serais intimidée d'être la femme d'un prophète.

BERNARD. — Ne plaisantez pas. Je vous assure...

Depuis un moment, Hubert Tessier, sa raquette à la main, est entré. Il semble chercher quelqu'un. Apercevant Bernard et Thérèse, il s'est arrêté d'un air d'hésitation. Et puis, peu à peu, il s'est approché d'eux. Visiblement, il attend le moment de leur adresser la parole. Tout à coup, Bernard l'aperçoit et s'arrête.

HUBERT. — Je suis désolé, mademoiselle, de vous interrompre. Mme Harkins désirerait savoir si vous êtes disposée à jouer notre double,

e soir, et m'a chargé de vous le demander.

THÉRÈSE, *souriant.* — Je suis un peu lasse. ela vous ennuierait-il beaucoup de remettre la artie à demain?

HUBERT. — Mademoiselle, je suis absolument votre disposition. Ce sera donc pour demain natin. Trop heureux de vous être agréable.

THÉRÈSE, *lui tendant la main.* — Vous êtes ille fois aimable. A dix heures, voulez-vous?

HUBERT, *saluant.* — A dix heures, mademoiselle, c'est entendu.

Il reste immobile, comme s'il voulait ajouter uelque chose. Et puis, sentant les yeux de Bernard et de Thérèse fixés sur lui, il rougit violemment, salue de nouveau et s'éloigne.

THÉRÈSE. — Quel drôle de garçon! Tenez, Bernard, il me vient une inspiration. Je ne crois as que je lui déplaise réellement. Voilà peut-tre mon épouseur.

BERNARD. — Parfait. Je vous vois accompagnant M. le professeur jusqu'à la porte de son ycée. Ne plaisantez pas. Vous ne pouvez pouser qu'un homme de votre monde. Les

noms les plus illustres et les plus hauts mérites sont au-dessous de ce qui est digne de vous. Pourtant, ne me repoussez pas. Nous avons en commun des goûts, des désirs, des mépris. Nous voulons une vie conquérante. J'ai pour vous un amour que je découvre avec stupeur plus passionné encore que je ne croyais. Peut-être nous unissant, l'un et l'autre, — oui, pardonnez à cet orgueil, — l'un et l'autre, nous serions capables de devenir quelque chose de plus grand, de plus haut que nous n'étions. Thérèse, je le répète, je vous veux belle, fière, heureuse, aimée, reine entre toutes les femmes. Pour cela, je mets ma vie à vos pieds. Avant de dire non, si peu qu'elle soit, réfléchissez.

THÉRÈSE, *lui tendant la main.* — Merci, Bernard. Vous êtes un homme redoutable. Vous m'avez froissée et, pourtant, votre langage, où je discerne de la franchise, m'émeut. Ne m'en veuillez pas si je ne vous réponds pas maintenant. J'avais pour mère une petite bourgeoise qui est morte de s'être laissé tromper par le faux visage de l'amour. Malgré les apparences,

son âme craintive n'est pas anéantie en moi. Parfois, j'ai peur de la vie. J'ai peur de la souffrance. J'ai peur de tout ce que j'ignore. Laissez-moi essayer de voir un peu plus clair en vous comme en moi. Je vous répondrai bientôt. Vous le voulez?...

Bernard de Langallery s'est penché sur la main qui lui est tendue, y a posé longuement les lèvres. Pendant la fin de leur entretien, d'une voiture arrêtée devant le perron de l'hôtel, un voyageur est descendu. Vêtu d'un cache-poussière chiffonné et d'un chapeau mou, à la main une couverture de voyage et une valise usagée, M. Rameau s'est insinué dans le vaste hall d'une allure oblique. Son œil cherche un visage secourable. Fatale coïncidence : le portier est au téléphone, le bureau de l'hôtel est vide, les larbins ont émigré vers le restaurant. Enfin, avisant Bernard et Thérèse qui causent, il louvoie vers eux à pas hésitants. Et puis, lorsque Bernard, ayant enfin laissé échapper des siens les doigts qui se retirent, s'est redressé, il s'adresse à lui timidement, avec un salut que rendent plus malaisé les colis dont il est chargé :

— *Pardon, monsieur, je voudrais bien savoir...*

BERNARD, *sèchement, avec un geste qui indique vaguement une direction.* — Voyez au bureau de l'hôtel.

Docile, M. Rameau salue derechef et entreprend un périple laborieux autour du hall. Il frappe successivement à des portes, les entr'ouvre, coule des regards qui implorent, tousse avec une affectation discrète. Bernard a tiré un étui à cigarettes, en a offert une à Thérèse. Tous deux fument et, renversés dans leurs fauteuils, suivent le manège du bonhomme. De temps en temps, penchés l'un vers l'autre, ils échangent un mot ironique, un rire étouffé.

Cependant, ayant accompli son pèlerinage infructueux, M. Rameau se retrouve au point de départ. Alors, il rassemble son courage et, saluant encore une fois :

— *Monsieur, mademoiselle..., je suis confus de vous déranger. Mais je n'arrive pas à trouver...*

THÉRÈSE, *tirant sa cigarette un instant de ses lèvres.* — Je vous assure, monsieur, que vous

faites erreur. Nous n'appartenons pas au personnel de l'hôtel. Il y a des sonnettes.

Sous la réplique dont l'accent et l'attitude soulignent l'insolence, M. Rameau a violemment rougi. Un regard marri vers la péronnelle est la seule réponse où se hasarde sa mansuétude. Cela suffit pour que, brusquement, il tressaille... De stupeur, ses lèvres s'entr'ouvrent. Mais à pas pesants, le portier suisse, important et obséquieux, s'empresse, enfin de retour :

— Monsieur désire?...

M. Rameau. — Veuillez faire décharger ma malle. On a dû me réserver une chambre.

Le Portier. — Tout de suite, monsieur.

Tandis que s'accomplissent les rites, M. Rameau, immobile dans un coin du hall, contemple, les yeux fixes, Thérèse assise, presque étendue dans son fauteuil. De sa cigarette, ses lèvres carminées tirent des bouffées. Penché vers elle, Bernard de Langallery lui parle à demi-voix. Après l'explication de tout à l'heure, il y a mutuellement un besoin de détente. La voix chaude du beau garçon vibre à l'oreille de la jeune fille. Elle lui sourit.

Bernard de Langallery se prétend des notions de chiromancie. Il reprend dans les siennes la main qu'on lui abandonne, y promène ses doigts, y pose de nouveau ses lèvres. Les yeux arrondis, les membres en plomb, M. Rameau demeure fasciné.

— *Si Monsieur veut inscrire son nom sur le registre des étrangers...*

Docile, M. Rameau obtempère à l'invitation.

— *Monsieur désire peut-être voir sa chambre? L'ascenseur est par ici...*

M. Rameau, *la voix creuse.* — Oui, non... Je vous suis. *(S'arrêtant et désignant Thérèse.)* Dites-moi, je ne me trompe pas. C'est bien Mlle Vitray?

Le portier a un signe affirmatif. M. Rameau dit : « Ah! » Et puis, d'un pas incertain, il s'éloigne vers l'ascenseur.

Bernard et Thérèse se sont levés. En passant à côté du registre, négligemment le jeune homme propose :

— *Voyons comment s'appelle cet olibrius...* (Il déchiffre.) *Rameau... Ça ne lui va pas mal... Rameau... Mais qu'avez-vous?*

Au nom de M. Rameau, Thérèse, brusquement, a rougi jusqu'aux oreilles. Sans répondre à Bernard, elle interpelle le portier :

— Comment dites-vous que s'appelle ce monsieur?

LE PORTIER, *empressé.* — M. Rameau, mademoiselle, M. Rameau, membre de l'Institut. Il a retenu une chambre pour huit jours. D'ailleurs, Mademoiselle doit le connaître. Tout à l'heure, il m'a demandé si Mademoiselle était bien Mlle Vitray.

Immobile, les mains fébriles, les yeux à terre, Thérèse se mord les lèvres. Súrpris, Bernard insiste :

— Qu'y a-t-il, Thérèse? Connaîtriez-vous vraiment ce pauvre monsieur?

THÉRÈSE. — Oui..., un peu... C'est-à-dire... C'est un vieil ami de ma famille... Oh ! que je suis contrariée !

BERNARD. — Alors, nous avons fait la gaffe..., la sombre gaffe?

Elle l'arrête du geste. Au lieu de prendre l'ascenseur, M. Rameau a opéré demi-tour et revient

sur ses pas. Il a l'air absorbé dans ses réflexions...

THÉRÈSE, *bas, à Bernard.* — Allez-vous-en. Je vous rejoins tout à l'heure. *(Et, comme Bernard semble hésiter à obéir, elle répète, la voix durcie, frappant le parquet du pied.)* Je vous dis de vous en aller. *(Il s'éloigne.)*

III

Le parti de M. Rameau est pris. Il est des réalités dont l'éloquence dissipe d'un coup les plus folles chimères. Mieux vaut tout de suite couper court... Il s'adresse au portier :

— *Je voulais vous dire que, contrairement à mes intentions, je ne pense pas prolonger mon séjour..*

Il s'arrête. Ce n'est pas le portier qui est debout devant lui. D'une voix brève, Thérèse articule avec, semble-t-il, un peu de difficulté :

— *Vous êtes M. Rameau?*

M. RAMEAU. — Oui, mademoiselle.

THÉRÈSE. — Moi, monsieur, je suis Thérèse Vitray.

M. RAMEAU, *s'inclinant.* — Je viens de l'apprendre, mademoiselle...

Il y a un silence... Presque à voix basse, les paupières baissées, Thérèse interroge :

— *Vous avez reçu ma lettre?* (M. Rameau a un signe d'assentiment.) *Et tout de suite vous êtes accouru?... Oh! monsieur!...*

Elle lui tend la main. La serrant, cérémonieusement, après une hésitation :

M. RAMEAU. — Permettez, mademoiselle. N'exagérons rien. Un voyage, un voyage scientifique, vous le savez, m'appelait dans le Midi. Alors, j'ai pensé qu'en passant je pourrais moi-même vous restituer une lettre et une photographie qui me semblent mieux placées en vos mains que dans celles d'un inconnu. *(Il se fouille.)*

THÉRÈSE. — En passant? Pardonnez-moi, on vient de me dire que vous aviez retenu une chambre pour huit jours.

M. RAMEAU, *bafouillant.* — En effet... J'avais

cru pouvoir... Mais j'avais omis de tenir compte de certaines obligations très importantes. Je partirai demain matin...

THÉRÈSE. — Ah !

M. RAMEAU. — Mais je suis heureux, à mon passage, de vous remettre... *(Il lui tend la lettre et la photographie.)*

THÉRÈSE, *d'une voix blanche.* — Merci, monsieur.

Soudain, comme M. Rameau la salue et a un mouvement pour s'éloigner, elle articule avec effort :

— *Monsieur, c'est à cause de..., de mes paroles..., tout à l'heure, que vous partez? Je vous ai froissé?*

M. RAMEAU, *vivement.* — Je vous assure...

THÉRÈSE, *poursuivant sa pensée.* — Non. Ce ne serait pas digne de vous. Alors, c'est... Oui..., c'est peut-être à cause de mon attitude... avec Bernard... Vous vous êtes dit... Oui, je comprends... Oh !

M. RAMEAU. — Mademoiselle, je vous supplie de ne pas chercher à ma détermination des

motifs qui auraient pour vous quelque chose de désobligeant. Vous me permettrez, n'est-ce pas, d'être complètement franc? J'ai été touché, très touché du mouvement qui vous a poussé à m'écrire. Le souvenir que vous évoquiez..., l'image de votre mère..., l'idée que le conseil d'un vieil homme comme moi pourrait n'être pas inutile était flatteuse. Bref, j'ai allongé jusqu'ici un voyage décidé depuis longtemps. Mais il m'a suffi d'un peu de réflexion pour me ressaisir. Figurez-vous qu'en route même j'ai failli m'arrêter, rebrousser chemin. De quel secours l'ours que je suis pourrait-il être à la brillante créature que vous êtes? Je ne connais rien du monde, rien des jeunes filles, rien de rien. Avec les meilleures intentions, je ne suis qu'un incapable. Tout cela, je me le suis dit vingt fois en wagon. Cela m'est apparu tout à l'heure dans ce hall, je le confesse, avec une évidence aveuglante, terrassante. Il m'a suffi de vous entrevoir dans votre cadre, dans votre grâce, dans votre entourage, pour mesurer ma folie. Je me suis rendu compte que tout conseil de ma part serait sûre-

ment ridicule, peut-être malfaisant, et, sans doute, dans tous les cas, superflu, puisque — quelle que soit mon ignorance des usages du monde — l'attitude même de M. Bernard de Langallery (c'est bien lui, je suppose?) ne laissait que peu de doute sur le degré de bienveillance et de confiance qu'il vous inspire... Dès lors, le plus simple était de me retirer...

THÉRÈSE. — Oui. *(Après un silence, elle lui désigne un fauteuil.)* Monsieur, si pressé que vous soyez, vous ne pouvez pas, puisque vous êtes venu jusqu'ici, me refuser quelques minutes. Asseyez-vous. *(Ils s'asseyent.)* D'abord, même si vous repartez, laissez-moi vous dire merci. Maman ne s'était pas trompée, ne m'avait pas trompée. Pour qu'à l'appel d'une inconnue vous soyez accouru, il faut..., il faut... *(Refoulant son émotion.)* Merci, monsieur, pour elle et pour moi. Même si vous repartez... Merci.

M. RAMEAU. — Je vous assure, mademoiselle...

THÉRÈSE, *d'une voix saccadée.* — Je vous en supplie, laissez-moi ajouter quelque chose. Je ne

vous ai pas pris en traître. Mon monde, mon entourage, vous les connaissiez. Que je suis orgueilleuse, mal élevée, je ne vous l'avais pas caché. Malgré cela, vous êtes venu, vous comptiez consacrer quelques jours à mon sauvetage. Et maintenant, sitôt arrivé, vous prenez la fuite. Pourquoi? Qu'y a-t-il de changé? Ceci seulement : que vous m'avez vue. Un seul coup d'œil vous suffit donc pour désespérer de moi?...

M. Rameau. — Mademoiselle...

Thérèse. — Oui, je comprends vos impressions. Cet accueil. Mon apparence. Mon attitude. Mes lèvres trop rouges, n'est-ce pas? Ma cigarette. Bernard. Mais, monsieur, tout cela, pourtant, vous le saviez. Et pas par les autres, par moi-même. Et puis, laissez-moi ajouter un mot. Peut-être que vous m'avez trouvée nerveuse ; si je vous ai semblé écouter avec trop de complaisance des paroles flatteuses, j'ai une circonstance atténuante. Il n'y a pas plus d'une demi-heure qu'un homme, un homme du monde, marié, m'a dit des choses... Je vous jure que je n'avais rien fait pour mériter cet affront...

M. Rameau. — Mademoiselle...

Thérèse. — Alors, peut-être qu'un peu d'émotion est pardonnable. On a beau être endurcie, cela vous donne une secousse. On a soif d'une affection qui rassure, qui protège... Quand vous êtes entré, Bernard de Langallery me disait qu'il m'aimait, me demandait d'être sa femme... Au sortir de cet affront, cet aveu avait une douceur...

M. Rameau. — Je le conçois. Mais puisque votre décision est prise...

Thérèse. — Aucune décision n'est prise. Je vous l'ai écrit, cet homme m'attire et il m'effraye. Je ne le connais pas. Je crois qu'il est presque sincère. Et, en même temps, je le sens plein de mensonge. Au fait, je ne sais pas. Je suis trop seule, trop bête. Je n'y vois pas clair. *(Brusquement.)* Mais cela suffit. Monsieur, je ne sais pas supplier. Je vous ai dit, très mal, ce que je voulais. Il faudrait que vous compreniez ce que je n'arrive pas à exprimer. Si vous pouviez rester, je crois que vous feriez quelque chose de bien. Qui sait? Si l'on m'aidait un peu... Qui

sait?... Si vous partez, merci tout de même d'être venu. Je tâcherai de me déterminer. Après tout, pour votre tranquillité, cela vaut peut-être mieux. Et quant à moi, je pourrai tirer Bernard à pile ou face...

Thérèse se tait. Ses yeux restent fixés sur le sol devant elle. M. Rameau est violemment ému. Des impressions contradictoires se reflètent sur son visage en contractions inharmonieuses. Il enlève son chapeau, le remet, se tapote les doigts. Deux fois, il ouvre la bouche, et deux fois il la referme, n'ayant pas trouvé les paroles qu'il faut. Son lorgnon vacille. Il le rattrape. Peut-être un troisième effort sera plus heureux. Mais, avant qu'il se soit précisé, un brouhaha grossit, se rapproche, emplit le hall.

IV

Suivie de son escadron d'honneur, tante Flora fait son entrée. Elle tient sous son bras son

sapajou et est flanquée de ses gardes du corps attitrés : un très petit gorille au visage grimaçant et à la mimique vertigineuse, le comte Cascarelli; et une immense vessie olivâtre gonflée de saindoux : le commandant Métaxas. Il y a aussi le général Hilario Rosas, Paraguayen; le comte Sgordza, Albanais; le prince Zagros, M. Dupont-Durand, rédacteur mondain au Je gobe tout; *M. J.-D. Sullivan, ex-jockey, aujourd'hui phtisique au dernier degré; M. Kaminotu, attaché à la Légation du Japon; côté féminin : la marquise de Los Balbos, suivie de sa gazelle et de son Cingalais; Mme Bournichon, la comtesse Milanola... D'autres seigneurs et d'autres dames viennent grossir peu à peu l'escadrille ou s'en détachent.*

M. Rameau voit approcher tout cela les yeux écarquillés. Il a vers Thérèse un regard un peu anxieux qui interroge... Avant qu'elle y ait répondu, la voix éclatante de tante Flora domine les gloussements et les raucités de la horde.

— Thérèse, ma chérie, je suis désolée de te déranger de son flirt. Mais le prince Zagros me demandait à l'instant à te connaître.

*Avec une mimique convulsive, le prince Zagros — mélange ambigu de Turc et de Marseillais — e rue sur la main de la jeune fille, y applique es lèvres mafflues, roule des prunelles qu'il a nagnifiques, et zézaye sa félicité, cependant qu'avec urio*sité, *Mme Cabanet, à travers sa face-à-main, lévisage le flirt de Thérèse et cherche à le catalo-guer. Son vêtement, son allure, la rosette rouge u'il porte à la boutonnière du veston poudreux, urprennent. Après un peu d'hésitation, sous cet xamen, M. Rameau s'adresse à la jeune fille :*

— Puis-je vous prier de me présenter?

D'une voix impassible, Thérèse prononce :

— M. Rameau, membre de l'Institut... Mme Cabanet.

Et, détachant les syllabes, elle ajoute :

— Mme Cabanet est la même que ma tante Flora.

M. Rameau s'incline. Volubile, Mme Cabanet jacule sa joie à bouillons entrecoupés. Dans son erveau, où se heurtent tant de noms, tant d'hommes t tant de choses, des réminiscences un peu con-uses barbotent. Des lambeaux d'associations s'es-

quissent. Rameau, nom inconnu, banal. Physique médiocre..., singulier en même temps... Peut-être original? Institut... Quel Institut? Institut de beauté, d'électrothérapie, de massage groenlandais? La rosette rouge. Institut de France. Institut de France égale chose considérable. Habit vert, épée à rigole. Rameau, Institut de France : rapprochement déjà entendu. Compte rendu. Compte rendu proche de mariages et enterrements. Choses chic, extrêmement chic..., sensationnelles. Les lèvres de tante Flora esquissent un sourire.

— M. Rameau, membre de l'Institut? Mais c'est bien vous, monsieur, qui avez fait sur les courtisanes de Milet ces admirables découvertes?

M. Rameau s'incline. Il connaît l'antienne. Depuis quatre ans, toute femme du monde lui jabote courtisanes de l'antiquité. Bizarrerie de la destinée.

— Je vous assure, madame, que vous exagérez.

Tante Flora glousse, ravale sa salive, sourit. Un espoir sournois tressaille en elle et la travaille.

Ses yeux brillent. Un pli de convoitise gonfle ses lèvres. Triomphante, la duchesse de Lerne syndique, depuis quinze jours, les curiosités autour du Rôva. Il suffit d'un clou à exhiber pour que tante Flora dégomme la duchesse... Avec des yeux avides, elle guette M. Rameau, le couve, se persuade qu'il ressemble à ce clou... Et, d'une voix mouillée, elle multiplie les présentations :

— M. Rameau, le célèbre membre de l'Institut.

— Mon amie, la comtesse Milanola. (Passant à son voisin le singe qui grogne.) *Tenez Kiki, Métaxas... Marquise, vous permettez que je vous introduise notre illustre savant : la marquise de Los Balbos, une admiratrice passionnée des choses de l'amour.*

Avec des monosyllabes brefs, M. Rameau s'incline, salue, remercie. Autour de lui, un cercle se forme. Il se grossit peu à peu de tout ce que l'heure du dîner ramène à l'hôtel et qu'immobilisent la mimique et les tonitruances de tante Flora :

— Baronne, vous m'excuserez de vous arrêter.

Je voudrais tant vous faire connaître notre génial écrivain... M. Sgordski... M. Rameau, membre de l'Institut, notre maître incomparable.

Et voici qu'à force de redire les mêmes mots, des souvenirs plus anciens tressaillent sous les bandeaux jaunes de tante Flora... Soudain, elle embraye et s'exclame, la lèvre mouillée :

— Cher maître, vous m'excuserez si je fais erreur. Mais est-ce que, dans le temps, vous n'avez pas connu ma petite belle-sœur, la mère de cette enfant, notre pauvre Annie?

M. Rameau acquiesce. Effectivement, mais cela remonte à des temps très lointains, il a eu l'honneur de rencontrer quelquefois Mme Vitray. Elle s'appelait, alors, Annie Mestrier.

Les yeux de Mme Cabanet se voilent d'une buée. Les viandes de ses joues pendantes tressaillent. Si la joie ne l'étouffait, elle en pleurerait au péril de ses fards. Elle a un glapissement qui tient du cri de guerre et du sanglot :

— M. Rameau... Un ami d'enfance de notre Annie. Thérèse, tu le savais? Cachottière! Mais je te pardonne! Ah! monsieur Rameau, quelles

coïncidences a la vie! Notre pauvre Annie, qu'elle serait heureuse!

La joie de tante Flora bouillonne, gonfle, déborde, se fait torrentielle, emplit le hall :

— Darling, M. Rameau, un flirt d'Annie... Oui, vicomte, le membre de l'Institut en personne, celui des courtisanes.

Etonnée, la duchesse, qui rentre escortée du Rôva, s'arrête une seconde et lorgne l'attroupement. Elle n'échappe pas au destin commun :

— Ah! duchesse! si vous saviez ce qui m'arrive! Un bonheur inespéré. Sa Dignité prendra part, j'en suis sûre...

Tout ce qu'exhale tante Flora a une force contagieuse. Dans le World's Palace, l'étoile de M. Rameau grossit avec une rapidité qui confond. Un banc de perruches l'accule au pied d'un coccoz, le scrute, l'interviewe, sollicite des signatures. Il a déjà dégoté Meekins le boxeur, l'aviateur Bournichon. Demeuré seul à côté du téléphone, sa Dignité le Rôva se fait une contenance.

— Ah! cher maître, quel honneur d'approcher l'auteur de tant de livres admirables!...

— *Le roman n'est rien à côté de l'histoire. Ah! faire revivre les siècles et les mots! Est-il vrai que vous avez retrouvé presque intacte la momie de Pholoé, la danseuse?*

Ahuri, M. Rameau répond, s'explique, proteste, s'interrompt, sourit. Une forte poigne lui comprime le biceps. Avec des yeux de flamme, la marquise de Los Balbos se penche vers lui :

— *Ces fouilles dans les cimetières, parmi les tombes, sur les ossements eux-mêmes, c'est délirant.*

Elle croasse : délirrang.

M. Rameau, *à part.* — Elle me prend pour un vampire.

Un peu à l'écart, Thérèse Vitray suit des yeux le manège. Parmi les autres, Bernard de Langallery a fait sa rentrée. Il lui jette gaiement à l'oreille :

— *Eh bien! nous avons réparé notre gaffe?*

Elle a un sourire distrait. Ses yeux ne quittent pas le groupe qui environne M. Rameau. C'est, maintenant, lady Orville qui l'interpelle :

— You don't play golf?

— *Du tennis, peut-être?*

— Billiard?...

Modeste, M. Rameau secoue la tête. Mais tante Flora jette une clameur décisive :

— *Le maître joue au bridge!*

Puis, avec angoisse :

— Auction?

M. Rameau s'incline :

— *Si vous voulez.*

C'est un rugissement. Irrésistible, tante Flora joint les paumes :

— *Alors, cher maître, vous me permettrez de vous prier, de vous supplier de nous faire l'amitié, l'honneur de vous rencontrer avec quelques amis. Oh! seulement les intimes. Ce soir?... Vous êtes fatigué. Demain soir?... Vous ne dites pas non, vous acceptez.*

D'une voix tonnante :

— *Le maître accepte! Demain soir, un bridge dans l'intimité! Chère amie, nous comptons absolument sur vous...*

Vertigineuse, tante Flora procède aux réquisitions. Elle invite la duchesse, et la marquise, et le

général, et le prince, et tous les autres. Peut-être Sa Majesté elle-même daignera... La lippe implorante et triomphante à la fois, elle invite les gens qu'elle connaît, et ceux qu'elle a vus une fois, et ceux qu'elle n'a jamais rencontrés. Rentrant du tennis, sa raquette à la main, M. Hubert Tessier est sur sa trajectoire.

— Monsieur Tessier! Nous comptons sur vous demain soir, to meet *M. Rameau, le célèbre maître de l'Institut. Mais vous-même êtes un savant.*

Les titres universitaires ne sont pas le fort de tante Flora. Mais qu'importe? Elle entraîne l'intellectuel :

— Monsieur Rameau, je vous présente mon ami, M. Hubert Tessier, un jeune homme qui a fait de très belles études. Un futur confrère... Un bridgeur.

Cordial, M. Rameau tend la main :

— J'ai lu vos intéressants rapports sur les inscriptions de Thèbes.

M. Tessier rougit. Il y a un murmure d'admiration. M. Tessier n'est, en somme, que de seconde

*classe au tennis. Mais ses grimoires sont connus du membre de l'Institut qui pratique l'*auction *et les courtisanes.*

Le bourdonnement devient assourdissant, prend un air d'émeute. Mais un déchirement inhumain domine le brouhaha. C'est la voix d'airain du gong qui annonce l'approche du repas. Avec des poignées de main brèves, on se sépare. On se donne rendez-vous :

— A tout à l'heure, chérie.

— Vous allez au concert, prince?

— Demain matin, à neuf heures, au golf.

— Vous me trouverez à la salle de jeu sur les dix heures.

— La table 13.

Une dernière fois, tante Flora étreint la main de l'étoile nouvelle qui se lève à son firmament :

— Cher maître, je ne sais comment vous exprimer ma joie, ma reconnaissance. Et aussi mon émotion... Notre pauvre Annie... Permettez-moi, en souvenir d'elle, de vous considérer déjà comme quelque chose de moins lointain qu'un

génie de la science..., qu'une gloire des lettres... (Se tournant.) *Métaxas, mon singe.*

Elle s'éloigne, suivie du commandant. Avant de la suivre, Thérèse s'approche de M. Rameau et, la voix brève :

— *Alors, monsieur, vous nous restez?*

Il l'envisage, et murmure :

— *Eh bien! mademoiselle, je reviens à mon premier projet et passerai peut-être ici une huitaine...*

Il s'arrête. Thérèse a eu un regard circulaire. Ils sont isolés. Brusquement, elle saisit la main de M. Rameau, la porte à ses lèvres et s'enfuit.

Bouleversé, M. Rameau demeure immobile. Au bout d'un moment, il lève les yeux. Il n'a plus en vue qu'Hubert Tessier, qui s'incline devant lui pour prendre congé.

— *Je suis infiniment reconnaissant, monsieur, à Mme Cabanet, de m'avoir fait l'honneur de me présenter à vous.*

— *C'est moi, monsieur, qui suis enchanté.*

M. Rameau est sincère. Ce jeune universitaire

lui est rassurant, familier dans ce milieu qui l'ahurit. Machinalement, il interroge :

— Vous connaissez beaucoup ces dames?...

M. Tessier rougit. Peut-être que la fréquentation de tante Flora n'est pas, auprès d'un membre influent de l'Institut, la meilleure recommandation.

— Je leur ai été présenté il y a quinze jours.

Il ajoute aussitôt, comme malgré lui, d'une voix légèrement voilée :

— Mlle Vitray est charmante.

M. Rameau le toise. Un peu voûté, le front prématurément dégarni, correct, mais dénué d'aisance, Hubert Tessier a l'air déguisé, et mal déguisé, dans sa livrée de sport. M. Rameau répète après lui :

— Tout à fait charmante.

M. Tessier s'éloigne. Pensif, M. Rameau le suit des yeux et se rappelle, il y a un quart de siècle, un jeune homme qui lui ressemblait comme un frère.

Tout à coup, il tressaille. Par la baie du fond, pénètre un chœur de voix italiennes : Santa Lucia...

M. Rameau sourit, soupire et, jetant un coup d'œil sur sa toilette de voyage, se hâte vers l'ascenseur, cependant qu'avec un redoublement de vigueur les chanteurs attaquent le deuxième couplet.

TROISIÈME PARTIE

Le cadre est le même. Le hall d'entrée du World's Palace. Dix heures du matin. Une lumière d'or, éclatante, pénètre par la baie du fond. Avec nonchalance, quelques domestiques manient un plumeau ou un torchon négligents, échangent des propos assourdis. De temps en temps, en toilette du matin, ou en tenue de sport, — piqué blanc, flanelle, sweaters aux couleurs violentes, — des hôtes défilent. A leur passage, les larbins s'inclinent et, quand ils ont passé, reprennent l'entretien.

Tout en regarnissant un porte-allumettes, Antoine suit des yeux un géant barbu qui vient de disparaître. Et, la voix déférente, il observe :

— *Tout ce qu'on veut. Mais, pour de l'estomac, il a de l'estomac, le grand Norevitch. Sais-tu de combien il s'est fait refaire cette nuit? Cent mille balles au baccara, mon vieux, en deux heures, pas une de moins. C'est de Gaston, le croupier du cinq, que je le sais. Et deux louis de pourboire au personnel, en levant la séance. Voilà un type.*

Eugène, *avec un geste apitoyé du plumeau qu'il manie sans fièvre.* — Un type qui finira par le revolver. Paraît qu'il a vendu le mois dernier, en Russie, pour un million de terres. Pas de fortune qui puisse tenir à ce régime. C'est que c'est son argent qu'il perd, ce lascar-là. *(Avec un coup d'œil d'intelligence.)* Ce n'est pas le cas de tout le monde ici.

Jeune et frais, irréprochable dans son complet gris de fer, la boutonnière fleurie, Bernard de Langallery s'avance aux côtés d'un individu « café au lait », au profil d'oiseau de proie. Hautain, le comte de Mançanarès ouvre un porte-cigarettes

en or, jette par-dessus son épaule un commandement impersonnel : « Du feu! » Le garçon s'empresse. Tandis qu'il allume sa cigarette, Bernard interroge :

— *Vous n'avez pas vu M. Rameau?*

EUGÈNE. — M. Rameau n'est pas encore rentré du golf, monsieur.

Bernard a un signe de tête. Tous deux s'éloignent.

ANTOINE. — Ça ne peut pas seulement dire merci, ces oiseaux-là.

EUGÈNE, *philosophiquement.* — Peuh! Si ça leur écorche le bec, ce que je m'en f... On les connaît, ces espèces. Ça meuble et ça flatte l'œil. Mais ça vit aux crochets du Cercle et de l'hôtel. Ca fait partie des frais de publicité.

ANTOINE. — Justement. C'est pour ça qu'ils pourraient être polis.

EUGÈNE. — Bah! Est-ce que ça compte? Et puis, veux-tu que je te dise? Moi, ça me fait une espèce de plaisir d'être insulté par des gentilshommes. Quand M. Watson, l'Américain, le marchand de cochons, me sonne pour lui

ramasser son journal, faut que je me tienne pour ne pas lui flanquer mon poing sur la figure : je suis un démocrate comme lui, après tout... Tandis que ces lascars-là, ça a beau avoir dégringolé, c'est de l'aristocratie. Ça a de l'histoire derrière soi, des choses qui ne s'achètent pas. La Saint-Barthélemy, la prise de la Bastille. On dit que le Mançanarès descend de Philippe II. Quand il me parle comme à un chien, ça me f... une espèce de chatouillement comme si, dans la fameuse scène d'*Hernani*, tu sais, les portraits des ancêtres, des vieux, se mettaient à me jaspiner. On n'a pas été pour rien à la claque de la Comédie... Ça m'intimide, ça me vexe, ça me flatte aussi. Et, le jour où Bernard me demandera deux louis, j'ai beau savoir que je ne les reverrai pas, je ne serai pas fichu de les lui refuser.

ANTOINE. — La barbe ! Heureusement, mon vieux, que tu ne risques rien. Avec les patards de tante Flora, il en aura à sa soif.

EUGÈNE. — Peuh !... Savoir, d'abord, s'il palpera.

ANTOINE. — Bah ! Dominique me disait, hier encore, que ça bardait.

EUGÈNE, *supérieur.* — Des fois. Dominique n'a pas le sentiment des nuances. Sûr que Bernard ne demanderait pas mieux. La môme est pas seulement dorée, elle est gentille. Même, je la crois moins mauvaise que d'autres. Pourtant, à la place de Bernard, je me méfierais...

ANTOINE. — Bah ! Elle le gobe.

EUGÈNE. — Elle le gobe... Mais veux-tu que je te dise? C'est comme la truite. Tant qu'elle n'est pas ferrée, rien de fait... Chut ! Les voici.

II

Accompagnée de Thérèse, Mme Cabanet débouche dans le hall. Sa face plantureuse déborde d'un tout petit chapeau cerise. Un tailleur violet, genre habit, garni de revers safran, pendille sur sa croupe puissante ; la jupe, droite et fendue, la

pince aux genoux et découvre à chaque pas ses bas mauves, jusqu'à mi-mollet. Vêtue de blanc, Thérèse est exquise. Bien qu'elle pense s'adresser à sa nièce sur le mode confidentiel, tante Flora semble haranguer un public lointain :

— *Il faudra que nous demandions à M. Rameau de nous accompagner.* (Interpellant les garçons.) *Vous n'avez pas vu M. Rameau?*

Eugène. — Il n'est pas encore rentré du golf. Mais sans doute qu'il ne tardera pas.

Thérèse. — Allons faire nos courses. Nous le retrouverons au retour. Vous lui direz que nous l'avons cherché.

Eugène. — Bien, mademoiselle.

Mme Cabanet. — Ayez l'obligeance de demander mon mouchoir à ma femme de chambre. Et vous lui direz, en même temps, de ne pas oublier de purger Kiki. *(A Thérèse, la lorgnant.)* Tu es gentille comme tout, ma chérie. Pourtant, laisse-moi te dire. Ces petites robes-là, ça va bien pour le tennis ou le golf. Il me semble que, pour aller en ville, tu pourrais t'habiller un peu. Dieu merci, ce ne sont pas les toilettes qui te

manquent... *(S'interrompant.)* Comment me trouves-tu?

THÉRÈSE. — Belle comme un astre. *(Regardant le chapeau.)* Un astre éblouissant. Tes pivoines donneraient un coup de sang à un taureau.

MME CABANET, *étonnée.* — Vraiment, tu trouves? Pourquoi ne l'as-tu pas dit chez Valentine, quand j'ai essayé? Tu étais avec moi.

THÉRÈSE. — Moi! Ah! par exemple! *(S'arrêtant.)* Au fait, tu as raison. Je n'avais pas remarqué. C'est, sans doute, le soleil du Midi qui fait ressortir les couleurs. Bah! ça n'a pas d'importance. Tu es magnifique. *(Visant la jupe.)* Et tes mollets sont d'un mauve adorable.

MME CABANET, *se rengorgeant.* — Merci, ma chérie. Dis donc, si nous demandions à Zagros et à Mme Milanola de venir avec nous, cette après-midi?

THÉRÈSE. — C'est une idée. Mais je ne suis pas sûre qu'elle soit bonne.

MME CABANET, *étonnée.* — Ah! Pourquoi?

THÉRÈSE. — Je crains qu'elle ne plaise pas à M. Rameau. Tu sais qu'il est assez sévère.

MME CABANET. — Mais la comtesse est charmante, et elle l'admire tant !... Elle a même un oncle dans l'archéologie, ou dans la minéralogie... Enfin, quelque chose comme cela. Quant à ce brave Zagros, ce n'est vraiment pas lui qui peut gêner. Au surplus, tu sais qu'on ne les invite pas l'un sans l'autre. Ils sont reçus partout comme s'ils étaient mariés. Enfin, tu crois vraiment que ça contrarierait M. Rameau si nous les emmenions?

THÉRÈSE. — Pas pour lui, peut-être..., mais pour nous.

MME CABANET, *stupéfaite.* — Pour nous? En voilà une idée ! *(S'arrêtant avec un geste évasif.)* Au fond, cela m'est parfaitement égal. Laissons-les. D'ailleurs, Kiki a pris en grippe ce pauvre Zagros. Il lui montre les dents. Et aujourd'hui, après qu'on l'aura purgé, il aura besoin de quelques ménagements. Nous emmènerons Métaxas. *(Riant.)* Mais sais-tu que tu deviens terriblement collet monté?...

THÉRÈSE. — Moi?

MME CABANET. — Mais oui. Hier soir, tu me fais une scène pour mon décolletage... Tout à l'heure, pour mon chapeau... Maintenant, c'est à cause de Zagros et de la Milanola... Ma chère, tu me fais peur. Est-ce que tu vas devenir quakeresse? Tu sais, tout le monde le remarque.

THÉRÈSE. — Ah ! On le remarque?

MME CABANET, *riant.* — Dame ! Ça crève les yeux ! Avant-hier, tu refuses de danser le tango avec le petit Charlie sous prétexte qu'il se tient mal... Et cette histoire avec M. de Sorgues à qui tu as ordonné de se taire parce que ses plaisanteries te déplaisaient...

THÉRÈSE, *vivement.* — Ses plaisanteries ! Des inconvenances plutôt... Je lui ai simplement dit que, s'il ne se taisait pas, j'allais lui céder la place. Voyons, tante Flora, tu n'exiges pas que je me laisse insulter par ce malotru.

MME CABANET. — Te laisser insulter, ma chérie ! Tu n'y penses pas. Voyons, comprends-moi. Il m'a semblé que tu prenais de travers des plaisanteries, sans doute de mauvais goût, à

tout prendre inoffensives... Mais, après tout, je n'y entends pas grand'chose. A ton âge, avec ton intelligence, ton instruction, tu es meilleure juge que moi de certaines nuances qui peuvent m'échapper. Quand ta pauvre mère t'a confiée à moi, j'ai juré de faire tout ce qui dépendrait de moi pour te rendre heureuse. Mais je ne me dissimule pas que j'ai des lacunes. Principalement en ce qui concerne certaines situations, certaines circonstances... *(Larmoyant.)* Mais, chérie, j'ai toute confiance en toi. Tu le vois, j'ai renoncé à Zagros et à Mme Milanola... Veux-tu que j'enlève mon chapeau?

THÉRÈSE, *riant malgré elle.* — Mais non, ma petite tante.

MME CARANET. — Ris. Moque-toi de moi, ma chérie. Si tu savais comme ça me fait du bien. Dis-moi, tu t'en rends compte, n'est-ce pas? que j'ai tâché de faire pour toi ce que je pouvais? Je n'ai rien épargné pour ton éducation. Dieu merci, tu as eu des succès comme peu de jeunes filles. Je me souviendrai toute ma vie de cette soirée chez Akbar bey! Ah! j'aurais

voulu que ta pauvre mère ait pu y assister. Elle aurait été si fière !

THÉRÈSE. — Crois-tu ?

MME CABANET, *avec orgueil.* — Tous les hommes avaient les yeux hors de la tête. Une jeune fille, pieds nus ! Et c'est moi qui avais eu l'idée de la bague à l'orteil... Ça n'empêche pas, ma chérie, que je ne serai contente que quand je te verrai mariée.

THÉRÈSE. — Tu as hâte d'être débarrassée de moi !

MME CABANET. — Méchante ! Heureusement que tu ne le penses pas. Si j'étais égoïste, je ne songerais qu'à te garder. Mais c'est ton bien que je veux.

THÉRÈSE. — Oh ! je sais, va.

MME CABANET, *à Antoine, qui lui apporte un mouchoir.* — Merci. *(A Thérèse.)* D'ailleurs, tu as le droit d'être difficile. Et, certes, je ne te reprocherai pas tes refus. Quand il s'agit d'engager sa vie, c'est une chose très grave. Je sais bien qu'il y a le divorce... Mais il est évident que ce n'est pas l'idéal. Un bon mari, voilà ce

qu'il y a de mieux. Je ne sors pas de là. Seulement, il s'agit de mettre la main dessus. Il y a du monde, ici. Tu n'as personne en vue?

THÉRÈSE, *évasivement.* — Mais non, personne, pour le moment.

MME CABANET. — Prends ton temps. Rien ne presse. Et puis, si tu veux m'en croire, tu pourrais, le cas échéant, demander conseil à M. Rameau..

THÉRÈSE, *surprise.* — Ah !

MME CABANET. — Oui, c'est un homme supérieur. L'Institut. La rosette. Ta pauvre mère l'admirait. Et tu vois que toutes ces dames en sont folles. Je sais bien qu'il a des idées un peu rigides. Ainsi, vraiment, pour Zagros et la comtesse Milanola... Mais, enfin, quand il s'agit d'un mariage, du bonheur de toute une vie, on ne saurait prendre trop de précautions. Tu me promets de le consulter? Hein? *(Apercevant le Rôva solitaire qui s'avance vers elle.)* Ah ! non, il m'ennuie, celui-là. *(Haut, gracieusement.)* Dignité, à ce soir, au bridge ! Tu viens, Thérèse?

Toutes deux sortent.

Le Rôva les suit d'un œil ulcéré et puis, mélancolique, va s'asseoir à une petite table.

ANTOINE, *empressé.* — Monsieur désire?

LE ROVA. — Un quinquina..., et *la Vie parisienne.*

ANTOINE, *entre ses dents.* — On y va, Dignité, on y va. *(Il le sert et puis, revenant vers Eugène.)* En voilà un qui est dégommé !... Aujourd'hui, il n'y en a plus que'pour ce vieux M. Rameau.

EUGÈNE. — Quant à ça..., on dirait des mouches sur un quartier de viande.

ANTOINE. — Ca n'est pas que je lui en veuille. Il n'y a pas plus poli avec les domestiques. Y vous dit bonjour, y vous dit pardon... Mais, enfin, c'est du petit monde. A peine de bagages. Ça pue le bourgeois à plein nez.

EUGÈNE, *sentencieux.* — Mon cher, quand tu sors de prendre une cuite, y a rien de bon comme un tilleul ou une tasse de lait. A force de s'appliquer ici des Mançanarès et des Langallery, tu penses si on finit par en avoir son plein. Alors, un petit vieux, bien propre, bien gentil, ça délasse, ça repose. Sans compter qu'il est de

l'Institut. L'habit vert et l'épée, ça flatte toujours.

Entre Hubert Tessier. Il a un coup d'œil circulaire. Le Rôva se lève, fond sur lui :

— *Enchanté, monsieur, de vous rencontrer. Vous prendrez bien quelque chose?*

HUBERT. — Je vous remercie, Dignité, je n'ai pas le temps...

EUGÈNE, *clignant de l'œil.* — En voilà encore un qui n'est pas du dernier bateau. Ce qu'il la reluque, la petite Thérèse ! Mais elle n'est pas pour son fichu nez. Parions qu'il la cherche.

HUBERT, *échappant à l'étreinte du Rôva.* — Vous m'excuserez, Dignité. *(A Eugène.)* Dites donc, garçon, vous n'auriez pas vu...

EUGÈNE. — Mlle Vitray? Si, monsieur. Elle est sortie en ville tout à l'heure, avec Mme Cabanet.

HUBERT, *rougissant.* — Non. Ce n'est pas elle que je voulais dire. M. Rameau?

EUGÈNE, *à part.* — Comment ! Lui aussi? *(Haut.)* Non, monsieur. Il n'est pas encore rentré du golf. Mais je pense qu'il ne tardera pas.

HUBERT. — Je vous remercie. Je repasserai tout à l'heure. *(Hésitant.)* Vous dites que Mlle Vitray est sortie avec sa tante? Peut-être que je pourrais... *(Se ravisant.)* Je repasserai. A tout à l'heure, Dignité.

EUGÈNE, *le suivant des yeux.* — Si ça ne fait pas pitié ! Un garçon sérieux, rangé. Je vous demande ce qu'il fiche ici ! Ça devrait épouser la fille d'un notaire de province... ou d'un conservateur des hypothèques. Et il se tourne les sangs après la petite Thérèse, la nièce à tante Flora. Il n'y a plus de bon sens. *(Regardant le Rôva, solitaire.)* Celui-là aussi, il me fait de la peine. *(Le voyant se lever.)* Tiens, il s'en va. Ah ! je comprends : voilà la concurrence.

III

Tandis que le Rôva disparaît, M. Rameau et le commandant Métaxas font leur entrée. Ils sont suivis de deux gamins, deux caddies, *porteurs*

des fourres allongées d'où débordent les engins du golf.

M. Rameau est vêtu d'un complet moutarde à carreaux genre anglais. Boutonnière fleurie. Culotte courte. Bas de laine à revers écossais. Chapeau de velours. Teint animé. Gestes vifs. Allure délibérée. A côté de lui, le commandant Métaxas, gigantesque et huileux, essuie avec un mouchoir de soie cerise les gouttes de sueur qui sillonnent ses joues bises.

M. Rameau, *au gamin, désignant un coin.* — Posez mes affaires ici. Le garçon les montera dans ma chambre. Et à demain matin, neuf heures précises, n'est-ce pas, commandant?

Le commandant Métaxas, *accent indescriptible. Il accompagne chaque parole d'une génuflexion qui le plie en deux.* — Vous êtes infatigable, cher maître.

M. Rameau. — A moins que cela ne vous ennuie de jouer avec une mazette?

Le commandant. — Une mazette! Vous plaisantez. Savez-vous que, pour un débutant, vous êtes extraordinaire. Vous avez une sou-

plesse, une résistance ! Sans doute qu'à Paris, malgré vos hautes occupations, vous suivez un entraînement athlétique ?

M. Rameau, *riant.* — Je vous crois ! Au métier de piéton entre l'Institut et le Collège de France, qui ne gagnerait du coup d'œil et du jarret ? C'est la grande loi de la concurrence. Ceux-là seuls survivent qui savent s'adapter et, déjouant les périls de la rue, gagner le trottoir. Cependant, peut-être que, comme apprentissage, c'est un peu sommaire. Il y a certains coups qui m'échappent encore. Quand cela ne serait que le... *(Il tire de leur fourre deux instruments, en tend un à Métaxas, empoigne l'autre.)* Voyons, c'est bien ainsi, n'est-ce pas ?

Affermi sur ses deux jambes, une sorte de maillet allongé à la main, il exécute des moulinets.

Le commandant. — Vous y êtes presque. Un peu plus de moelleux dans le poignet. Et puis, le coup de rein... Vous voyez...

Tous deux brandissent leurs battes, sous l'œil des larbins respectueux.

Le commandant. — Parfait. Vous permettez

que je vous quitte?... Nous nous retrouverons tout à l'heure.

Demeuré seul, M. Rameau poursuit un moment ses exercices, et puis, soudain, s'apercevant dans une glace, s'arrête, sourit, appelle le garçon :

— *Un* lemon squash. *Je meurs de soif.*

Puis, hochant la tête, il reprend, à part lui :

— *Si Adrien me voyait! Lui qui me croit au Congrès de Marseille, en train de faire une communication sur les vases funéraires de Nauplie! Et, pendant ce temps, j'arpente les falaises dans cet accoutrement, derrière une petite boule blanche sur laquelle j'ai pour fonction essentielle de taper à bras raccourcis... ou allongés. Il est vrai que ce jeu a des origines historiques intéressantes. Je compte en faire une communication à l'Institut. Et puis, il n'y a pas à dire, hygiéniquement, il est merveilleux. J'avais besoin de repos. Je dors, je mange, j'engraisse.* (Il a un coup d'œil sur la glace et poursuit, un peu soucieux.) *J'engraisse même trop. Il faudra que je me surveille. Malheureusement, à Paris, le golf n'est pas pratique.*

Peut-être que l'escrime, ou un peu de cheval... (Tout en parlant, il regarde sa montre à chaque instant.) *C'est curieux, Thérèse est en retard, ce matin. C'est pourtant le moment où elle sait que j'ai l'habitude de rentrer...*

HUBERT TESSIER, *s'approchant.* — Monsieur Rameau, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

M. RAMEAU, *lui désignant un siège.* — Ah ! c'est vous, monsieur Tessier. Asseyez-vous donc. Un *lemon squash?*

HUBERT. — Je vous remercie. Je ne prends jamais rien entre les repas.

M. RAMEAU, *avec une nuance de pitié.* — Je l'aurais parié. Ah ! la jeunesse d'aujourd'hui ! Ça ne vous choque pas que je n'imite pas votre sobriété? *(Avec satisfaction.)* Moi, j'ai un estomac d'autruche.

HUBERT. — Je vous en félicite... *(Après un silence, faisant un effort, il poursuit.)* Monsieur, me permettrez-vous de saisir l'occasion de cette rencontre, qui, de ma part peut-être n'est pas tout à fait fortuite, pour vous adresser une requête?

M. Rameau. — A moi? Vous savez que je vous suis tout acquis.

Hubert. — C'est précisément l'intérêt que vous avez bien voulu me témoigner, la bienveillance avec laquelle vous m'avez parlé de mes travaux qui m'enhardit ; aussi la grande amitié qui vous unit à Mme Cabanet et à sa nièce, la confiance que vous inspirez à Mlle Thérèse.

M. Rameau. — Permettez... *(Il s'arrête.)* Je vous écoute.

Hubert. — Eh bien ! monsieur... Vous me pardonnez, n'est-ce pas, d'aller droit au fait? Comme tout timide, je suis brusque. Voici. Vous me connaissez un peu. Je suis sorti premier de l'École Normale. J'ai la certitude d'entrer prochainement dans l'enseignement supérieur. Quelques articles favorablement accueillis m'ont ouvert *la Revue Nationale.* Je puis espérer faire dans l'Université, peut-être dans le monde des lettres, une carrière passable. Je possède, d'autre part, deux cent mille francs, une famille d'origine modeste, mais d'une honorabilité incontestée. Il ne m'appartient de juger

ni mon physique, ni mon esprit. Vous êtes mieux à même que moi d'en apprécier les insuffisances. Croyez seulement que je ne me les dissimule pas. Tel que je suis, pensez-vous qu'il y aurait, de ma part, excès de témérité à solliciter la main de Mlle Vitray? Croyez-vous que j'aie quelque chance d'être agréé?

Peu à peu, la voix d'Hubert Tessier s'est étranglée. Quand il se tait, M. Rameau le toise de haut en bas. Et, après un silence, d'un air de stupeur, il répète :

— *Vous avez l'intention de demander la main de Thér..., de Mlle Vitray?*

Hubert. — Pardonnez-moi. Je crains que votre étonnement ne soit la plus dure condamnation de ma présomption. C'est seulement un avis sincère que j'ose implorer de votre amitié, de celle que vous nourrissez pour Mlle Vitray, comme de celle que vous avez bien voulu me marquer. Entre elle et le peu que je suis, trouvez-vous une telle disproportion qu'une démarche de ma part risquât d'apparaître blessante, ridicule ou incongrue? Ne craignez pas

de me faire mal. Je réclame votre franchise. Quelque profond, quelque inattendu pour moi, que soit le sentiment que j'éprouve, quelque déchirement que je ressente à l'idée *(La voix lui manque.)*, à l'idée d'y renoncer, je saurai, s'il le faut, me taire. J'ai en votre droiture, en votre jugement une confiance absolue. Vous me trouvez, *a priori*, indigne d'elle?...

M. Rameau, *après une hésitation.* — Non... Si vous me voyez surpris (oui, surpris, je l'avoue), c'est, d'abord, parce que rien ne me faisait prévoir de votre part cette ouverture; c'est, ensuite (j'use de l'absolue franchise à laquelle vous m'engagez), à cause de cette question que je me pose : une jeune fille comme Thérèse Vitray, charmante nous le savons, mais mondaine, adulée, habituée à une existence bruyante et cosmopolite, est-elle bien la compagne qui convient à un homme tel que vous êtes, doué des plus sérieux mérites, mais qui, destiné à une carrière universitaire, semblerait devoir rechercher d'autres qualités chez sa femme? N'y a-t-il pas, dans une telle union

des chances de méconnaissance réciproque, de desaccord moral, d'où pourraient sortir de graves froissements?

HUBERT. — Je vous entends, monsieur. Et la question qui vous préoccupe, je l'ai moi-même envisagée, non sans trembler. Je n'ignore pas qu'aux yeux du monde, Mlle Vitray et moi, tout nous sépare. Mais voici ce que je me demande avec une angoisse qui est l'excuse de ma témérité. Sous ses apparences délicieusement frivoles, Mlle Vitray ne cache-t-elle pas des aspirations vers une vie différente de celle qui tourbillonne autour d'elle? Fût-il dépourvu de certains prestiges, de certaines séductions, un amour absolu, loyal, sans réserve, ne répondrait il pas à un élan secret de son cœur? N'y trouverait-elle pas, par hasard, un bonheur plus sûr, plus sain, que dans l'union plus brillante sans doute, mais peut-être plus périlleuse, à laquelle elle semble prédestinée? Par éclairs, j'ai eu cette illusion. Dois-je y renoncer?

M. RAMEAU, *brusquement.* — Qui le sait? Pas moi, sans doute; vous peut-être. Car je

suppose que vous avez déjà eu l'occasion de sonder Mlle Vitray.

HUBERT, *secouant la tête.* — Détrompez-vous. Je crois pouvoir vous jurer qu'elle est à cent lieues de soupçonner le sentiment qu'elle m'inspire. Ah ! monsieur, l'homme célèbre que vous êtes ne peut se douter de la timidité paralysante qui, en présence d'une créature comme elle, torture le malheureux que je suis, lui scelle les lèvres, lui ankylose le geste, le fait rougir, balbutier, trébucher entre le péril du ridicule et celui de l'insignifiance... Un tennisseur médiocre. Un plus médiocre valseur. Voilà, sans doute, tout ce que je suis pour Mlle Vitray, à supposer que jamais elle m'ait fait l'honneur, en dehors de nos brèves rencontres, de songer à moi. Mais que je puisse demander sa main, c'est une idée qui ne lui est jamais venue.

M. RAMEAU, *d'un ton radouci.* — Vraiment?

HUBERT. — Une idée qui, au premier abord, lui apparaîtrait grotesque, saugrenue... A une déclaration de ma part, à supposer que j'arrive

à l'articuler, elle serait capable de m'éclater de rire au nez.

M. Rameau, *gaiement.* — Vous m'êtes tout à fait sympathique.

Hubert, *avec émotion.* — Merci, monsieur... Alors, ce n'est pas trop vous demander, avant que je hasarde ou ne hasarde pas une démarche, que de prononcer mon nom devant Mlle Vitray, de lui laisser entrevoir ce quelque chose de particulier que recèle l'admiration dont l'environne un mauvais valseur? Peut-être que votre grande bonté daignerait lui souligner d'un mot (qui dans votre bouche, aurait du poids) que ce tennisseur douteux n'est pas complètement, n'est pas uniquement un grotesque... Mais je m'arrête. Je ne veux pas outrer l'indiscrétion. Je m'en remets à vous pour lui dire ce que vous jugerez à propos. Qu'ensuite vous me disiez : « Oubliez », ou, au contraire (mon espoir ne va pas plus loin) : « Qui sait? » je vous demeurerai éternellement obligé.

M. Rameau. — Vous m'êtes très sympathique. Bien que mes relations avec Mme Ca-

banet et sa nièce soient bien moins étroites que vous ne soupçonnez, et surtout que je sois loin d'avoir sur leur esprit la moindre influence, je veux bien, discrètement, tâter le terrain. Et je n'ai pas besoin de vous dire combien je souhaite avoir une impression favorable à vous transmettre. Par exemple, en cas d'échec, vous ne me tiendrez pas rigueur.

HUBERT, *lui serrant la main avec effusion.* — En vérité, monsieur, je ne sais comment vous remercier... Pourvu qu'il ne soit pas trop tard !

M. RAMEAU. — Trop tard? Que voulez-vous dire?

HUBERT. — Que Mlle Vitray (cela est inévitable) a suscité de nombreux admirateurs. Que peut-être tel d'entre eux ne lui déplaît pas...

M. RAMEAU, *vivement.* — Je suis convaincu que le cœur de Mlle Thérèse est libre. Néanmoins, vous avez raison. D'ailleurs, par son attitude, par sa familiarité, elle autorise elle-même certains espoirs, certaines fatuités dans cette bande de rastaquouères qui papillonne autour d'elle. Elle a un cœur d'or, mais des

manières déplorables... *(Se promenant avec agitation.)* Je le lui ai dit vingt fois. *(S'arrêtant brusquement.)* Vous avez des soupçons sur quelqu'un?... Bernard de Langallery?...

HUBERT. — Il est certainement fort assidu auprès de Mlle Vitray. Il ne paraît pas qu'elle s'applique à le décourager.

M. RAMEAU. — Bernard de Langallery ! Mais c'est impossible ! J'ai fait mon enquête. Vous savez aussi bien que moi qu'elle ne peut pas épouser cet aventurier de bas étage qui, à côté d'autres ressources moins avouables, en est réduit à vivre des subsides du Casino, où il allume le jeu. C'est monstrueux. Je ne le souffrirais pas. *(Se maîtrisant.)* Dans tous les cas, monsieur, je vous remercie de votre confiance. Je souhaite votre bonheur. Je souhaite celui de Thérèse. Vous m'êtes infiniment sympathique. Je saisirai le permier prétexte de sonder les dispositions de Mlle Vitray, et vous les ferai connaître, quelles qu'elles soient.

HUBERT. — Encore une fois, merci, monsieur. Mais j'aperçois Mlle Thérèse...

M. Rameau. — Eh bien ! laissez-nous, voulez-vous? Puisque l'occasion s'offre, autant la saisir aux cheveux...

Hubert. — Je remets mon bonheur entre vos mains.

IV

Thérèse Vitray s'arrête à l'entrée du hall, échange au dehors quelques mots d'adieu :

— Pas cette après-midi, mais demain matin, sans faute. Nous nous retrouverons au tennis. Entendu.

Se retournant, elle se trouve en face de M. Rameau, qui lui barre le passage. Il l'interpelle moitié souriant, moitié bougon :

— Hein? En voilà une tuile! Vous ne vous attendiez pas à me trouver là?

Thérèse. — Si l'on peut dire ! Quand, précisément, c'est vous que je cherchais.

M. Rameau, *dont le visage s'éclaircit.* — Moi?

THÉRÈSE. — Oui, vous, monsieur le membre de l'Institut. Faites donc l'étonné ! Comme si l'on ne se vous arrachait pas ! Tante Flora, qui s'est laissé intercepter par Mme Bournichon, m'a chargée de vous demander de nous accompagner, cette après-midi, en auto, à Vence. On y prendra le thé. Nous comptons sur vous.

M. RAMEAU, *grincheux*. — Mme Cabanet est trop aimable. Et peut-on savoir avec quels compagnons j'aurai l'honneur de partager votre hospitalité? Je suppose bien qu'il y aura dans la voiture au moins un prophète turc, un seigneur abyssin, et une couple de perruches patagonnes...

THÉRÈSE, *riant*. — Que vous êtes méchant ! Il n'y aura que la marquise, avec Métaxas et Kiki, naturellement. Est-ce que tante Flora ne voulait pas emmener Zagros et la comtesse Milanola? Je lui ai expliqué que vous ne trouveriez pas ça convenable.

M. RAMEAU. — Ah ! C'est vous?...

THÉRÈSE, *riant*. — Naturellement. Pauvre tante Flora ! Vous ne voudriez pas que ce soit elle qui se débrouille dans de telles complica-

tions. Mais laissons cela. Vous ne m'avez pas dit encore comment vous me trouviez.

M. RAMEAU, *la considérant.* — Charmante !

THÉRÈSE, *avec impatience.* — Ce n'est pas ça que je demande. Et vous le savez bien. Avez-vous remarqué que j'ai aplati mes cheveux et supprimé mon rouge?

M. RAMEAU. — Oui. Et je vous en sais gré.

THÉRÈSE. — Alors, je vous parais plus comme il faut? Ce n'est pas malheureux. Si vous saviez toute la peine que je me donne !

M. RAMEAU, *brusquement.* — Oh ! si c'est des compliments que vous voulez, prenez garde. Après la soirée d'hier, je ne suppose pas que vous en attendiez.

THÉRÈSE, *ahurie.* — Comment ! Ah ! c'est un peu fort ! Si vous aviez entendu tante Flora, tout à l'heure ! Qu'est-ce que j'ai fait? Vous ne m'avez seulement pas parlé.

M. RAMEAU, *froidement.* — J'ignore ce que Mme Cabanet a pu vous dire. Ce que je sais, c'est que j'ai été impressionné de la manière la plus pénible. La liberté de vos allures avec

M. de Langallery, qui, que je sache au moins, n'est pas votre fiancé, est intolérable.

THÉRÈSE. — Avec Bernard? Vous plaisantez. Quand j'ai précisément refusé ses cigarettes et le *sherry cobbler* qu'il voulait m'offrir au bar.

M. RAMEAU, *glacial.* — Pour qu'une jeune fille ait une tenue correcte, il ne suffit pas qu'elle décline l'offre de spiritueux et autres excitants qui conviennent à des boxeurs yankees ou à des palefreniers levantins. Il est encore souhaitable que ses éclats de rire, ses apartés avec un cavalier de renommée discutée, ses attitudes... abandonnées, n'apparaissent pas comme un défi permanent aux convenances les plus élémentaires. Faut-il continuer?

Les sourcils de Thérèse se sont froncés. Sur son visage, un combat est visible. Enfin, elle se mord la lèvre et reprend, la voix caressante :

— Non, non. N'en jetez plus. La cour est pleine. Mon cher tuteur, votre pupille vous fait ses excuses. Elle se surveillera davantage. Tout de même, pour ne pas me décourager, avouez que j'ai fait quelques petits progrès.

M. Rameau, *se radoucissant.* — Oui, Thérèse, vous en avez fait. Et c'est de tout cœur que je vous en félicite. Je me figure ce qu'ils doivent coûter à votre nature si spontanée, si peu façonnée aux contraintes les plus légitimes, les plus indispensables. Je vous en sais gré, profondément.

Thérèse. — Merci. Alors, si elle me voyait, vous croyez que maman serait contente? rassurée?

M. Rameau. — Rassurée, c'est peut-être encore un peu tôt. Contente de vos efforts, oui.

Thérèse. — Vous croyez vraiment que je pourrai devenir une honnête femme?

M. Rameau. — J'en suis convaincu. Vous avez une droiture naturelle, aussi un orgueil, une énergie, qui ne permettent pas de douter.

Thérèse. — Et vous croyez aussi (pardonnez-moi si je dis une énormité) que c'est désirable pour moi?

M. Rameau, *avec force.* — C'est votre seule chance de bonheur. En dépit de l'éducation, un peu... disparate, que vous avez reçue, malgré les

milieux panachés où vous vous êtes développée, vous êtes la fille de votre mère.

THÉRÈSE. — Ma pauvre petite maman ! Si souvent je pense à elle comme à une espèce de sœur plus frêle que moi, que j'aurais perdue et que j'aurais le devoir de consoler ou de venger. Dites donc (je ne suis pas non plus bien ferrée sur les choses de religion), si je deviens quelqu'un de tout à fait vertueux, croyez-vous qu'elle en saura quelque chose?

M. RAMEAU, *souriant.* — Mais oui. Je le sens. Et vous?

THÉRÈSE, *rêveuse.* — Moi aussi. Depuis que vous êtes arrivé, depuis que j'essaye de me tenir mieux, il me semble qu'elle est moins loin, moins morte... C'est drôle. *(Brusquement, avec gaieté.)* Dites donc, s'ils nous entendaient, les autres, ce qu'ils seraient épatés ! Oh ! pardon !

M. RAMEAU, *souriant.* — Il faudra bien qu'on apprenne à mieux vous connaître, à découvrir votre image réelle, celle que j'entrevois déjà, qui s'affirme, et que j'emporterai en partant.

THÉRÈSE. — En partant ! Mais vous ne songez pas à partir?

M. RAMEAU. — Il le faut bien. J'étais venu ici pour une semaine. Et voilà quinze jours que je suis absent. Mon Congrès archéologique (que j'ai manqué) est terminé il y a belle lurette. C'est le moment du retour.

THÉRÈSE. — Vous plaisantez. Et ce conseil que j'implorais de vous, qui a été l'occasion de votre voyage? Vous m'avez demandé le temps de m'étudier, de réfléchir. Je l'attends toujours...

M. RAMEAU. — En effet. Mais, maintenant, je suis prêt.

THÉRÈSE. — Ah ! Je vous écoute...

M. RAMEAU. — Eh bien ! Thérèse, vous aviez raison. Pour que vous soyez la femme que vous devez être, il est bon que vous vous mariiez au plus tôt. Je ne veux, en aucune façon, porter sur Mme Cabanet un jugement désobligeant. Quelque excellentes que puissent être ses intentions, quelle que sincère que soit l'affection qu'elle a pour vous et qu'avec raison vous

lui rendez, elle ne saurait assurer autour de vous l'atmosphère dans laquelle il est désirable qu'une jeune fille s'épanouisse. Si innocente que vous en soyez, vous risquez d'être atteinte de l'opinion qu'elle a laissé s'accréditer sur elle ; il n'est pas sûr qu'à la longue des promiscuités dont le caractère déplaisant lui échappe n'exercent pas sur vous, en dépit de vous-même, une influence fâcheuse. Oui, Thérèse, je le répète, pour que vous deveniez l'absolument honnête femme que vous serez, je souhaite que vous vous mariiez au plus tôt.

THÉRÈSE. — Bien. Je vous remercie. Mais, pour se marier, il faut être deux. Que pensez-vous du prétendant que je vous ai indiqué?

M. RAMEAU. — De M. de Langallery? Avant de vous répondre, mon enfant, il faut que vous me donniez l'assurance que votre cœur n'est point engagé. Je ne voudrais pour rien au monde vous froisser inutilement, contredire une décision qui, inconsciemment, pourrait être déjà arrêtée en vous-même. Vous n'aimez pas M. de Langallery?

THÉRÈSE, *après une nuance d'hésitation.* — Non. Je ne puis dire qu'il me déplaise, ni même qu'il me soit complètement indifférent. En lui des choses m'attirent. Mais d'autres m'inquiètent, me repoussent. La vérité est qu'il me trouble. Je me sens impuissante à voir clair en lui. C'est pour cela que je vous ai appelé au secours.

M. RAMEAU. — Bien. L'avis que vous souhaitez, le voici en toute netteté. Vous ne pouvez pas épouser M. de Langallery. Je ne m'en suis pas fié à des impressions superficielles qui, je l'avoue, étaient défavorables. J'ai fait sur lui une enquête discrète. Il n'est pas digne de vous. Il a mangé sa fortune. L'existence qu'il mène est notoirement au-dessus de ses moyens. J'ajoute qu'il est engagé dans une liaison scandaleuse et qu'il a cherché, récemment, à trafiquer de son nom dans des conditions peu honorables.

THÉRÈSE. — Oui.

M. RAMEAU. — Vous n'avez pas l'air surprise.

THÉRÈSE. — Je ne le suis pas. Tout cela, je le savais déjà ou à peu près, quand je vous ai écrit.

M. RAMEAU, *vivement.* — Mes compliments. Et vous n'étiez pas décidée à repousser cet homme?

THÉRÈSE. — Comprenez-moi. Vous-même me l'avez dit : il faut que je me marie. Eh bien! sans doute, Bernard n'est pas le mari qu'une mère difficile souhaite à sa fille. Mais moi-même, c'est un peu dur à articuler, peut-être qu'avec mon éducation, avec tante Flora, je ne suis pas non plus de première marque. Alors, il avait sur les autres cette supériorité d'être prêt à m'épouser. Il m'a semblé que, s'il m'aimait, peut-être je devais passer sur le reste.

M. RAMEAU. — Thérèse, mon enfant, vous n'y pensez pas. Vous me faites de la peine. Écoutez-moi. Saviez-vous que M. de Langallery était payé par le Casino pour jouer? Qu'il sert d'appât à détrousser les gogos?

THÉRÈSE. — Non, ceci, je ne le savais pas. Du moins, on me l'avait fait entendre. Mais je

ne voulais pas le croire. On répète tant de méchancetés, tant de mensonges !...

M. Rameau. — Pour une fois, la malignité publique ne mentait pas. Le hasard m'a fait retrouver ici un brave homme que, jadis, j'ai tiré de la peine. Il a tourné médiocrement. Il est devenu croupier et, à vrai dire, je le soupçonne de quelques accointances avec la police. Mais ses fonctions mêmes l'obligent à être renseigné. Il connaît ici le fort et le faible de chacun. M. de Langallery reçoit cinq louis par soirée pour allumer la partie. Je vous en donne ma parole. Pouvez-vous l'épouser?

Thérèse, *résolument.* — Non.

M. Rameau. — Le regrettez-vous?

Thérèse, *après avoir réfléchi.* — Non. Mais alors, avant que vous ne partiez, il faut que vous me trouviez un autre prétendant.

M. Rameau. — Il n'en manque pas. Tout ce qu'il y a, ici, d'hommes entre vingt et soixante ans est amoureux de vous...

Thérèse. — Croyez-vous? Jusqu'à m'épouser? Nommez-les donc? Vous savez aussi bien

que moi qu'il y a une différence entre flirter avec Fraize Vitray et lui demander sa main.

M. Rameau. — Dans tous les cas, il y en a au moins un...

Thérèse, *avec curiosité.* — Qui donc?

M. Rameau. — Vous ne le soupçonnez pas?... Hubert Tessier.

Thérèse, *riant.* — Tiens! Oh! je vous demande pardon si l'idée de devenir Mme Tessier me paraît tout de même, au premier moment, un peu cocasse.

M. Rameau. — Il vous déplaît?

Thérèse. — Je ne peux pas dire qu'il me déplaise. Mais, comme épouseur, il m'apparaît (comment dire?) un peu inexistant... J'ai besoin de me faire à cette idée...

M. Rameau. — Hubert Tessier est un garçon d'une belle intelligence et d'un avenir assuré. Il a pour vous une inclination sincère. Il possède une petite fortune. Il constituerait un parti très honorable.

Thérèse. — Vous parlez comme un notaire. Écoutez, pour vous faire plaisir, je vous pro-

mets de réfléchir. Seulement, je ne vous cache pas que je n'ai pas confiance. Si ça ne marche pas, vous ne m'en voudrez pas?

M. Rameau, *très gaiement.* — Vous en vouloir ! Mais jamais de la vie. Une inclination ne se commande pas. Si, ce que je conçois bien, oui, fort bien, malgré ses qualités sérieuses, mais peut-être un peu ternes, un peu sévères, M. Tessier ne vous convient pas, nous en trouverons un autre.

Thérèse. — A la bonne heure ! Mais, alors, vous restez ici pour m'aider à le chercher?

M. Rameau, *après une hésitation.* — Convenu. Je retarde mon départ de quatre ou cinq jours... Mettons une huitaine. Mais c'est à une condition : vous allez tout de suite donner son congé définitif à M. de Langallery.

Thérèse. — Vous l'exigez?... Pauvre Bernard !

M. Rameau. — Vous le plaignez?

Thérèse. — J'aurais préféré une rupture moins brutale. Je n'avais pas sur lui beaucoup d'illusions. Mais je n'aime pas à faire du chagrin.

Et, vous savez, je crois qu'il était presque sincère, dans le sentiment qui l'attirait vers moi.

M. Rameau. — Vous voulez dire : vers les écus de Mme Cabanet. N'importe ! C'est à mon tour, devant votre docilité, d'essayer de vous épargner une peine. Voulez-vous que je me charge de congédier M. de Langallery?

Thérèse. — Ça, par exemple, je ne demanderais pas mieux. Ça m'éviterait une fichue corvée. Mais croyez-vous que ce soit possible?

M. Rameau. — Rien de plus simple. Je suis un vieil ami de votre famille. Il est tout à fait naturel que, dans des circonstances délicates, je me substitue aux parents que vous avez perdus, pour faire cesser des assiduités qui, en se prolongeant, deviendraient compromettantes. Tenez ! Je l'aperçois qui se dirige vers l'hôtel. Ai-je vos pouvoirs?

Thérèse. — Si vous le voulez. Mais vous ne serez pas trop dur pour lui?

M. Rameau, *grinçant des dents*. — Comptez sur moi. Je le soignerai.

THÉRÈSE. — Eh bien ! alors, à tout à l'heure, Bartholo.

M. RAMEAU, *d'un ton de reproche.* — Bartholo ! A tout à l'heure, méchante.

Il la suit des yeux jusqu'à ce qu'elle ait disparu, et puis reprend comme pour lui-même. :

— Elle est charmante.

Apercevant Bernard de Langallery :

— Ah! voilà l'autre. A nous deux.

V

BERNARD DE LANGALLERY, *s'avançant avec empressement vers M. Rameau, la main tendue.* — Je suis très heureux de vous rencontrer, monsieur. Peut-être vous aura-t-on dit que je vous cherchais tout à l'heure. Nous projetons, pour demain, une promenade en bateau à voile avec quelques amis. Nous espérons avoir Mme Cabanet et sa nièce et serions charmés que vous fussiez de la partie.

M. Rameau, *glacial.* — Je suis très touché, monsieur, de votre invitation, mais ai le regret de ne pouvoir l'accepter, non plus d'ailleurs que ces dames, à ce que je crois. Mais, puisque leur nom a été prononcé, voulez-vous me permettre de vous faire une communication qui les concerne, je veux dire qui concerne particulièrement Mlle Vitray et vous?

Bernard, *surpris.* — Mlle Thérèse et moi? Je vous écoute.

M. Rameau. — Voici. Les amis de Mlle Vitray ont été frappés, comme elle-même, de votre extrême assiduité auprès d'elle. Puis-je vous demander quel est le but que visent vos empressements?

Bernard. — Je ne vois aucune raison de nier que je suis violemment épris de Mlle Thérèse. Dans les limites qu'autorisent les usages du monde, j'ai cru pouvoir lui laisser entrevoir ce sentiment qui n'a rien dont elle dût s'offenser. Mon plus cher désir est qu'elle accepte de porter mon nom.

M. Rameau. — J'acheve donc de m'acquitter

du devoir qui m'est imposé. Très sensible à l'honneur de votre recherche, Mlle Vitray vous prie, néanmoins, d'y renoncer. Étant résolue à ne pas devenir votre femme, elle estime qu'il convient mieux à sa dignité, comme à la vôtre, qu'aucune ambiguïté ne subsiste dans vos relations. Elle vous sera donc reconnaissante, dorénavant, de les espacer.

M. Rameau se tait. Successivement, les traits de M. de Langallery ont reflété la surprise, la stupeur et puis un autre sentiment. Après un silence, le jeune homme articule :

— Monsieur, je vous remercie de votre communication. Croyez-moi particulièrement sensible à l'extrême franchise avec laquelle vous avez évité de farder mon arrêt. En retour, vous me permettrez d'user d'une franchise égale et de témoigner un double étonnement : celui d'une telle décision que rien jusqu'ici, dans l'accueil de Mlle Vitray, ne me laissait prévoir ; et celui que ce soit vous qu'elle ait chargé de me la signifier. Car, enfin, vous n'êtes, que je sache, ni son parent, ni son allié. Je ne pense pas, d'autre part, que ce soit sans être

autorisé par elle que vous ayez assumé cette initiative.

M. Rameau, *avec raideur.* — Je connais Mlle Vitray, monsieur. Si même, ce que je ne puis croire, vous aviez poussé vos assiduités au delà de la stricte discrétion à laquelle est tenu un galant homme vis-à-vis d'une jeune fille, naïve et très seule, je la sais incapable de les avoir accueillies autrement qu'avec la réserve qui convient. Vous-même sentez à coup sûr, sans que je vous fasse l'injure d'y insister, ce qu'aurait d'intolérable la prétention de forcer la portée d'un sourire, d'un mot amical, ou d'une poignée de main. Si Mlle Vitray m'a chargé de vous exprimer sa volonté, c'est qu'elle a souhaité s'épargner ainsi qu'à vous un froissement. Il lui a paru qu'un vieil ami de sa mère était qualifié pour la suppléer dans une explication délicate, qu'il eût été déloyal de reculer.

Bernard. — A merveille. Mais, monsieur, puisque cette confiance qui existe entre Mlle Vitray et vous est si grande, puisqu'elle dépasse, je l'avoue, ce que je soupçonnais, j'ose vous con-

fesser une appréhension. Il y a un tel contraste entre le message qu'elle me fait tenir par votre intermédiaire et la cordialité (ma fatuité ne va pas au delà, monsieur), et la cordialité, dis-je, de son accueil antérieur, que j'ai de la peine à me figurer que ce message soit l'expression spontanée de sa pensée. Est-il téméraire de conjecturer qu'elle ne s'y est pas résolue d'un seul coup, que peut-être, en proie à certaines hésitations, bien naturelles, elle a sollicité un conseil... et que ce conseil s'est trouvé n'être pas favorable?

M. Rameau, *sèchement.* — Je pourrais refuser de répondre à cette question, n'ayant, monsieur, à vous rendre nul compte de mes pensées ni de mes actes. Mais je veux bien vous informer qu'en effet, Mlle Vitray m'a fait part de votre recherche et m'a demandé mon avis. Je ne lui ai pas dissimulé qu'un mariage entre elle et vous ne me semblait pas désirable.

Bernard. — Ah! Et peut-on apprendre sur quels motifs?

M. Rameau. — Monsieur, il s'agit là d'une

appréciation confidentielle. J'estime qu'une inquisition de votre part dépasse votre droit.

BERNARD. — Pardonnez-moi. C'est de tout mon avenir qu'il s'agit. Je réclame de connaître quelles erreurs ou quels mensonges ont égaré votre opinion. Je n'accepte pas que mon bonheur soit brisé sans appel par des calomnies que je n'aurais pas le moyen de réfuter.

M. RAMEAU. — Soit. Ne vous en prenez qu'à vous si cet entretien prend un caractère plus pénible que je n'eusse voulu. Afin de donner à Mlle Vitray le conseil motivé qu'elle avait le droit d'attendre de mon affection et de mon expérience, j'ai dû ne pas me borner à certaines impressions superficielles et, par conséquent, discutables. Avec la discrétion, mais aussi avec le soin nécessaires, j'ai fait une enquête. J'ai le regret de vous informer que ses conclusions n'ont pas été favorables à votre succès. Le petit patrimoine que vous avez reçu de vos parents est si gravement obéré qu'on s'explique malaisément votre train de vie ; même les profits qui peuvent résulter de votre assiduité au

jeu ne semblent pas devoir l'assurer longtemps. Des liaisons qui sont de notoriété publique ne témoignent pas que le sentiment que vous nourrissez pour Mlle Vitray ait un caractère exclusif. De récentes tentatives matrimoniales donnent à penser qu'en cas d'échec vous saurez trouver ailleurs des compensations. Telles sont les raisons qui m'ont déterminé à déconseiller nettement à Mlle Vitray une union où je ne voyais pas pour elle les garanties indispensables de sécurité morale et matérielle.

VI

Pendant que M. Rameau parle, les sourcils de Bernard se sont rapprochés d'une manière inquiétante. Son teint mat est devenu livide. Un pli de colère crispe sa lèvre. Cependant, il se domine et, quand M. Rameau se tait, il reprend après un instant de silence, la voix à peine voilée d'ironie :

BERNARD. — A merveille. Me voici fixé.

Souffrez que je vous réponde sans ambages. Si délicat, si scrupuleux à l'endroit de votre pupille (car je veux admettre le désintéressement de votre zèle), pensez-vous vraiment avoir le droit de ruiner à ses yeux par des affirmations incontrôlées un homme qui, comme presque tous ses semblables, a eu des faiblesses, mais dont les moindres actes ont été odieusement dénaturés? Et serez-vous très surpris d'apprendre que je tiens pour nul et non avenu tout arrêt que je n'aurai pas recueilli de la bouche même de Mlle Vitray, au préalable dûment mise en garde contre de basses calomnies?

M. Rameau. — Ah çà! monsieur, douteriez-vous de ma parole?

Bernard. — Dieu m'en préserve! Je me permets seulement de douter de votre impartialité. J'imagine, et je ne pense pas que vous y contredirez, que je vous ai inspiré, au premier abord, peu de sympathie. A votre insu peut-être, vous avez été disposé à faire vôtre tout ce qui pouvait me noircir. Je réclame pour

moi le droit de plaider moi-même ma cause devant la femme que j'aime.

M. Rameau, *vivement.* — C'est ce que je ne saurais admettre. Mandataire de Mlle Vitray, j'ai le droit d'exiger qu'en mes affirmations et sa volonté et ma sincérité soient respectées. Une insistance à lui arracher l'entretien qu'elle a décliné revêtirait un jour fâcheux.

Bernard. — Un jour fâcheux? Que voulez-vous dire?

M. Rameau. — Ceci. Qu'obliger Mlle Vitray à vous recevoir malgré elle serait exercer sur une jeune fille une contrainte en quelque sorte physique qui ne serait pas le fait d'un galant homme.

Bernard, *se levant.* — Je veux supposer, monsieur, que vos accointances avec les vieux textes grecs vous font mal mesurer la portée de vos termes quand vous parlez français.

M. Rameau. — Je la mesure parfaitement. Et, s'il faut parler plus net encore, sachez qu'aucun sophisme ne saurait déguiser l'intolérable de vos prétentions. Persister à vous

imposer donnerait à penser que le mariage où vous vous acharnez représente pour vous autre chose que la combinaison matrimoniale acceptable selon les usages du monde...

BERNARD. — Quoi donc?...

M. RAMEAU. — L'expédient suprême auquel se raccroche le désespéré, lorsque, peut-être, l'hôtel ou le Casino vont lui couper leur crédit et qu'il est à la veille de sombrer.

BERNARD, *pâle de rage, avec un geste violent.* — Monsieur! *(Se maîtrisant.)* Monsieur, il est des expressions que ne rendent tolérables ni l'ignorance de la bonne compagnie, ni le bavardage sénile. J'aurai donc l'honneur de vous adresser deux de mes amis afin d'exiger de vous, à défaut d'une réparation par les armes, les excuses en règle auxquelles j'ai droit.

M. RAMEAU. — Monsieur, mes témoins attendront les vôtres. *(Ils se saluent cérémonieusement.)*

VII

Resté seul, M. Rameau parcourt le hall de long en large. De temps en temps, il s'arrête, hoche la tête, ôte et remet son lorgnon, et puis reprend sa course.

M. Rameau. — Il faut avouer que je nage dans l'extravagance. Est-ce un rêve? Il y a deux semaines, j'étais paisible dans mon cabinet de la rue Du-Sommerard, entre Pauline et mon vieux Dumoulin. Mes leçons du Collège de France, les séances de l'Académie, mon rapport sur les inscriptions de Milet, bornaient mon horizon. Est-ce bien moi qui, depuis quinze jours, mène une vie ahurissante parmi les intrigantes et parmi les aventuriers de tous les demi-mondes de la planète?... Et, aujourd'hui, me voilà un duel sur les bras. Un duel ! Moi qui ai vingt fois flétri cet absurde recours à la violence, cette « survivance des barbaries d'un autre âge ». C'est bien la formule classique :

je l'ai employée à la dernière séance de la Ligue pour le Progrès Rationnel de l'Humanité, dont je suis un des vice-présidents. Que diraient mes collègues? Que dirait Pauline? Et Dumoulin? Il n'était pas une bête, ce philosophe dont j'ai oublié le nom et qui disait : « Une âme d'épicier recèle plus d'abîmes que les profondeurs du Pacifique... » Baste! Qu'importe! Voilà ma petite Fraize débarrassée de cet aigrefin. Le moyen est grotesque, mais le résultat certain. Reste à liquider l'affaire sans être trop ridicule : deux balles à échanger sans résultat, ou une piqûre à recevoir dans le bras, selon les rites. Dieu, que c'est bête! Enfin, je me suis bien mis au golf. Prêtons-nous au simulacre de l'homicide. Au simulacre? Hum! Il y a des balles qui ne s'égarent pas et des piqûres pénétrantes. Je ne crois pas que le gaillard me ménage. J'ai peut-être été un peu vif. Un professeur au Collège de France se faire fusiller ou embrocher par un spadassin! Quel scandale! Le comble, ça serait si j'allais avoir le trac? *(Se tâtant.)* Ma foi non, pourvu que j'étudie

le cérémonial d'avance dans les textes, de manière à n'être pas surpris, je crois que ça marchera. Même, ça m'amusera. Ce serait gentil d'être tué pour la fille d'Annie ; ça mettrait une petite fleur plus rare que le ruban violet au terme d'une carrière universitaire. Et pour l'importance que cela a, la vie d'un homme !... Mais assez de rêverie. Il s'agit de trouver deux témoins. Ça ne doit pas manquer, dans ces parages. *(Apercevant le comte Cascarelli, qui entre dans le hall. Il fait d'abord la grimace, et puis, se reprenant.)* Bah ! autant celui-là qu'un autre. — Mon cher comte, c'est le ciel qui vous envoie. J'ai un grand service à vous demander. Voulez-vous être mon témoin?

Le comte Cascarelli, *accent italien formidable.* — Votre témoin, cher maître?...

M. Rameau. — Oui. Ce n'est pas pour un mariage. Je me bats en duel.

Le comte Cascarelli. — Ah bah ! Vous?... un duel?

M. Rameau, *souriant.* — Vous trouvez que cela ne va pas à mon genre de beauté?

LE COMTE CASCARELLI. — Excusez-moi. Je pensais que, dans le monde de la science, les différends se tranchaient, d'habitude, plutôt la plume à la main. Mais il va sans dire que je serai honoré de vous servir de second. Puis-je connaître le nom de votre adversaire?

M. RAMEAU. — M. Bernard de Langallery. Nous avons eu, tout à l'heure, une petite altercation.

LE COMTE. — Je suis obligé de vous en demander l'origine...

M. RAMEAU, *après une hésitation.* — L'assiduité de M. de Langallery auprès de Mlle Vitray devenait compromettante. J'ai dû lui en faire l'observation, sur la prière de Mme Cabanet.

LE COMTE, *avec surprise.* — De Mme Cabanet!

M. RAMEAU. — Oui... Enfin, peu importe! J'ai prié, avec une certaine vivacité, M. de Langallery de mettre un terme à ses empressements. Il a mal pris mon invitation. Nous avons échangé quelques paroles malsonnantes. Mais il est entendu que le nom de Mlle Vitray ne doit pas être prononcé. Nous avons eu une

discussion politique. M. de Langallery est inscrit à la Renaissance Nationale. Je suis vaguement radical-socialiste. Cela suffit pour en venir aux mains.

Le comte. — Parfaitement. Et qui sera votre deuxième témoin?

M. Rameau. — Je m'en remets à vous.

Le comte. — Peut-être pourrions-nous prendre le commandant Métaxas. Sa qualité de militaire...

M. Rameau. — Admirable. Comme cela, ce sera complet. Je veux dire : ce sera parfait.

Le comte. — Je ne mets pas en doute que nous ne trouvions le moyen d'aplanir, d'une manière conforme à la dignité des deux parties, un différend qui ne peut être que superficiel et que des explications loyales et réciproques...

M. Rameau. — Ah! permettez. Je suis l'offenseur et je ne veux faire aucune sorte d'excuses. Il me paraît inévitable que nous nous battions.

Le comte. — Cependant...

M. Rameau. — Inévitable.

LE COMTE, *s'inclinant.* — Les témoins de M. de Langallery revendiqueront le choix des armes. J'estime, néanmoins, qu'étant donnés votre âge et votre défaut d'entraînement physique...

M. RAMEAU, *le saisissant affectueusement par le bras.* — Mon cher comte, je tiens essentiellement à ce que vous acceptiez sans discussion les armes choisies par M. de Langallery, quand même ce serait le boomerang ou la hache d'abordage.

LE COMTE. — Cependant...

M. RAMEAU. — J'y tiens essentiellement.

LE COMTE. — Soit. Alors, ce sera l'épée. M. de Langallery y est d'une jolie force. Et vous?

M. RAMEAU. — Moi? Je ne sais pas.

LE COMTE. — Comment?

M. RAMEAU. — Non, je n'ai jamais essayé.

LE COMTE. — Dans ce cas, mon cher maître, je suis obligé d'insister pour que nous mettions en avant votre infériorité physique...

M. RAMEAU, *éclatant.* — Mon infériorité physique? Ah çà! vous fichez-vous de moi? *(Avi-*

sant deux instruments de golf abandonnés dans un coin, il tend l'un au comte Cascarelli et saisit l'autre.) Est-ce que vous vous figurez que je ne saurai pas, comme un autre, me livrer sur le terrain à la pantomime d'usage? Parez-moi donc ce coup-là..., et celui-ci ! *(Il pousse deux ou trois bottes furibondes dans la direction du comte, qui, effaré, pare en rompant.)*

Le comte. — Vous êtes un lion.

Mme Cabanet et Thérèse font leur apparition au milieu d'un groupe. En apercevant M. Rameau aux prises avec le comte, tout le monde pousse un cri de stupeur.

Mme Cabanet. — Ah ! mon Dieu, cher maître, que faites-vous là?

M. Rameau, *promptement.* — Je montrais au comte quelques particularités relatives au maniement du glaive chez les hoplites, telles qu'elles nous apparaissent sur les vases d'Orchomène....

La comtesse Milanola, *lorgnant.* — C'est exquis ! Que nous ne vous interrompions pas. Continuez.

M. Rameau. — Ce sera pour une autre fois. Je n'ai que le temps d'aller m'habiller avant le déjeuner.

Mme Cabanet. — Nous comptons sur vous pour la promenade en auto. Thérèse a dû vous le dire.

M. Rameau. — Vous êtes mille fois aimable. C'est chose convenue. *(A part.)* La reprise des exercices d'Orchomène ne peut avoir lieu avant demain matin. *(Il fait un mouvement pour sortir et se trouve en face d'Hubert Tessier.)*

Hubert, *timidement.* — Je m'excuse, monsieur, de vous arrêter. J'ai échangé, tout à l'heure, quelques paroles avec Mlle Vitray. Elle m'a dit qu'elle venait de causer avec vous. Est-ce une illusion? Il m'a semblé sentir dans son accent plus de cordialité. Me trompé-je en vous attribuant le mérite de ce changement? Certes, je ne vais pas jusqu'à me figurer...

M. Rameau, *brusquement.* — N'allez rien vous figurer. Ce sera prudent.

Hubert, *interdit.* — Ah! mon Dieu! est-ce que, par hasard, elle vous aurait témoigné...

M. Rameau. — Thérèse ne m'a rien témoigné du tout. Nous avons prononcé votre nom incidemment, d'une façon banale. Il est évident que vous ne l'emballez pas. Ce n'est pas une raison de faire une figure à porter le diable en terre. Il n'y a rien eu de définitif. Sachez plaire : tout est là. Seulement, à votre place, je changerais de cravate..., et peut-être de tailleur... Au plaisir de vous revoir. *(Le regardant s'éloigner.)* C'est curieux, ce que ce garçon est godiche !

Thérèse, *s'approchant.* — Eh bien ! j'espère que votre protégé a été content de moi? Avouez que je suis une pupille docile.

M. Rameau. — Vous êtes adorable. Comment le trouvez-vous?

Thérèse, *avec une moue.* — C'est un garçon intelligent, qui a des côtés sympathiques. Mais, que voulez-vous ! Ça n'est pas encore le coup de foudre. Vous serez patient?

M. Rameau. — Très patient. M. Tessier est plein de qualités, je l'ai dit et je le répète. Mais je ne puis me dissimuler qu'il est gauche, em-

prunté, un tantinet pédant, voire ridicule...

THÉRÈSE. — Vous l'arrangez bien !

M. RAMEAU. — Je vous prouve que je ne vous prends pas en traître.

THÉRÈSE. — A la bonne heure !... Et l'autre, Bernard?... Vous lui avez parlé?

M. RAMEAU. — Oui. C'est fait. Je lui ai donné son congé.

THÉRÈSE. — Ah !... Vous n'avez pas été trop dur?

M. RAMEAU. — Mais non. J'ai simplement été franc. Ah ! par exemple, extrêmement franc. Ça suffisait.

THÉRÈSE. — Oui... Il n'a pas trop mal pris la chose?

M. RAMEAU. — Mon Dieu, pour continuer avec la même franchise, je ne peux pas dire qu'il l'ait prise très bien. Mais, enfin, puisque vous ne le regrettez pas, qu'est-ce que cela peut faire? Car, n'est-ce pas... vous ne le regrettez pas?

THÉRÈSE. — Je ne regrette rien..., à condition que vous me dénichiez un autre épouseur.

M. Rameau. — C'est convenu. Je crois bien qu'ici le petit Tessier est ce qu'il y a de mieux. Mais, enfin, si le pauvre garçon ne vous revient pas, Dieu merci, le monde est grand. Nous trouverons ailleurs. Il vaut mieux ne rien précipiter. Au besoin, je m'arrangerai... A tantôt.

Au moment où il fait le geste de s'éloigner, la marquise de Los Balbos, la comtesse Milanola, Mme Cabanet, une demi-douzaine d'autres dames diversement empanachées, s'érigent en barrière suppliante et multicolore... M. Rameau s'arrête et grommelle, d'un ton grincheux :

— *Allons, bon! Qu'est-ce qu'il y a encore?*

Thérèse, *riant.* — Ces dames ont une requête à vous présenter.

M. Rameau. — A moi? *(Avec mauvaise grâce.)* J'écoute.

C'est un flot de glapissements inarticulés, de petits rires, d'interjections, de minauderies :

— *Voyons, ma chère...*

— *Oh! moi, je n'oserai jamais...*

— *Un peu de courage...*

— *Le maître se moquera de nous...*

Enfin, le contralto de la marquise de Los Balbos domine le brouillamini...

— Voilà. Tout ce qui touche le grand savant, le maître aimé, préoccupe ses admiratrices. Et l'autre jour, par hasard, une discussion s'est engagée sur son prénom. En vain l'ont-elles cherché sur le registre de l'hôtel, dans tous les bottins et les « Tout-Paris »... au nom du célèbre professeur, elles n'ont jamais trouvé accolé qu'une initiale mystérieuse : « O. Rameau, membre de l'Institut, officier de la Légion d'honneur. O. Rameau. » Alors, les curiosités se sont échauffées, les imaginations ont travaillé. L'énigme de cet O, chacune s'est efforcée de la résoudre. Othon..., Oscar..., Omer..., Oronte..., Odoacre?... Des paris se sont engagés... Est-ce que le maître incomparable aurait l'extrême bonté de clore le débat et, voilant l'incognito de cet O mystérieux, de désigner la gagnante?... Sans doute, il trouvera cette curiosité bien puérile. Il pardonnera : la vie des grands hommes tout entière appartient à l'histoire.

La marquise se tait et se dérobe derrière son

éventail, comme si n'importe quelle rougeur pouvait faire éclater la carapace de fards et de plâtre qui recouvre son visage.

Un chœur de miaulements diversement modulés appuie la péroraison. La divine comtesse a parlé pour toutes. On guette la parole fatidique. Les lèvres s'agitent. La duchesse tient pour Oscar. Également dédaigneuses de l'orthographe, la comtesse Milanola balbutie : « Auguste! » et lady Orville : « Horace! » Mutine, tante Flora joint ses pattes gonflées où les bagues font des verrues :

— Cher maître, vous ne nous trouvez pas trop sottes?

Si, un peu trop. Mais qu'importe? Aujourd'hui, dans la poitrine de M. Rameau, bat une allégresse neuve. Pour tous les ridicules du monde, il éprouve une indulgence cordiale. En face de lui, Thérèse sourit, Thérèse que, nouveau Persée, il vient de ravir au dragon, Thérèse pareille à Annie, Thérèse plus radieuse encore, et pourtant attendrie, adoucie, affinée par l'amour inconnu qu'elle appelle et qu'elle rencontrera. Il hausse gaiement les épaules et répond avec bonne humeur:

— Mesdames, je vais vous désappointer cruellement. Ainsi que je le disais naguère à un ami, mes parents n'avaient pas le sens de l'ironie. Ils m'ont appelé Olivier. Olivier Rameau : un nom qui, comme vous le voyez, ne présageait pas en moi un foudre de guerre.

Une voix aiguë domine le brouhaha :

— J'ai deviné!

Tandis qu'on félicite la gagnante, M. Rameau s'esquive. Discrètement, un peu à l'écart, le comte Cascarelli et le commandant Métaxas lui font signe. Il va les rejoindre et disparaît avec eux.

QUATRIÈME PARTIE

I

Trois semaines plus tard. Un petit salon particulier du World's Palace. Celui de l'appartement où, après son duel, a été transporté M. O. Rameau, blessé d'un coup d'épée pénétrant à l'avant-bras compliqué de fêlure du radius. L'invariable soleil de la Riviera pénètre par la fenêtre ouverte. Un domestique de l'hôtel et Juliette, la femme de chambre de Mme Cabanet, arrangent les meubles, les fleurs, les assiettes de gâteaux et de petits-fours. Tout est gai, frais, coquet, riant.

JULIETTE, *s'interrompant et désignant la cheminée.* — Si l'on se croirait dans l'appartement

d'un vieux garçon ! Vous ne trouvez pas, monsieur Eugène, qu'on dirait plutôt un salon de fiançailles ?

EUGÈNE. — Quant à ça, le fait est que M. Rameau a tourné la tête à tout le jupon de l'hôtel. Des cartes, des fleurs, des bonbons, des gelées. Je crois qu'avec ce qu'on a apporté ici, il y aurait eu de quoi remplir un fourgon. Est-ce que, le soir où il y a eu de la fièvre, la duchesse de Lerne et la marquise de Los Balbos ne voulaient pas venir le veiller elles-mêmes !

JULIETTE. — Pas possible !

EUGÈNE. — C'est comme je vous le dis. Avant son duel, il était déjà la coqueluche de ces dames. Mais, depuis qu'il a reçu un coup d'épée dans le bras, c'est du délire. Le sang, mademoiselle Juliette, voyez-vous, ça grise les femmes plus que le champagne.

JULIETTE. — Vous êtes un philosophe, monsieur Eugène.

EUGÈNE. — Des fois, mademoiselle, pour vous servir.

JULIETTE. — Dites donc, c'est vrai ce que

racontent ces dames, qu'il s'est battu comme un enragé, M. Rameau? Peut-être bien qu'on a un peu exagéré...

EUGÈNE, *secouant la tête.* — Ma chère, y a rien de plus exact. Je sais les choses comme si j'y avais assisté, vu que je tiens l'histoire de Guillais, le chauffeur du comte Cascarelli, qui conduisait M. Rameau et ses témoins et a vu toute la cérémonie depuis *a* jusqu'à *z*, comme je vous vois. On avait à peine fini les simagrées préliminaires et donné le signal du combat que M. Rameau, l'épée à la main, s'est précipité sur l'autre et — aïe donc par-ci, aïe donc par là — lui a poussé quatre ou cinq bottes qui ne sortaient pas de chez le savetier du coin. Comme disait Guillais, qui a été prévôt au régiment, peut-être que ça n'était pas de l'escrime tout à fait classique ; mais il y avait de quoi envoyer son homme proprement *ad patres.* Avec ses vingt-cinq ans et quatre années de salle d'armes, le beau Bernard a failli être embroché comme un lapin et a dû rompre de dix mètres en vingt secondes.

JULIETTE. — Rompre?

EUGÈNE, *dédaigneux.* — Ben oui. Prendre du champ. Faire quelques pas en arrière.

JULIETTE. — Ah ! bon. Il a filé?...

EUGÈNE, *haussant les épaules.* — Mais non. Les femmes n'entendent rien au bel art. L'attitude de M. de Langallery était tout à fait correcte. Il a seulement dû se mettre en garde devant une attaque qu'il ne prévoyait pas si violente.

JULIETTE. — Quant à ça, c'est sûr que, de la part de M. Rameau, on ne se serait pas attendu à des choses pareilles. Avec ses lunettes, son petit bedon et son air de professeur...

EUGÈNE, *secouant la tête.* — Faut pas s'y fier ! Des fois, il n'y a pas plus passionné que ce type d'hommes. J'ai connu, au Cosmopolitain, un laveur de vaisselle, un pauvre diable, myope, gringalet, mal fichu, qui n'osait pas regarder les gens en face. Vous lui auriez donné le bon Dieu sans confession. Ça ne l'a pas empêché de flanquer deux coups de couteau dans le ventre d'un Italien qui causait de trop près à sa femme.

JULIETTE. — Mais, dites-moi, puisque vous êtes si bien renseigné : pourquoi se sont-ils battus?

EUGÈNE. — Ma chère, vous m'en demandez de trop. On dit comme ça qu'ils ont parlé politique. Des fois qu'ils n'auraient pas été d'accord sur la représentation proportionnelle.

JULIETTE, *incrédule.* — Et vous gobez ça, vous, monsieur Eugène, qui savez ouvrir l'œil depuis les mois de nourrice?

EUGÈNE, *flatté.* — Je ne vous dis pas que j'y croie dur comme fer. C'est le motif qu'on a mis dans les journaux. Raison de plus pour qu'il y en ait un autre. Si vous voulez mon idée, neuf fois sur dix, quand deux hommes entre quinze et soixante ans en viennent aux mains, c'est pour une femme...

JULIETTE, *se rapprochant.* — Mais, quelle femme?...

EUGÈNE. — Si on vous demande son nom, vous direz que vous l'avez oublié. Quand même j'aurais des soupçons, on sait les égards qu'on doit au sexe. Ce n'est pas les femmes qui manquent ici. Il y a du choix.

JULIETTE. — Ce qu'il y a de sûr, c'est que, si M. Rameau a reçu le coup d'épée dans le bras, c'est l'autre qui est sorti le plus malade de la rencontre. Le soir, à l'hôtel, quand on a su l'accident, toutes ces dames lui ont tourné le dos. Il lui a fallu plier bagage le lendemain.

EUGÈNE. — Dame ! Vous comprenez bien que, du coup, on lui a coupé les vivres à la caisse et au Casino. Du moment qu'il cessait de faire recette, plus de raison de l'entretenir. Et quant au beau Bernard, puisqu'il avait perdu l'espoir de chauffer votre demoiselle, vu qu'elle s'était quasi trouvée mal en apprenant la blessure de M. Rameau, il pouvait bien porter ailleurs ses derniers patards. On dit qu'il est parti pour Monte-Carlo.

JULIETTE. — Ce qui est sûr, c'est que tout le monde s'en fiche. Quand je pense qu'un moment la petite patronne avait l'air d'en tenir pour lui...

EUGÈNE. — Tandis que, depuis trois semaines, ces dames, autant dire, n'ont pas bougé de ce pays-ci... Et je suppose bien que, tout à l'heure,

c'est elles qui vont faire les honneurs de la fête... Comment peut-on appeler ça? La fête de relevailles?...

JULIETTE. — Vous pensez. Même que Mlle Thérèse m'a chargée de demander à M. Rameau si elle pouvait venir avant les autres, à trois heures et demie.

EUGÈNE, *finement.* — J'ai comme une idée qu'on ne lui défendra pas. Mais nous allons le savoir. Voilà le patron.

II

M. Rameau apparaît à la porte de sa chambre. A quoi cela tient-il? Malgré son bras encore enveloppé d'une écharpe de soie noire et ses traits un peu creusés, il semble grandi, élancé, harmonisé. Il y a, dans son maintien, quelque chose d'aisé, de quasi juvénile. Quand il aperçoit Juliette, sa voix s'élève d'un ton de bonne humeur :

— *Bonjour, Juliette.* (Parcourant la chambre

du regard.) *Comme vous avez bien arrangé tout cela! Ma parole, je suis confus. Tout est prêt pour le thé. Les gâteaux..., les petits-fours... Parfait. Vous voudrez bien rappeler à ces dames que je compte sur leur exactitude. Il faudra que Mlle Thérèse fasse les honneurs.*

JULIETTE. — Monsieur peut être tranquille. Ces dames ne seront pas en retard. Même que Mademoiselle fait demander à Monsieur si ça ne le gênerait pas si elle venait un quart d'heure ou une petite demi-heure d'avance... Elle voudrait lui parler avant que tout le monde soit là.

M. RAMEAU, *surpris.* — Mlle Thérèse? *(Feignant l'indifférence.)* Vous lui direz que je suis tout prêt à la recevoir dès qu'elle voudra.

JULIETTE, *sournoise.* — Si, pourtant, des fois, ça contrariait Monsieur, il faudrait le dire. Parce que je suis sûre que Mademoiselle serait désolée...

M. RAMEAU. — Mademoiselle Juliette, je vous serai obligé de vous abstenir de toute supposition et de vous borner à transmettre ma réponse à Mlle Vitray : je serai infiniment heu-

reux de la recevoir aussitôt qu'il lui plaira. Vous me permettrez, en même temps, de vous exprimer mes remerciements personnels pour votre collaboration. *(Il lui glisse une pièce d'or dans la main.)*

JULIETTE, *saluant.* — Monsieur. *(Elle sort.)*

EUGÈNE, *avant de se retirer.* — Le courrier de Monsieur est sur son bureau.

III

M. Rameau fait deux ou trois tours de chambre; puis, il s'assied et se met en devoir de dépouiller son courrier. Il y a, d'abord, une douzaine de cartes de visite : prince Zagros, comte Nosowich, général Gonzalo Rosas, comte Sgordza, etc. Il hoche la tête en souriant.

— *Il va falloir que je me fasse tirer un troisième cent de cartes de visite. Qui eût cru que ma santé importerait à tant de personnages d'origine si aristocratique et si variée ethnographiquement!*

(Ouvrant les enveloppes une à une.) *Société des Antiquaires de la Sarthe. On compte sur moi pour présider le banquet offert à M. Dutillet, archiviste principal, à l'occasion de ses vingt-cinq ans de services... Si on compte sur moi, on décomptera. Plus souvent que je m'en vais compromettre ma convalescence pour fêter ce vieux rat de bibliothèque! Et quel anniversaire! Un quart de siècle de rond-de-cuirat! Il y a des gens qui ont des exigences incroyables!... Institut de France... Association des Anciens Elèves du Lycée Louis-le-Grand... Assemblée des Professeurs du Collège de France... C'est curieux ce que l'influence de ce climat est dissolvante, ce que cela m'apparaît rasoir toutes ces chinoiseries-là!... Ah! ça, c'est d'Adrien. Brave garçon, va! Je vois sa tête quand il a lu dans les journaux que son vieux copain venait de se battre en duel! Il a dû croire que je devenais fou. Il faut avouer, d'ailleurs, que la presse est insupportable. Ne pas pouvoir échanger un coup d'épée sans avoir les gazettes à ses trousses, c'est raide! Bah! la chose se serait toujours ébruitée. Quand on m'aurait vu revenir le bras en écharpe,*

il aurait fallu entrer dans la voie des aveux. Il est vrai que j'aurais pu attendre d'être guéri... Ah! nous sommes mercredi. La lettre de Pauline. Naturellement. Aussi invariable de libellé que d'orthographe : « *Cy des fois Monsieur conte revenir pour la fin de la semaine, Monsieur aurat la bonté de meu prévenir, rapport au Frotteur et à la blanchisseuse.* » (Froissant le papier.) *Cette fille est extraordinaire! Depuis six semaines, il ne s'est pas passé un mercredi sans que j'aie reçu ses sommations, rapport au frotteur et à la blanchisseuse. Elle pourrait se figurer, pourtant, ne fût-ce que par les feuilles publiques, qu'un état de santé qui provoqua des marques de sympathie encombrantes, mais significatives, nécessite quelques ménagements. Si vous croyez que ça peut la troubler! Je serais à l'article de la mort qu'elle me torturerait rapport au frotteur et à la blanchisseuse! La tyrannie de ces vieux serviteurs est insupportable.* (Souriant.) *Je suis injuste. Elle doit être affolée.*

Il se lève, va s'accouder à la fenêtre ouverte et respire avec délices. Des voiles blanches glissent

sur les eaux bleues. Cela sent la brise, le soleil, et le citron amer.

— Oui. C'est imprévu. Mais c'est infaillible. Il faudra que je recommande ce système au père Gallot-Laprade, qui, à peine âgé de quatre-vingts printemps, se plaint d'inappétence. Un bon coup d'épée dans le bras. Voilà qui vous rend le goût de la vie, la perception de toutes les beautés de la nature, la bienveillance pour l'humanité. N'exagérons rien. Je n'ai pas été bien malade. Et, pourtant, quelle douceur de se sentir renaître! Quel charme aux attractions les plus usées de l'existence! Manger, dormir, respirer, quelle volupté! De banales marques de sympathie touchent. D'autres vont au cœur. En même temps que se refont les tissus de la chair, ceux de l'âme se rénovent. Des profondeurs de mon être jaillissent des élans, des ardeurs, des gaietés, où je ne me reconnais plus. Bah! je puis bien me l'avouer : je suis plus jeune aujourd'hui que lorsque Annie a refusé ma main. Et je ne lui en veux plus. Et je la comprends. Oui, il lui fallait un compagnon de vie plus viril, plus alerte que celui qu'elle devi-

nait en moi. Peut-être qu'aujourd'hui elle ne me repousserait plus. Est-ce drôle? Mais non, ça n'est pas drôle. C'est naturel. On ne s'enfouit pas impunément loin de la vie, parmi les grimoires et les pierrailles. On s'y dessèche; on s'y atrophie. Il faut à l'homme, pour s'épanouir, du soleil, du grand air, de l'action, la grâce des choses, et celle des femmes... Un quinquagénaire est plus jeune, plus viril qu'un grimaud de vingt-cinq ans, s'il est en bon équilibre physique et moral. Oui, moral aussi. Les vieux proverbes ont du bon. Un bienfait n'est jamais perdu. Parce que j'ai fait l'effort de rompre avec les conseils de l'égoïsme et de la routine, voici que la conscience, cette antique bavarde, me rabâche doucement son approbation. Je croyais seulement venir au secours de la fille d'Annie. Je me suis sauvé moi-même de la vieillesse morose et inutile. Petite Fraize mutine, Thérèse chérie, tête folle, cœur adorable, vous avez acquitté la dette de votre mère. J'ai souffert par elle. Mais, aujourd'hui, par vous, je suis guéri... (S'arrêtant soudain et regardant sa montre avec un peu d'impatience.) *Trois heures et demie, et*

elle n'est pas encore là. Remarquez que c'est elle qui m'a prié de la recevoir en avance... Les femmes sont toutes les mêmes. Vous pouvez vous faire trouer la peau pour elles. Leur reconnaissance n'ira pas jusqu'à l'exactitude. Parions que c'est au moins une histoire de jupe ou de corsage qui la met en retard..., à moins qu'elle n'achève tout bonnement une partie de tennis avec quelque freluquet. (Il va et vient avec une impatience croissante.) *Les journalistes en ont de bonnes! Pas moyen de déplier une feuille sans y voir flagorner la jeunesse d'aujourd'hui. Il y a vraiment de quoi. Je n'ai jamais rien vu de plus creux. Pas d'altruisme. Pas de culture. Pas de philosophie. Des attitudes. Du muscle. Du bagout sportif. Voilà tout. Qu'une fille comme Thérèse s'y laisse prendre est risible ou désolant. Ah! Schopenhauer avait raison. Le cerveau de la femme la plus intelligente n'a jamais que dix-huit ans...* (Il s'arrête et écoute.) *On dirait un pas.* (On frappe à la porte. Il répond d'un ton bougon.) *Entrez.*

V

THÉRÈSE, *passant la tête dans l'embrasure.* — Coucou ! C'est moi. Je ne vous dérange pas?

M. RAMEAU, *dont le visage s'épanouit malgré lui.* — Si, énormément. Entrez tout de même, qu'on vous gronde. Oui, mademoiselle, qu'on vous gronde. Qu'est-ce que c'est que cette manière de s'annoncer et puis de se faire attendre?

THÉRÈSE. — De me faire attendre? Quand j'ai bousculé Juliette, marché sur la patte de Kiki et refusé d'agrafer tante Flora, pour être exacte ! Il n'est même pas trois heures et demie.

M. RAMEAU, *tirant sa montre.* — Il est... Tiens, vous avez raison. Je m'étais trompé. Je fais amende honorable.

THÉRÈSE. — A la bonne heure !... Vous allez bien?

M. RAMEAU. — A merveille, ma petite Thé-

rèse. Et encore mieux quand je vous regarde.

THÉRÈSE. — Vous me trouvez à votre goût?

M. RAMEAU. — Vous êtes charmante, tout à fait charmante.

THÉRÈSE. — Alors, vous ne m'en voulez pas de vous avoir demandé audience avant les autres?

M. RAMEAU. — Je ne vous en veux pas. Pourtant, je ne pense pas que ce soit seulement pour vous laisser regarder que vous soyez venue.

THÉRÈSE. — Non. C'est..., c'est pour vous faire une surprise. Une grande surprise.

M. RAMEAU. — Ah! En quel honneur?

THÉRÈSE. — Dame! C'est la fête de votre guérison que nous célébrons. Comme j'ai été un peu la cause de la blessure, je vous dois une compensation.

M. RAMEAU, *la caressant du regard.* — Elle est toute trouvée. Elle est dans un fauteuil, en face de moi. Elle a une robe rose dans une étoffe dont j'ignore le nom, mais qui ressemble à un voile d'aurore..

THÉRÈSE. — Ne faites pas de madrigaux. C'est quelque chose de sérieux...

M. RAMEAU. — Je vous écoute, ma petite Thérèse.

THÉRÈSE. — Voilà. *(Avec un rire un peu saccadé.)* C'est drôle ! chacun vous dirait que ce n'est pourtant pas le toupet qui me manque. Figurez-vous que je suis intimidée. Enfin, ça ne fait rien. Allons-y. Vous m'aiderez un peu, s'il le faut. Voilà. Mon cher tuteur, que pensez-vous que j'aie éprouvé quand le bruit a couru qu'on vous avait rapporté à l'hôtel grièvement blessé, — on parlait d'un coup d'épée à travers la poitrine, — et quand j'ai su, à n'en pas douter, que c'était pour me débarrasser d'un prétendant importun que vous aviez risqué votre vie?

M. RAMEAU. — Voyons, voyons ! Permettez-moi tout de suite de rétablir les faits. Ma vie n'a jamais été en danger. Je me suis servi du moyen que j'avais à ma portée pour éliminer un aigrefin. Ne dramatisons rien.

THÉRÈSE. — N'ergotons pas non plus. A l'appel d'une inconnue, vous — savant et labo-

rieux — avez planté là toutes vos occupations. Pour la délivrer d'un danger, vous — homme paisible, presque un vieillard — avez exposé vos jours. Une seule raison vous a suffi. Il s'agissait de sauver la fille de la femme que vous avez aimée il y a un quart de siècle. Savez-vous que c'est très beau?

M. Rameau. — Tout cela est bien simple.

Thérèse. — Cela est très beau. J'ai des défauts. Mais je ne suis pas une brute et, quelquefois, je sais vouloir. J'ai résolu — dussé-je devenir enragée — de me rendre digne de votre sacrifice. Rappelez-vous ce que j'étais il y a un mois et demi et regardez-moi. Comment me trouvez-vous?

M. Rameau. — Exactement la même : délicieuse.

Thérèse, *avec impatience.* — Je vous en supplie: pas de fadeurs. Aujourd'hui, nous parlons sérieusement. Il est impossible que vous ne remarquiez pas ce que chacun remarque. Déjà avant votre accident, on commençait à me blaguer. Mais, depuis trois semaines! Je ne fume plus.

M. Rameau. — C'est vrai.

Thérèse. — Regardez-moi. Plus de cold-cream, plus de pâte des Prélats. Plus de retouche aux sourcils. Plus de pâte pour les lèvres. Même pas de poudre de riz. *(Elle s'approche de lui.)* Vous voyez?

M. Rameau. — Oui.

Thérèse, *s'approchant encore.* — Sentez-moi. Je ne me parfume plus.

M. Rameau. — En effet. *(Très doucement, avec une émotion involontaire, il se rejette un peu en arrière.)*

Thérèse. — Plus d'eau oxygénée pour mes cheveux. Plus que la nature, la simple nature. Et une tenue! Et un moral! Connaissez-vous mon dernier surnom? « Mademoiselle la Pudeur! »

M. Rameau. — Je l'aime mieux que d'autres. Et ce changement ne vous ennuie pas trop?

Thérèse. — Non. D'abord, ça m'a paru drôle, un peu gênant, — comme un corset neuf ou des souliers dont on n'a pas l'habitude. Et puis, je m'y suis faite. Et même, voulez-vous

un aveu? Je suis orgueilleuse. Il y a des choses qu'on n'ose plus dire ou faire devant moi. Ça me plaît. J'amuse moins les gens, mais ils me respectent davantage. J'aime mieux ça. Et j'opère jusque sur tante Flora. Toute seule, elle a décliné, l'autre jour, une invitation de Mme Bournichon, qui voulait nous faire souper avec Lili Ronzières, la danseuse, et Polidor, le chansonnier mufle de Montmartre! « J'ai peur que ça ne soit pas convenable pour Thérèse. » Hein, mon tuteur, que dites-vous de votre œuvre?

M. Rameau, *avec émotion.* — Je dis, ma petite Thérèse, que, du fond du cœur, je vous rends grâces. Vous donnez au vieil homme que je suis l'illusion qu'une fois il n'aura pas été tout à fait inutile. Mais soyez tranquille. Il ne se leurre pas. Tous ces germes qui s'épanouissent étaient en vous. Sa parole morose n'a été que l'averse bienfaisante, banale, qui, d'un seul coup, a fait jaillir de vous tout ce que d'Annie, votre mère, vous teniez d'excellent...

Thérèse. — Merci... Mais je ne vous ai pas

tout dit. Ça, ce sont des paroles, des gestes extérieurs. Il me reste à vous donner une preuve que c'est l'âme elle-même qui a été touchée...

M. RAMEAU. — Une preuve? Mais quelle preuve plus convaincante que cet effort sur vous-même, ce courage à braver non seulement le mécontentement, mais les railleries de votre monde?

THÉRÈSE, *secouant la tête.* — Cela n'est pas assez. Pour me sauver d'un mariage qui eût été — oh! je le sais maintenant — pire que le malheur, la honte de ma vie, vous avez tout sacrifié. Je vous dois de témoigner par un acte décisif que, non seulement votre but est atteint, mais que mon avenir sera celui que vous-même avez souhaité, préparé, déterminé. *(Elle demeure un instant silencieuse, les yeux baissés, dominant avec peine son émotion.)*

M. RAMEAU, *d'une voix incertaine.* — En vérité, ma petite Thérèse, je..., je crains de ne pas comprendre.

THÉRÈSE. — Tout à l'heure, vos amis se réuniront ici. Parmi eux, il y aura M. Hubert Tes-

sier. Si vous le voulez, ce sera au moment même où nous fêterons ensemble votre guérison, qu'il apprendra que ses vœux, comme les vôtres, sont couronnés...

M. Rameau. — Ses vœux..., les miens?...

Thérèse, *que sa propre émotion empêche de remarquer celle de son interlocuteur.* — Je comprends votre étonnement. C'est le soir même de votre accident que mes yeux ont commencé à se dessiller. Dans ma détresse, dans l'agitation banale qui m'environnait, lui seul a trouvé des paroles délicates, discrètes, bienfaisantes. Brusquement, j'ai eu le soupçon du compagnon de vie que pourrait être ce jeune professeur myope et réservé.

M. Rameau. — Thérèse...

Thérèse. — Les jours suivants nous ont rapprochés : votre maladie, votre amitié, sa carrière semblable à la vôtre, un je ne sais quoi qui vous fait de même race, ont été des liens. Tandis que m'apparaissait la vanité de certaines affections il m'a été doux d'en sentir grandir une, très différente. M. Tessier m'a laissé voir qu'il re-

marquait, qu'il appréciait mes efforts pour me dominer, pour me discipliner. J'ai été touchée profondément de cette sollicitude faite de tendresse déférente, de protection quasi fraternelle.

M. Rameau. — Quasi fraternelle. C'est bien cela?

Thérèse. — C'était cela en apparence. Grâce à vous, j'y voyais clair. Je discernais ce que l'accent volontairement enjoué de M. Tessier, sa réserve, sa correction, dissimulaient d'efforts sur soi, d'angoisse, et, je puis bien le dire, d'ardeur passionnée. J'apprenais à mesurer, non son esprit seulement, sa riche culture, la variété de son entretien, mais son énergie calme et concentrée. Par éclairs, j'entrevoyais des choses... Hier soir, brusquement, il s'est ouvert. La nuit était divine. Tandis que l'on dansait, nous prenions le frais sur la terrasse. Nous avions parlé de la Grèce, de Rome, de la richesse de ces siècles morts qui dominent encore notre vie et notre pensée... Entre nous, autour de nous, une harmonie flottait. Il y a eu un silence. Et, tout à coup, il se pencha vers moi, et — je ne crois

pas qu'il eût prémédité sa question — me demanda si j'accepterais de devenir sa femme.

M. Rameau. — Ah !... Et vous avez répondu?

Thérèse. — J'ai répondu que j'étais surprise. Ce n'était pas vrai. Je ne l'étais pas beaucoup. Mais j'étais émue, violemment et doucement. Je lui ai dit que j'avais besoin de me recueillir, de réfléchir. Et je l'ai prié de faire, lui aussi, un retour sur lui-même. Ne se trompait-il pas? Étais-je la femme qu'il lui fallait? Mon éducation, mon entourage, mes goûts, ne l'effrayaient-ils pas? J'ai nommé tante Flora. J'ai nommé Bernard de Langallery. Très simplement il m'a dit qu'il s'était posé ces questions, que c'était ayant réfléchi, en toute confiance, qu'il s'adressait à moi. Il m'a parlé d'une vieille mère qu'il aime de tout son cœur ; de sa carrière qui, selon toute vraisemblance, sera modeste ; des lacunes qu'il sent en lui-même. Il m'a conjurée, moi aussi, de faire mon examen de conscience : il préférerait me perdre plutôt que de me devoir à une illusion que l'avenir dissiperait cruelle-

ment. Nous nous sommes donné rendez-vous à aujourd'hui.

M. Rameau. — Et puis?

Thérèse. — Et puis, toute cette nuit, tout ce matin, je me suis recueillie. Et j'ai voulu que vous soyez le premier instruit que ma décision est prise. Je serai, ce soir, la fiancée d'Hubert Tessier. *(Elle se tait. Et puis, voyant que M. Rameau ne répond rien, elle l'envisage, remarque sa pâleur, ses traits contractés. Précipitamment, elle l'interroge.)* Mais qu'avez-vous? Vous ne dites rien...

M. Rameau, *éclatant.* — Je dis..., je dis que c'est de la folie, et que je rends grâces à la Providence qu'il soit temps encore de crier casse-cou ! *(Il se promène fébrilement de long en large.)*

Thérèse, *avec stupeur.* — Je crois, en effet, que je deviens folle. Que voulez-vous dire?

M. Rameau. — Que je suis suffoqué, ahuri, abruti. Comment ! Voilà un garçon qu'il y a quinze jours vous teniez pour négligeable. Bien plus, — non sans raison, je le confesse, — il vous apparaissait grotesque. Aujourd'hui, de but en

blanc, vous m'annoncez que vous l'épousez. Et vous voulez que je ne tombe pas des nues !

THÉRÈSE. — Calmez-vous. Vous récompensez mal la docilité de votre pupille. N'est-ce pas vous qui, le premier, m'avez déclaré que M. Tessier serait pour moi un mari excellent ?

M. RAMEAU. — Thérèse, je vous en supplie, n'épiloguons pas. Nous ne jouons pas la comédie. Je vous vois, il y a trois semaines, circonvenue par un aigrefin. Vous mettant en garde contre ses vices, je lui oppose les qualités estimables d'un brave garçon, et je vous engage à ne pas éclater de rire au nez de celui-ci. Un point, c'est tout. Et...

THÉRÈSE, *doucement.* — Ce n'est pas tout. Vous avez dit (ce sont vos paroles textuelles) : « M. Tessier est exactement le mari qu'il vous faudrait. » Croyez que je ne l'ai pas oublié.

M. RAMEAU. — Mais, sapristi ! si j'ai dit cela, c'est parce que je savais bien que vous ne songiez pas à l'épouser. C'était un témoignage d'estime à l'adresse d'un passant. Comment vouliez-vous que je m'imagine que vous alliez

sauter dessus, tourner comme une girouette, et trois semaines après, vous jeter à la tête de ce monsieur?

THÉRÈSE. — Oh! monsieur Rameau, vous n'êtes pas juste pour moi. Vous me faites de la peine, beaucoup de peine. *(Elle se tait, les yeux fixes, les lèvres tremblantes.)*

M. Rameau l'envisage d'un œil incertain et puis, brusquement, il lui saisit la main, la presse entre les siennes :

— *Mademoiselle... Thérèse, ma petite Thérèse..., je vous demande pardon. Je suis un animal. Le saisissement... Je ne sais vraiment pas ce qui m'a pris... Il faut croire qu'un coup d'épée dans le bras correspond dans le cœur et dans le cerveau... Comprenez-moi. Après quelques semaines de souffrance, de réclusion, l'homme est faible, impressionnable. M. Tessier, quand je me suis alité, vous semblait insignifiant, ridicule. Aujourd'hui, vous m'annoncez que vous allez l'épouser. Comment voulez-vous que mon affection ne soit pas troublée de ce revirement, que je n'éprouve pas de l'angoisse devant tant de pré-*

cipitation? Si je l'ai mal exprimée, ne m'en tenez pas rigueur.

THÉRÈSE. — Je vous remercie. Vous m'ôtez un poids... Oui, en y réfléchissant, je comprends. Il vous est difficile de mesurer la crise que j'ai traversée et aussi toute la place que vous y avez tenue..., plus grande encore que celle que vous soupçonnez.

M. RAMEAU. — Moi? ...

THÉRÈSE. — Oui. Si, dans la détresse inexprimable qui me bouleversait le soir de votre duel, Hubert Tessier m'a été si droit au cœur, ce n'est pas seulement à cause de sa bonté délicate. Il m'a paru que, pour ainsi dire, en l'accueillant, c'était vis-à-vis de vous, oui, de vous-même, que je remplissais une sorte de devoir sacré de réparation. Comment vous expliquer?... Il m'a semblé que la vie revenait sur elle-même, recommençait. Je n'étais plus moi seulement : j'étais moi et j'étais maman. Bernard de Langallery, c'était l'homme trompeur et méchant que, s'il vivait, je devrais appeler mon père. Et Hubert Tessier, c'était un peu vous. En me lais-

sant aller vers lui, j'avais le sentiment de faire quelque chose de bien, de pieux, quelque chose qui aurait dû être. Je faisais mieux que venger le passé. Je le réparais. Les choses rentraient dans l'ordre. Si j'ai changé si vite, ce n'est pas par légèreté. Oh ! croyez-le. C'est un peu à cause de maman, à cause de vous.

M. Rameau, *violemment ému.* — Mon enfant, je vous comprends ; et, s'il se pouvait, je vous chérirais davantage de tout ce que vous me laissez entrevoir d'exquis, d'adorable. Heureusement, il est temps encore que vous ne soyez pas dupe de votre générosité, d'un dévouement mystique qui, passée la crise, vous laisserait pour votre vie désorbitée, éperdue...

Thérèse. — Rassurez-vous. Peut-être, d'abord, il y a eu un peu d'exaltation dans la secousse qui m'a ouvert les yeux sur Hubert Tessier. Mais il y a longtemps déjà que je me suis ressaisie, que j'ai dû m'apercevoir que ses actions, ses gestes, ses moindres paroles trouvaient en moi un écho que je ne soupçonnais pas... *(Elle se tait, et puis, après une pause.)*

Faut-il vous en dire davantage? Hier soir, quand j'ai reçu son aveu, mon cœur battait aussi fort, peut-être plus fort que le sien. L'obscurité seule a pu lui dérober mon émoi. Et si j'ai refusé de lui répondre de suite, ce n'était pas que j'eusse, moi, besoin de réfléchir... C'était seulement par un instinct de pudeur et aussi parce qu'il me semblait que c'était vous qui, le premier, deviez savoir notre bonheur, apprendre que les deux êtres que vous aviez rêvé d'unir s'étaient rencontrés... Et voilà que vous êtes peiné, inquiet, presque irrité... Vous avez une attitude contrainte, des mots qui me blessent...

Brusquement, Thérèse cache son visage. Ses lèvres tremblent. La voix lui manque.

Il y a un silence de quelques secondes. M. Rameau est devenu très pâle, comme si une blessure neuve avait vidé le sang de ses veines. Puis, d'une voix basse et lente, il interroge :

— *Alors, Thérèse..., vous l'aimez?*

Thérèse, *les yeux baissés.* — Oui, je l'aime... Je l'aime de tout mon cœur.

M. Rameau. — ... Ah!

Il reste immobile dans son fauteuil, comme accablé. D'un geste instinctif, sa main effleure son front, s'abaisse sur ses yeux, les recouvre. Et comme il continue de se taire, au bout d'un moment, Thérèse l'envisage et, soudain, murmure d'une voix d'angoisse :

— Monsieur Rameau, qu'avez-vous? Parlez-moi. Vous souffrez? Je vous ai fait de la peine?... Vous savez bien...

Le front de M. Rameau se relève. Il a ôté son lorgnon. Ses prunelles claires de myope regardent devant lui, sans voile, les choses invisibles. Il répond, d'un ton brusquement enjoué :

— Ce n'est rien, ma petite Thérèse. Un instant de vertige. Peut-être que je suis encore un peu plus fragile que je ne croyais. Mais c'est fini. Me voilà en état de m'associer à votre joie et de vous dire du fond du cœur : « Mon enfant, je vous félicite de votre décision. Devenez la femme de M. Hubert Tessier. »

THÉRÈSE. — Oh ! que je suis heureuse ! Mais alors, méchant tuteur, tout à l'heure, pourquoi ce visage, ces paroles sévères?...

M. Rameau. — Pardonnez-moi. Il s'agissait d'une chose grave, de votre destinée. J'ai eu peur d'un emballement. Et puis, vous savez que les tuteurs ont l'affection égoïste. Ils sont facilement jaloux quand on leur enlève leur pupille.

Thérèse, *souriant.* — C'est donc vrai?... Bartholo?

M. Rameau, *d'une voix creuse.* — Oui, Bartholo... *(Se reprenant.)* Mais, maintenant, la crise est passée et c'est sans restriction que je vous approuve.

Thérèse. — Sans restriction? Bien vrai?...

M. Rameau. — Sans restriction.

Thérèse. — Parce que vous savez, si vous l'exigiez, au lieu de donner une réponse à Hubert tout à l'heure, je pourrais encore attendre..., attendre jusqu'à demain, par exemple?

M. Rameau. — Ce serait bien cruel, n'est-ce pas?

Thérèse. — Un peu... Mais si vous jugiez que c'est plus convenable...

M. Rameau. — Non, mon enfant, il n'y a pas de raison pour retarder de vingt-quatre heures

votre bonheur. Sachez, dès aujourd'hui, que vous serez l'un à l'autre.

THÉRÈSE, *serrant dans les siennes la main de M. Rameau.* — Merci, oh ! merci... Alors, voulez-vous que nous tâchions, tous les trois, de nous isoler un instant dans un coin, et que ce soit vous-même qui me remettiez à l'époux que, le premier, vous m'avez choisi, comme si j'étais votre fille?

M. RAMEAU. — Ma fille? Oui... Non. C'est-à-dire... Je préférerais... Non, il vaut mieux que la chose se fasse entre vous... Cela vous fera plus de plaisir à tous les deux... Et à moi aussi... Soyez tranquille. La vue de votre bonheur ne sera pas perdue pour moi... J'en jouirai à distance...

THÉRÈSE. — Puisque vous le voulez... Par exemple, vous serez mon témoin?

M. RAMEAU. — Oui.

THÉRÈSE. — Et je vous retiens comme parrain pour notre premier bébé.

M. RAMEAU. — Entendu.

THÉRÈSE. — ... Si vous saviez... *(Elle s'arrête.*

La porte s'ouvre.) Ah ! voilà vos invités. Enfin, je ne vous avais pas trompé, n'est-ce pas? Vous l'avez eue, votre surprise?

M. Rameau. — Je l'ai eue, Thérèse. Oui, je l'ai eue.

V

C'est l'invasion. La première, toutes voiles dehors, tante Flora ouvre la marche. Elle a arboré, pour la circonstance, un chapeau inédit, flamboyant, qui tient de la cloche de melon et du catafalque. Moulée dans la fourre de soie qui l'enserre, elle a l'air d'un crabe callipyge qui ferait éclater sa carapace. A sa suite, Métaxas invariable et Kiki le sapajou sont amarrés l'un à l'autre. Puis, voici la marquise de Los Balbos, au visage fatal, la duchesse de Lerne, le prince Zagros, M. Zgordski, le comte Cascarelli, le comte Norellian, la comtesse Milanola, lady Orville, le bébé éléphant, M. Norevitch, gigantesque, Pablo

Gonzalès, nain, et tous les autres de tout poil, de toute langue, de toute couleur. A l'envi, Cosmopolis, trois semaines durant, s'empressa au chevet du maître blessé. Il l'a conviée tout entière à recevoir ses remerciements.

Avec des saluts brefs, peut-être encore un peu pâle, mais le visage serein, M. Rameau s'incline, baise les mains qui se tendent, reçoit et retourne les compliments, se confond en protestations enjouées, en excuses, en actions de grâces. Desséchée et gesticulante, la duchesse exhale encore une fois son émoi :

— Votre blessure, cher maître, m'a frappée ici.

Son doigt décharné désigne l'emplacement théorique de la poitrine absente. A paroles entrecoupées, lady Orville et la comtesse Milanola éjaculent leurs angoisses respectives. Modestement triomphante, tante Flora intercepte, et concentre comme des choses à elle, les témoignages de la sympathie universelle. Si pleine de longanimité qu'elle soit, elle ne peut laisser accaparer le héros dont elle fut le barnum. Ce duel, c'est sa chose.

L'éventail ou le mouchoir à la main, elle zézaye, respire, soupire, transpire, étreint les mains :

— Oui, chère amie, nous avons passé des moments bien cruels...

Alternativement ou simultanément, le comte Cascarelli et le commandant Métaxas, arrachés à la tasse de thé ou au verre de porto, sont appelés à la rescousse. Protagonistes en second du grand événement, ils participent à la gloire qui en jaillit, et, la bouche pleine de brioche ou de sandwich, en égrènent, une fois de plus, les péripéties historiques qui, depuis trois semaines, tendent à se corser. Discrètement tragique, Métaxas, le sapajou sous le bras, évoque les récits du prudent Ulysse. Avec une mimique furibonde, le comte Cascarelli se fend, trépigne, roule des yeux.

— Le maître a attaqué avec une telle violence que M. de Langallery a failli être embroché du premier coup comme une grenouille... Si, si, *comme une grenouille.*

Et, levant son verre, il conclut, la voix voilée :

— C'était la foudre.

A son récit, des frémissements contagieux

cor ent; au milieu des petits-fours et des muffins, l'image de la mort et l'odeur du sang avivent la volupté. Les yeux de la marquise de Los Balbos s'allument d'un feu sombre. Et, dévisageant le héros de ses prunelles avides, elle croasse, en mouillant ses lèvres :

— Cet homme..., cet homme, voulez-vous que je vous dise : il mé *fascine.*

Aux unes et aux autres, le sourire immuable, M. Rameau continue de prodiguer les étreintes, les salamalecs, les protestations enjouées :

— Vraiment, marquise, vous me comblez... Mon cher comte, épargnez-moi... Un fruit confit, duchesse?...

Mais toute cette agitation lui est pour ainsi dire lointaine, extérieure. Machinalement, il a à peu près les gestes, les attitudes, les paroles qu'il faut. Sa pensée est ailleurs. Il y a un décor grouillant de visages, de toilettes chatoyantes, de chapeaux empanachés. Tout cela est amorphe, indistinct, bourdonne vainement. Il n'y a qu'une seule figure réelle et vivante, en même temps quasi immatérielle et invraisemblable.

Dans des attitudes souples, Thérèse Vitray va, vient, glisse, offre la tasse de thé, le sucre, la crème, l'assiette de friandises. Le moindre de ses gestes est un poème, chacune de ses paroles une harmonie. Son teint éblouissant épand une lumière. Une grâce est au bout de chaque frémissement de ses doigts fins. Elle est belle. Il y a six semaines, elle l'était autant. Aujourd'hui, sa beauté est plus pénétrante, plus attendrissante, délicieuse. Moins provocant, son charme est plus doux. Ce n'est plus un feu d'artifice, c'est une aurore...

Dociles, les lèvres de M. Rameau marmonnent, sans se lasser, les formules :

— Vous êtes trop aimable, comtesse... Encore un verre de porto, cher monsieur...

A chaque mot, à chaque pas de Thérèse, son âme est accrochée. . . . . . .

Mais soudain voici que dans sa poitrine elle vacille et frissonne comme une lampe qui agonise. Tout à l'heure, au salut d'Hubert Tessier, il a pu répondre par un salut. Ses doigts ont rendu une pression à ceux du visiteur. Il a trouvé des mots pour le remercier de ses bons vœux. Mais, depuis

qu'il est là, l'angoisse mord plus dur, jusqu'au halètement, jusqu'à la suffocation. Où est Thérèse? Qu'une seconde sa silhouette disparaisse derrière le panache d'un chapeau, c'est le normalien que guette le vieil homme. Lui aussi est autre. Gauche, engoncé, gêné dans ses attitudes, parbleu oui. Mais une fièvre l'imprègne, met une noblesse sur ses traits irréguliers. Derrière les verres du lorgnon, ses prunelles poursuivent la jeune fille, s'attachent à elle, ses prunelles avides, impudentes, outrageuses, que des supplices devraient éteindre. Les poings crispés, M. Rameau a réprimé l'élan instinctif. Un goût de meurtre au palais, il a continué de rabâcher :

— Une simple piqûre au bras, marquise... Goûtez donc un craquelin, un fondant, une truffette..

Ah! non, non!...

— Je vous écoute, duchesse!...

La langue de M. Rameau se dessèche. D'un regard circulaire, Thérèse s'est assurée qu'elle s'est acquittée de son office, et la voici, royale, frémissante et radieuse, qui passe légèrement devant

le jeune homme, l'effleure (profanation!), a vers lui un regard, murmure :

— Monsieur Hubert, est-ce que je ne vous offrirai pas aussi une tasse de thé?

Sans que la foudre tombe, sans que le plafond croule, il la suit... Il est debout en face d'elle. Elle lui verse le breuvage... Sa main tremble...

— Une goutte de lait?...

Il a saisi la tasse. Leurs doigts se sont touchés... Ah!

— Vous dites, cher maître?

— Mais rien du tout, duchesse. Je suis à vos ordres. Alors, votre idée...

Leurs doigts se sont touchés. Elle a proposé

— Voulez-vous faire la dînette?

Et, maintenant, assis l'un en face de l'autre, ils sont seuls tous les deux à une petite table, indifférents à tout le reste. Ils sont seuls avec la force divine qui est en eux. De temps en temps, les prunelles de Thérèse hésitent, s'abaissent; et puis, elles se relèvent. Elles rencontrent celles du jeune homme. Leurs lèvres balbutient des mots. Quels mots?... M. Rameau tend l'oreille, les happe des yeux...

— Une conférence? Duchesse, vous voudriez une conférence?

— Oh! cher maître!

Le masque amène, il écoute les requêtes. Mais oui, au lieu de bondir là sur ces effrontés, de saisir l'homme à la gorge, de le traîner hors de la chambre, M. Rameau sourit, se défend mollement, s'excuse. Et, là-bas, le drame se poursuit. Ils sont pâles, les deux visages, comme ceux des criminels. Que disent-ils? Ils se sont rapprochés...

— Je suis sûre que si vous vouliez...

M. Rameau s'est cassé en deux. Le confrère de Renan et de Caro se défend pour la forme, acquiesce, plastronne, fait la roue. Othello épie, se ronge, agonise. Ils se sont levés. Ils osent s'éloigner encore, s'approchent de la fenêtre. Parmi les épaules et les nuques, entre les panaches et les nœuds de ruban, les yeux du professeur coulent, glissent, s'efforcent. Il va se trahir, bondir les poings en avant... Ses ongles s'enfoncent dans les paumes. Est-il fou? Il se ressaisit, parle, pérore, se déchaîne. On fait cercle.

— Vous savez qu'à Athènes, les danseuses et les joueuses de flûte...

Ils sont seuls, là-bas, tout seuls près de la fenêtre, dans la gloire du jour qui commence de décliner. Leurs silhouettes jeunes sont penchées l'une vers l'autre. On dirait que les cheveux blonds de Thérèse effleurent le front du jeune homme.

— Il y avait des collèges sacrés où on leur enseignait tous les arts qui étaient l'apanage exclusif de leur profession...

Les épaules d'Hubert ont frémi. On ne voit pas l'expression des visages. Mais, cette fois, ce n'est pas un rêve. Leurs mains furtives se sont rejointes, demeurent unies....

— Des maîtres spéciaux leur apprenaient, outre les rythmes traditionnels, la philosophie...

Ils reviennent. En vain ils ont ajusté des masques. Leur félicité éclate sur leurs visages, plus violente que les dernières flammes du soleil couchant. Ils sont là. Ils ne se cachent pas. Leur ivresse ruisselle malgré eux. Insolente, brutale chez Hubert, plus contenue, mais plus intense, monstrueuse, chez Thérèse. Cela est écrit qu'ils

sont l'un à l'autre. Arrière, malédiction... Qu'au moins ils disparaissent et fuient... La voix de M. le professeur lui manque. Il y a soudain un brouillard devant ses yeux...

— Ah! mon Dieu, mon cher maître, qu'avez-vous?

Brusquement, au milieu d'une phrase, M. Rameau a chancelé... Ses traits se décomposent. Dix bras se tendent vers lui, le reçoivent, le soutiennent, avancent un fauteuil... Des piaulements s'effarent, gargouillent :

— Le maître se trouve mal... Métaxas, un médecin.

Mais déjà, la voix nette, M. Rameau s'excuse, rassure, agite la main :

— Ce n'est rien. Un étourdissement. Voilà ce que c'est que de causer et d'oublier qu'on a derrière soi quinze jours de lit et passé un demi-siècle d'âge.

La voix de tante Flora supplie, entrecoupée :

— Vraiment, cher maître, vous ne voulez pas qu'on donne un coup de téléphone au docteur?...

Comme si elle avait le droit d'élever la voix, Thérèse, effrontée ou hypocrite, suggère :

— Peut-être voulez-vous un peu d'air...

Hubert Tessier ose ouvrir la bouche...

— Mais non.

L'accent de M. Rameau se fait dur, son geste impératif.

Mais non, il va tout à fait bien. C'est fini. Si ces dames veulent bien se rasseoir...

Un tollé. Se rasseoir! Le maître n'y pense pas! Avec des hochements et des interjections, on se fait signe, on s'adresse des reproches. On aurait dû empêcher le cher maître d'abuser de ses forces. On s'est laissé aller au plaisir de le revoir et de l'entendre. On se repent. On s'accuse. On se sauve. Et le maître va promettre d'être très sage, de se reposer à fond, pour que le remords ne trouble point les sommeils. Encore une fois, M. Rameau remercie. C'est vrai qu'il est un peu las. Après une bonne nuit, il n'y paraîtra plus. Mais, avant que ses hôtes s'éloignent, il a encore un mot à leur dire. S'il leur est si reconnaissant d'avoir accepté son invitation, c'est qu'il tenait non seulement à

leur dire sa gratitude, mais aussi à leur faire ses adieux...

Ses adieux! En modulations disparates jaillit la consternation universelle. Ses adieux! Le maître n'y pense pas! Mais si, le maître y pense. Il a reçu, hier, un télégramme de Paris. Toutes sortes d'affaires urgentes le réclament. L'Institut, le Collège de France, — mots prestigieux. Et puisque, maintenant, il est rétabli...

L'heure, qui s'avance, — à peine le temps de faire avant la nuit, sur la promenade des Tamaris, la tournée obligatoire, — abrège les effusions, met un frein à l'explosion des détresses.

Il faut tout pardonner au maître, jusqu'à sa fuite, jusqu'à ses cachotteries. Mais on le reverra encore demain, et sans doute après-demain, — sans compter Paris, et l'année prochaine! Comme un vol d'oiseaux lisse ses plumes, sautille, pépie et prend son essor, on rassemble les écharpes, les collets, les ombrelles; les mains se joignent, des paroles bourdonnent... Le sourire immuable, les yeux fixes, avec une régularité mécanique, M. Rameau salue, étreint, balbutie, étreint encore.

Devant lui, les visages défilent dans une brume. Pour chacun, il trouve un mot approprié :

— Encore une fois merci, mon cher comte... Commandant Métaxas, je vous reste éternellement obligé... Certainement, duchesse, à Paris... Madame Cabanet... Ah! oui!...

Et celle-ci, c'est Thérèse. Oui, qu'elle passe, qu'elle passe vite avec celui qui l'accompagne, qui la couve du regard, d'un regard dans lequel il y a la joie, l'orgueil, la victoire... Oui, oui, il a compris. Elle veut parler. Il lui clôt la bouche...

— Plus tard, oui, Thérèse, demain. Oui, je sais, soyez heureuse. Sauvez-vous...

Elle insiste, l'entraîne à l'écart.

— Nous voulons absolument...

Et l'autre, voilà l'autre qui se croit aussi tenu d'ânonner quelque chose :

— Mon cher maître, Thérèse m'a dit... Vous le premier... Reconnaissance éternelle... Jour inoubliable... N'aurai pas assez de toute ma vie... Auteur véritable de mon bonheur...

Entendu, c'est entendu.

Les yeux de M. Rameau sont vitreux. Il a un

goût de meurtre dans la bouche; mais, au lieu d'étrangler le ravisseur, ses mains serrent celles qui lui sont tendues, ses lèvres murmurent des paroles de mensonge :

— Trop heureux, mon jeune ami..., sincères et joyeuses félicitations...

Ils sont partis.

VI

Ils sont partis, et M. Rameau reste seul. Enfin, seul. Lourd, lassé, avec un soupir qui ressemble à un gémissement, il se laisse tomber dans un fauteuil. Parmi le jour qui décline, l'aspect de la pièce, banalement luxueuse, est lamentable. Une odeur d'humanité, de victuailles, y flotte avec des parfums écœurants. Les tasses et les assiettes sales, les miettes éparpillées, les coupes à demi vides, les fleurs qui déjà se fanent, donnent une idée d'orgie ou de mort. On songe au cabaret nocturne, les viveurs sortis, et aussi à une chambre

mortuaire. Où est le cadavre? Dans la vaste glace qui se dresse en face de lui, M. Rameau l'aperçoit. C'est lui. Il a, dans le silence, un ricanement. C'est lui que, tout à l'heure, il croyait jeune, alerte... Avec dégoût, il passe la main sur son front, sur ses joues, en palpe la laideur. Dans ce décor de faste menteur, il se perçoit grisonnant, effondré, ridicule. Des sentiments complexes le bouleversent, où ce n'est pas le désespoir qui domine, mais plutôt contre lui-même une haine méprisante, furieuse, enragée. Il voudrait se souffleter, se cracher à la face, se fuir... Permis d'être vieux, laid, incapable. Il n'est pas permis de se méconnaître, de se travestir, d'oublier qu'on est soi.

Brusquement, M. Rameau s'envisage, durant ces semaines de démence. Il s'injurierait, se battrait. C'est ça qui a joué à l'homme du monde, au spadassin, à l'amoureux! C'est ça : joli physique pour un héros de Dumas et d'Octave Feuillet! le Don Juan du Collège de France, le Cyrano de l'Institut. Cyrano? Allons donc : Monsieur Poire! Quel sujet pour Courteline! Monsieur Poire est

amoureux... Monsieur Poire se bat en duel. Vieux passionné, va! Ah! comme il souffre, comme il souffre!... Toute l'âme de M. Rameau est en chair vive, pantelante, écartelée. Ah! crier, hurler, ou, mieux, dormir, disparaître, n'être rien! Pas seulement fichu de flanquer proprement un coup d'épée; ce Langallery! Et, maintenant, il va falloir vivre, vivre, vivre!... Mais, d'abord, fuir, ah! oui, fuir au plus vite...

M. Rameau se lève, va vers la sonnette. En passant près de la cheminée, il aperçoit, sur une chaise, une petite écharpe, un tissu léger lamé d'argent. Il la reconnaît. Tout à l'heure, elle caressait les épaules de Thérèse. Il la prend dans ses mains, qui tremblent, la porte à ses narines, la respire, ferme les yeux. Mais il tressaille et, brusquement, la rejette sur le canapé, la recouvre d'un coussin. Un pas léger s'est arrêté. On frappe. La porte s'entr'ouvre. Une voix rieuse implore gaiement :

— Je puis entrer? C'est Thérèse.

THÉRÈSE. — Vous ne vous attendiez pas à me revoir. Je vous ai fait peur?

Dans l'ombre, M. Rameau recompose son visage

Il répond, la voix unie, des syllabes quelconques.

M. Rameau. — En effet, c'est une surprise. Et peut-on savoir?...

Thérèse. — Je me suis aperçue que j'avais oublié mon écharpe. Je suis revenue la chercher.

M. Rameau. *jetant un coup d'œil sur le coussin derrière lequel elle est enfouie.* — Une écharpe? Quelle écharpe? Il n'y a pas d'écharpe.

Thérèse. — Tiens! Enfin, peu importe! L'une de ces dames l'aura prise par mégarde. Je la retrouverai demain. Au fond, c'était un prétexte. Je voulais encore, les autres parties, vous dire le bonsoir...

M. Rameau. — Vous êtes bonne, ma petite Thérèse. Je vous remercie.

Thérèse. — Vous ne vous ressentez plus de votre malaise?

M. Rameau. — Du tout. Un moment de vertige. Je suis tout à fait bien.

Thérèse. — Et ce départ? Ce départ subit? Est-ce que c'est bien vrai? Vous ne m'en aviez rien dit.

M. Rameau. — Il faut me pardonner. Voilà

bien des jours que mes affaires me réclament. Je remettais mon retour à cause de ma convalescence. Et puis, il y avait ma promesse, cette fameuse promesse de ne pas vous abandonner avant que votre avenir soit assuré. Maintenant, je suis guéri, et..., et vous n'avez plus besoin de moi. Au contraire, ma présence vous serait à charge...

THÉRÈSE. — Oh! vous ne le pensez pas. Dites que vous ne le pensez pas. S'il y avait une ombre sur mon bonheur, ce serait de penser que vous n'en avez pas accueilli la nouvelle avec la joie à laquelle je m'attendais, à laquelle j'avais le droit de m'attendre, puisqu'enfin il était votre œuvre. Tout à l'heure, votre étonnement; maintenant, ce départ... Dites, vous ne m'en voulez pas, pas du tout, de quelque chose que je ne comprends pas?

M. RAMEAU, *avec un geste de protestation.* — Réfléchissez vous-même. De quoi pourrais-je être triste? Votre appel m'a tiré de mon taudis. Quelques semaines, je vous ai vue. Vous m'avez permis d'écarter de vous une menace. Je vous

laisse, ayant devant vous le bonheur joli et sûr qui vous est dû et qui vengera les tristesses de votre mère. Que puis-je désirer de plus?

THÉRÈSE. — Vous avez raison. J'étais folle. Pardonnez-moi. Quand on est si heureux, on voudrait qu'il n'y eût autour de soi que des heureux.

M. RAMEAU. — Alors, vous êtes si heureuse?

THÉRÈSE. — Mais oui... Vous aussi?

M. RAMEAU. — A peu près, oui... Oh! vous comprenez, il y a une nuance...

THÉRÈSE. — Alors, je me sauve.

M. RAMEAU. — Déjà...

THÉRÈSE. — Il est tard. Et puis, vous comprenez, je me suis échappée pour cinq minutes... Hubert m'attend. Et vous devez être fatigué...

M. RAMEAU. — Vous avez raison. Il ne faut pas le faire attendre. Et, moi, je suis bien fatigué. Adieu, Thérèse.

THÉRÈSE. — Au revoir, monsieur Rameau. A demain. Vous avez fixé la date exacte de votre départ?

M. RAMEAU. — Pas encore. J'attends un

télégramme... Je rentrerai à Paris par petites étapes, pour ne pas trop me fatiguer.

THÉRÈSE. — Alors, au revoir !

M. RAMEAU. — Adieu.

Il détourne la tête. Mais il tressaille. Brusquement, deux bras enlacent son cou. Il sent palpiter contre lui la caresse moelleuse d'un jeune corps. Deux lèvres fraîches se posent sur sa joue molle... Il a le vertige. Mais c'est fini. Du pas de la porte, Thérèse lui crie encore : « Au revoir. » Elle disparaît. Et, dans l'ombre, M. Rameau reste seul, seul comme il n'a jamais été. Oui, jadis, quand Annie l'a rejeté, il a souffert atrocement, il a cru souhaiter mourir! Comme il se trompait! Il avait vingt-cinq ans et gardait en lui, obscurs et inavoués, pourtant vivaces, tous les espoirs confus de la jeunesse... Il croyait au travail. Il croyait à la science. Il croyait à l'oubli. Il croyait peut-être à une justice compensatrice. Il croyait à la vie. Maintenant, la coupe est vide. Il est seul, épuisé, laid, vieux, et il n'est pas mort. Un moment très long, très lourd, il reste englouti dans l'ombre. Puis, il se lève, — comme son pas s'est appesanti!

— pose son doigt sur la sonnette, tourne le bouton d'électricité qui donne la lumière à la petite lampe de cuivre sur la table-bureau, prend une feuille de papier à lettre, trempe sa plume dans l'encrier.

EUGÈNE, *apparaissant.* — Monsieur a sonné?

M. RAMEAU. — Oui. Vous appellerez la femme de chambre et la prierez de vous aider à faire ma malle. Des nouvelles imprévues m'obligent à partir demain matin pour Marseille, par le premier train. Vous direz au bureau qu'on me retienne une place et qu'on me prenne un billet. Je réglerai ma note dès ce soir.

EUGÈNE. — Monsieur n'a pas besoin d'autre chose?...

M. RAMEAU. — C'est tout, je vous remercie.

Eugène sort. Dans le silence, M. Rameau reste immobile. Des fantômes défilent et s'enfuient, carrousel vertigineux. C'est toute sa vie qui s'égrène, s'effrite, se désagrège, s'anéantit. Une rafale lui a vidé l'âme. Il n'y avait plus en lui de vivant que Thérèse. Elle disparue, tout s'écroule. Elle disparue! Mais, s'il le veut, il est le maître de la revoir encore... Qui l'oblige à précipiter ainsi?...

Tout seul, M. Rameau secoue la tête et murmure à demi-voix :

— Non, non...

L'effort qu'il s'est aujourd'hui imposé, il n'a pas le courage de le renouveler. Non, il faut qu'il parte. S'il reste, son cœur éclatera. Malgré lui, un peu du fiel qui l'emplit débordera, jettera une amertume sur la joie pure de cette enfant. A la souffrance qui le tenaille, il n'ajoutera pas le surcroît d'une lâcheté. M. Rameau se penche sur la table-bureau, et, saisissant le porte-plume, il ment :

« Ma petite Thérèse, ce que je craignais et prévoyais un peu est arrivé. Je suis obligé de brusquer mon départ, et à tel point que, demain matin, le temps me manquera pour vous dire adieu. Je compte sur votre amitié pour m'excuser auprès de Mme Cabanet... »

Il s'arrête. Voici que, sous les fenêtres de l'hôtel, à la nuit tombée, une bande de chanteurs s'est installée. Et, dans la sérénité du soir, montent les strophes fatidiques : Santa Lucia... *En vain M. Rameau se cramponne à son porte-plume,*

ravale sa salive, se penche de nouveau sur son papier. Il se laisse aller. Un gros sanglot qui gargouille soulève sa poitrine. Et des larmes lentes, grosses, infinies, ruissellent de ses yeux sans cils sur ses joues grises et laides.

CINQUIÈME PARTIE

I

A Paris. Identique à lui-même, c'est le cabinet de travail d'Olivier Rameau. Seulement, des piles de journaux, de revues et de volumes se sont accumulées. La marée montante des choses poudreuses, vétustes et mortes a englouti le bureau et les tables, déborde sur le divan, la moitié des sièges. Un plumeau à la main, Pauline cause avec M. Dumoulin, qui vient d'arriver.

M. Dumoulin. — Eh bien ! M. Rameau rentre toujours tout à l'heure?

Pauline. — Monsieur en sait probablement

plus long que moi. « Arriverai mardi une heure quarante-cinq. Préparez appartement. Rameau. » Il y a trois jours que j'ai reçu ce télégramme. C'est tout. J'ai prévenu le boucher et la blanchisseuse. J'attends. J'avais pensé que, des fois, M. Dumoulin serait allé chercher Monsieur à la gare.

M. Dumoulin. — Oui, j'en ai eu l'idée. Et puis, je me suis méfié. Avec ces retards perpétuels des trains... Il y a toujours des courants d'air. Je me suis dit qu'il aimerait autant me retrouver ici, chez lui, comme d'habitude. Qui sait si, après une telle interruption, ça ne lui fera pas plaisir de rentrer tout de suite dans le bon petit trantran de la vie ordinaire... Tenez, Pauline, nous pourrions préparer la table de jeu... *(Ils déploient la table, y préparent les cartes.)*

Pauline, *époussetant.* — En voilà de la poussière !

M. Dumoulin. — C'est que cela en fait une absence !... Près de deux mois.

Pauline, *secouant la tête.* — Si c'était Dieu

possible de s'attendre à une chose pareille avec Monsieur ! Un homme si doux, si rangé...

M. Dumoulin. — Il n'y a pas pire morsure que celle du mouton enragé. Olivier avait en lui un paladin qui sommeillait. Le réveil a été terrible. Il a suffi de l'appel d'une vierge opprimée pour le déchaîner...

Pauline, *joignant ses mains.* — De me dire que Monsieur, que je voyais là si sage le matin, avec sa robe de chambre, sa petite calotte, son journal, et son chocolat, s'est battu contre un autre homme, l'épée à la main, ça me fait comme un rêve. Rien que d'y penser, j'en ai les sangs tournés.

M. Dumoulin. — Il y a de quoi ! Heureusement que le roman est fini. Plus de suite au prochain numéro. Nous rentrons dans la vie raisonnable. *(Il tire une lettre de sa poche et la relit à demi-voix.)* « Mon cher Adrien, mon bras est guéri, Mlle Vitray fiancée à un charmant garçon. Dans ces conditions, rien ne s'oppose plus à mon retour. Je pars demain matin et, après deux escales à Marseille et à Dijon, débarquerai

en gare de Lyon mardi à une heure quarante-cinq. Bien affectueusement à toi. Olivier. » Ce n'est pas long, mais c'est net. La concision d'un bulletin de victoire.

Pauline. — Dame, c'est qu'au fond il y a tout de même pour Monsieur de quoi être un peu vaniteux. Pour une fois, ça n'était pas seulement dans les papiers que personne ne connaît que le nom de Monsieur était imprimé. Je l'ai lu de mes propres yeux, chez la crémière, dans *le Journal* et dans *le Matin*. Même que la concierge en était assez fière, dans le quartier. D'ailleurs *(désignant un monceau de cartes sur un coin de table.)*, il n'y a qu'à voir tous ceux qui sont venus corner du papier à la maison...

M. Dumoulin. — Ah ! parbleu, c'est un gaillard. Il va nous revenir avec des allures de tranche-montagne. On ne saura plus comment le tenir. *(Il prête l'oreille.)* Dites donc, Pauline, il me semble entendre...

Pauline, *allant à la fenêtre*. — C'est bien Monsieur... Un coupé du P.-L.-M. Attendez-le ici pour lui faire la surprise... *(Elle sort.)*

M. Dumoulin. — Ce brave Olivier ! Il nous a assez salement lâchés. Et d'autres pourraient s'en froisser. Mais je ne lui en veux pas... Ça me fait même plaisir de le revoir... Et pourvu qu'il ne se donne pas des airs de matamore, on ne lui tiendra pas rigueur. Sacré brigand, tout de même ! A son âge, qui aurait pu croire... *(Il s'arrête.)*

II

Un bras en écharpe, tenant de l'autre main un paquet de couvertures, M. Rameau fait son entrée d'une allure oblique. Il est vêtu d'un grand pardessus de voyage. Sur la tête, un feutre cabossé. Ses traits sont tirés. Un noir de fumée est écrasé sur son visage. Avec un soupir de lassitude, qui est presque un gémissement, il pose son paquet et rattrape au vol son lorgnon qui vacille. Pauline le suit avec la valise et une fourre allongée. Dans la porte, s'encadre la silhouette d'un porteur chargé d'une malle.

M. Rameau, *à Pauline.* — Laissez ici mon petit bagage et faites poser la malle dans ma chambre.

Elle sort, suivie du porteur.

M. Rameau demeure immobile. D'un œil atone, il parcourt la pièce, les meubles connus, les piles de livres et de journaux. Et, tout à coup, il aperçoit M. Dumoulin. Il sourit et lui tend la main :

— *Ah! bonjour, mon vieux. Je suis heureux de te revoir.*

M. Dumoulin, *lui serrant la main avec effusion.* — Alors, on n'a pas tout à fait oublié les amis? Espèce de coureur, va! On devrait te faire la tête, avoir l'air de ne pas te reconnaître. Et, pourtant, il n'y a pas moyen d'y tenir. On est trop content de se retrouver tous les deux. Voyons ta mine. *(L'examinant.)* Hum! Tu n'as pas ramassé beaucoup de graisse en route. Je pensais te trouver plus rubicond. Tu portes toujours ton bras en écharpe?

M. Rameau. — Oh! ce n'est plus rien. Une simple précaution. *(Le porteur réapparaît. M. Rameau fouille dans son gousset et le paye.*

Puis, c'est le tour de Pauline qui, ayant reconduit l'homme, pénètre dans le cabinet et, les poings sur les hanches, contemple son maître d'un air de curiosité. Comme l'examen se prolonge, il l'interpelle.) Eh bien ! Pauline, vous me reconnaissez ?

PAULINE. — Dame, Monsieur, après toutes ces aventures, ça n'étonnera pas Monsieur, je pense, s'il faut le temps de se remettre... D'autant que, sans manquer de respect à Monsieur, ça ne paraît pas lui avoir tant réussi que ça de courir le monde...

M. RAMEAU, *avec un sourire forcé.* — Vous ne me trouvez pas à votre goût ?

PAULINE, *sévèrement.* — Quand Monsieur est parti, il avait ses deux bras et de meilleures joues. M'est avis que toutes ces cuisines d'hôtel et ces histoires de duel, c'est peut-être très joli quand on a vingt ans. Quand on a l'âge de Monsieur, ça ne rajeunit pas les gens.

M. RAMEAU. — Vous avez raison, Pauline. Aussi, rassurez-vous. C'est fini. D'ailleurs, aujourd'hui, je sens un peu la fatigue du voyage.

Mais je vais bien, parfaitement bien. *(S'adressant à M. Dumoulin.)* Et toi, mon vieux? Toujours satisfait?... Tu as bon visage.

M. Dumoulin, *sarcastique.* — Ah! moi, je ne suis pas allé jouer le Don Quichotte ni disputer les belles aux chevaliers félons. Ça n'empêche pas que l'estomac ne va guère. Et tu sais que j'ai eu à changer de cuisinière. Mais ce sont là des détails bien terre à terre. Dans le tourbillon de ta vie à outrance, as-tu eu seulement le temps de lire mes lettres?

M. Rameau. — Tu mériterais que je te dise que non.

M. Dumoulin. — Peuh! A tes réponses, on ne s'en serait pas douté. Il est vrai que, quand on ne fréquente que des duchesses et des millionnaires, on n'a pas beaucoup de temps à passer sur son papier à lettre. Je compte que tu vas m'apprendre le tango et la danse de l'ours. Fêtard! Spadassin! Cocodès!... *(Il fait le geste de pousser des bottes à M. Rameau, qui sourit du même air distrait.)*

Pauline, *qui a défait la fourre et contemple*

avec stupeur ce qui s'y mélange aux parapluies.

— Qu'est-ce que c'est que cela?

M. Rameau. — Ce sont des instruments de golf. Vous pourriez les porter à la mansarde. Je n'en aurai plus l'usage.

Pauline. — Ah bien !... Je pensais que c'était pour le duel. *(Faisant le geste de fourrager.)* Bah ! Ça peut toujours servir pour arranger le feu.

M. Dumoulin, *avec ironie.* — Tu ne comptes donc pas importer le golf au Collège de France?

Il manie un à un, avec un dédain qui se nuance de précaution, ces engins inconnus qu'ensuite Pauline rassemble et emporte sous son bras.

Cependant, M. Rameau a un coup d'œil distrait sur son bureau, soulève deux ou trois brochures, défait une bande de journal, et puis se laisse tomber dans son fauteuil avec un soupir. M. Dumoulin s'assied en face de lui. Il y a un silence. Après un moment, M. Dumoulin reprend :

— *Sais-tu que je commençais à désespérer de te revoir? Dame, tu annonces que tu t'en vas pour quinze jours et tu restes absent deux mois. Tu*

dois assister au Congrès d'archéologie de Marseille. Personne ne t'y rencontre. L'on reçoit de toi à peine, de temps en temps, quelques mots griffonnés sur un papier d'hôtel. Parquelet, de passage à Beaurivage, t'entrevoit en culotte courte et en casquette vert pomme, arpentant les falaises un maillet à la main, derrière une petite boule blanche. Les journaux mondains te montrent inséparable de tout ce qui grouille de rastaquouères sur la Riviera. Un beau jour, tu te bats en duel comme un officier de cavalerie. Avoue qu'il y a de quoi déconcerter un vieux copain. A la fin, on m'aurait annoncé que tu te mariais ou que tu partais pour le Sahara en aéroplane, ça ne m'aurait plus étonné.

M. Rameau. — Moque-toi de moi, va. Je te permets de ne pas m'épargner.

M. Dumoulin. — Sacré veinard ! Tu t'en es donné du bon temps et tu en rapportes des souvenirs... Bah ! J'ai beau te blaguer. Au fond, tu sais, je ne t'en veux pas. C'est bon, quelquefois, d'oublier son âge. Et, maintenant que te voilà de retour, je te pardonne tout à fait. Tu vas en

avoir à me raconter ! C'est égal, je te connais. Malgré tes succès, malgré les duchesses, les raouts et toutes les séductions de la vie à grandes guides, ce qui doit te rendre le plus heureux, c'est d'avoir bien casé la fille d'Annie. Alors, elle était gentille, cette petite Thérèse?

M. Rameau. — Très gentille.

M. Dumoulin. — Jolie?

M. Rameau. — Extrêmement jolie.

M. Dumoulin. — Elle ressemblait à Annie autant en chair et en os qu'en photographie?

M. Rameau. — Davantage. *(Avec effort.)* C'était Annie elle-même, plus pétillante, plus alerte, capable de plus de bonheur ou de plus de souffrance.

M. Dumoulin. — Pas trop mauvais genre?

M. Rameau. — Dans les premiers temps, il y avait à redire. Mais une volonté si loyale de se réformer elle-même. Une telle soif de ce qui est droit, de ce qui est net. Autant d'énergie que de grâce, de pureté réelle et foncière...

M. Dumoulin. — Quelle chaleur ! Mais je ne devrais pas m'en étonner. Dis donc, ce Langal-

lery avec lequel tu t'es battu, c'est bien le nom qu'il y avait dans sa lettre? Pour lequel on t'appelait en consultation?

M. Rameau. — Mais oui.

M. Dumoulin. — Et ce n'est pas une discussion politique (comme disaient les journaux) qui vous a mis l'épée à la main?

M. Rameau. — Non. Cet individu, un aigrefin de la pire espèce, s'est obstiné, malgré les avertissements que je lui avais donnés, à prétendre s'imposer. Il a fallu employer un moyen catégorique pour se débarrasser de lui.

M. Dumoulin. — Mes compliments. Tu n'y vas pas de main morte. Et, cet amoureux encombrant évincé, c'est toi qui as déniché l'autre?

M. Rameau. — Oui, à peu près.

M. Dumoulin. — Tessier, je le connais de nom. Un garçon sérieux, bien élevé. Je crois l'avoir rencontré, une fois, chez Bordes. Mais je n'aurais pas cru que ce serait le genre de la petite. Tu as dû avoir du mal à l'imposer?

M. Rameau. — Mais non, pas trop.

M. Dumoulin. — Je vois ça d'ici. Un peu

girouette, hein, la nièce à tante Flora? Tu as saisi le moment où elle avait la tête tournée du bon côté?

M. Rameau. — Ce n'est pas tout à fait cela. Thérèse Vitray, sous son apparence légère, mondaine, a une honnêteté profonde, intacte. Quand elle a compris à quel péril elle venait d'échapper, elle a eu une espèce de sursaut. C'est tout l'élan de sa conscience, toute sa soif d'honnêteté qui l'a poussée vers Hubert Tessier.

M. Dumoulin. — Je comprends. Tu lui as épargné le coup de folie. Dégrisée, elle a consenti au mariage de raison.

M. Rameau. — Au mariage de raison? Non, pas tout à fait.

M. Dumoulin. — Tu crois qu'elle aimait son Hubert?

M. Rameau. — Ah! oui, elle l'aimait.

Il y a un silence. M. Rameau reste immobile, les yeux fixés dans le vide devant lui. M. Dumoulin le considère. Peu à peu, ses sourcils se froncent. Enfin, il l'interpelle :

M. Dumoulin. — Dis donc, mon vieux. Ce

n'est pas pour te faire un reproche. Mais je trouve que tu n'es pas devenu bavard.

M. Rameau. — Moi?

M. Dumoulin. — Oui, toi. Ce n'est pas du pape que je parle, probablement. Il me semble que pour un homme qui vient d'accomplir de telles performances, tu es bien silencieux. Ou c'est peut-être parce que, n'étant ni une duchesse ni un roi nègre, je ne suis pas digne de ta conversation.

M. Rameau. — Voyons, Adrien, ne te moque pas. Au fond, je puis te l'avouer : la vérité, c'est que je suis un peu las.

M. Dumoulin. — Ha! Ha! le voilà bien, l'aveu honteux tout de même arraché. On s'aperçoit, à la fin, qu'à nos âges on ne fait pas impunément le godelureau. C'est très joli, le golf, les duchesses, les émotions, les bons dîners. Mais ça secoue les nerfs, ça fait veiller, ça fatigue l'estomac. Parions que nous les avions un peu oubliés, là-bas, nos cinquante-trois ans?

M. Rameau. — Oui, un peu, tu as raison. Mais je me les suis rappelés, à la fin.

M. Dumoulin. — Quand tu ne pouvais plus faire autrement, vieux fêtard, coureur de jupons, Céladon du Collège de France. *(Soudain, il s'arrête, stupéfait.)* Mais qu'est-ce que tu as?

Effondré dans son fauteuil, M. Rameau demeure immobile. Et voici que, lentement, deux larmes, deux grosses larmes roulent sur ses joues et y tracent dans la poussière un double sillon noirâtre.

M. Dumoulin, *interdit.* — Olivier, mon vieux, je t'en supplie...

M. Rameau. — Rien. Rien, ce n'est rien. Un moment de faiblesse. Ça passera. *(Il se mouche, tamponne ses yeux rouges, renifle et esquisse une grimace bizarre qui veut être un sourire.)* Tu vois, cela va déjà mieux.

M. Dumoulin, *complètement bouleversé.* — Mon vieux, pardonne-moi si, en quelque chose, je t'ai fait de la peine. Mais j'avoue que je ne comprends pas. Tu me vois abruti. Je voudrais t'être secourable. Et je ne sais plus que dire ou que ne pas dire.

M. Rameau, *faisant un effort.* — Écoute-moi.

Je devrais être plus fort. Mais je sens que cela m'étouffe. Il vaut mieux que tu saches. A un ancien camarade comme toi, il y a des choses que je ne puis pas cacher. Mais je ne puis pas non plus les dire tout entières. Il faut, Adrien, que tu les comprennes à demi-mot. Tiens, veux-tu que je te raconte une histoire?

M. Dumoulin. — Une histoire? Je t'écoute.

M. Rameau. — Ou, plutôt, un conte, une sorte de fable un peu incohérente. Voici. Il y avait, une fois, un vieux hibou...

M. Dumoulin. — L'oiseau de Minerve, déesse de la Sagesse.

M. Rameau. — Oui ; mais celui-là n'était pas si sage que sa patronne. Ce hibou, quand il était jeune (même les hibous sont jeunes une fois, ou croient l'être), tomba amoureux d'une mésange.

M. Dumoulin. — Il ignorait les lois de l'ornithologie.

M. Rameau. — Il ignorait tout. Ce hibou n'était qu'un serin ou, si tu aimes mieux, qu'un âne. Donc, il tomba amoureux d'une mésange exquise et légère. Il était laid, gauche, cligno-

tant, ennuyeux. Gentiment, elle l'envoya promener, et, le laissant retourner dans la nuit, accorda sa patte charmante à un autre oiseau de son espèce.

M. Dumoulin. — Oui.

M. Rameau. — Les années se passaient. Recroquevillé dans son trou, absorbé dans les mille petites manies de sa vie obscure, notre héros vieillissait lentement. Ses seuls compagnons étaient deux ou trois autres hiboux dans son genre. Une antique chouette lui tenait son ménage. Il devenait chaque jour plus laid, plus myope et plus racorni. Mais il ne s'en apercevait pas, vivant à l'écart de tout ce qui est beau, de tout ce qui brille, de tout ce qui est jeune et s'épanouit. Malheureusement pour lui, un matin, il reçut une lettre...

M. Dumoulin. — Le hibou?

M. Rameau. — Oui, ce vieux serin de hibou. La mésange était morte, morte depuis longtemps, comme tant d'oiselets jolis mal armés contre les pièges. Mais elle avait laissé une fille, une fille mignonne, délicieuse et pétulante

comme elle-même. Et voici qu'avant de s'envoler et de bâtir son nid, cette mésangette réclamait un conseil. Les hiboux, tu le sais, sont réputés des oiseaux sages. Sans doute doivent-ils leur prestige à l'obscurité où ils vivent. Toujours est-il qu'après avoir un peu hésité (le grand jour intimide les nocturnes), notre solitaire se décida, et, plantant là sa chouette et ses amis, fit sa valise et prit son vol. Tu vois ça d'ici?

M. Dumoulin. — Oui.

M. Rameau. — Il prit son vol et s'abattit dans la volière où sa mésangette habitait, parmi une foule d'autres oiseaux au brillant plumage. Et, là, il arriva quelque chose de grotesque, d'extravagant. Au milieu de cette gent emplumée et froufroutante, sous le grand soleil qui l'éblouissait, au lieu de prendre conscience de lui-même et de se tenir dans la réserve qui convenait, notre hibou perdit complètement la tête. Il oublia sa nuit, sa vieillesse, sa laideur, qu'il était hibou. Il oublia totalement qu'il y avait des années que sa mésange était morte.

La mésangette qui l'avait appelé ressemblait tant à la disparue que brusquement le songe morose de sa vie s'évanouissait. Il se retrouvait jeune. Il lissait ses plumes. Au milieu de la volière étonnée, — ris, mon vieux ! — il singeait le dameret, faisait la roue comme s'il était paon, roucoulait comme s'il était pigeon. Bref, — c'est à se tordre ! — je ne puis pas te donner une meilleure idée de sa folie qu'en t'avouant, en t'avouant tout bas, qu'il tomba amoureux, amoureux éperdument, de la mésangette.

M. Dumoulin. — Oh !

M. Rameau. — Il ne faut pas l'accabler. Si ridicule qu'il fût, notre hibou n'était pas complètement aliéné. De ce qui se passait en lui, il n'avait pas conscience. Tiré de sa nuit, sans doute que la pleine lumière le grisait, l'étourdissait un peu. Brusquement, toute son existence morne et gâchée s'évanouissait. Le passé lointain redevenait un présent radieux. Ce n'était pas une autre mésangette, c'était celle de jadis, rajeunie, ressuscitée, plus fraîche et plus éclatante, qui le fascinait. Et parce que son

cœur, son pauvre cœur solitaire, conservé dans l'ombre et la poussière, parce que son cœur était resté le même, il ne se souvenait plus qu'il était vieux, qu'il était laid, qu'il était hibou. Et il se mit donc à aimer, à aimer follement, comme s'il en avait encore le droit sans être ridicule, sans être odieux. ..

M. Dumoulin. — Olivier...

M. Rameau. — Aussi, mon vieux, tu peux te figurer que le réveil fut rude. Je t'ai dit que le malheureux était tout à fait inconscient. Consulté par la mésangette, il lui avait bonnement indiqué dans la bruyante volière le compagnon de nid qu'il lui souhaitait. Quand elle lui annonça qu'elle suivait son conseil et l'épousait, il faillit, pour tout de bon cette fois, et définitivement, en perdre la raison. Toutes les agonies, toutes les détresses des amoureux déçus, il les éprouva. Je t'avouerai même tout bas qu'il ne fut pas loin d'en commettre les pires extravagances. Hier, penché sur le quai du Rhône, bouillonnant, tumultueux, il eut la tentation poignante jusqu'à l'obsession d'en

finir avec sa misère. Mais un hibou ne se suicide pas. Ça ne s'est jamais vu. C'est contre les règles. Quand ses yeux sont trop cruellement éblouis de la lumière radieuse qui n'est pas faite pour eux, quand il souffre trop, il n'a qu'une chose à faire qui est de reprendre lourdement son vol effarouché et de revenir très vite se plonger dans le trou d'ombre qu'il n'aurait jamais dû quitter. C'est ce qu'il a fait. Il est de retour. Sois charitable : ne te moque pas trop de lui, Adrien. *(Il y a un silence.)*

M. Dumoulin. — Olivier... Mon pauvre vieux. Je..., je voudrais pouvoir t'exprimer comme je sympathise. Oui, je comprends. Cet appel... Cette ressemblance avec Annie... Ce changement... Il y a de quoi être bouleversé, avoir le vertige. Mais il est impossible qu'avec le temps tout cela ne s'arrange pas. Cette..., cette affection changera de caractère. Tu recevras la récompense de ta bonne action. Tiens, je suis sûr que, dès maintenant, en t'interrogeant, quand tu te dis que, grâce à toi, Thérèse, la fille d'Annie, est sauvée, qu'elle aura la vie digne et sûre que

tu voulais pour elle, tu éprouves un adoucissement.

M. Rameau, *secouant la tête.* — Non.

M. Dumoulin. — Voyons !...

M. Rameau. — Non, te dis-je. Quand je pense à elle, je songe seulement à ceci : c'est que, pour la vie, elle est à un autre. Et de ceci je souffre jusqu'au fond de l'être, dans mon âme, dans mon corps, dans ce que j'ai de meilleur et de pire, divinement et ignoblement.

M. Dumoulin. — Je t'assure...

M. Rameau. — Non. Non, Adrien, n'essaye pas de me consoler. Ce ne sont pas des consolations que je te demande. Seulement de la pitié, de la pitié indulgente, un peu tendre. Excuse le ridicule de la comparaison. Mais c'est bien ceci : figures-toi Roméo se réveillant Cassandre ou Bartholo. C'est atroce. Hier, la jeunesse retrouvée, l'ivresse, toutes les puissances de l'amour chantées par les poètes. Aujourd'hui, la décrépitude, l'anéantissement, les ténèbres, la solitude...

M. Dumoulin. — Voyons, Olivier, je t'assure

que tu exagères. J'admets ton chagrin. Mais ne te laisse pas aller. A cinquante ans, la décrépitude !... L'anéantissement ! quand tu as la célébrité, quand tu viens toi-même d'en connaître les douceurs. Et puis, la solitude ! Sans te parler des liens nouveaux que tu viens de nouer, tu as autour de toi des affections solides, éprouvées... Enfin, sapristi, je suis là, moi...

M. Rameau, *lui tendant la main.* — Je te demande pardon...

M. Dumoulin. — Oh ! je ne me froisse pas. Ne crains rien. Ce que je veux dire, c'est que dans ta douleur, — cruelle, je l'admets, mais que, tout de même, le temps adoucira, — il te reste, dès maintenant, quelques distractions. Tiens, moi... C'est peu de chose ; c'est quelque chose, pourtant, qu'une amitié fidèle, discrète, à qui tu peux t'ouvrir librement, sans crainte d'être incompris ou importun. Nous parlerons de Thérèse, de ton chagrin. Nous tâcherons...

M. Rameau. — Non, n'est-ce pas, Adrien, tu ne m'en voudras pas? En te racontant, tout à

l'heure, ma folie, je t'ai donné la plus grande preuve de confiance qui soit en moi. Pardonne-moi si, en retour, je te demande que nous ne reparlions jamais — tu m'entends, jamais ! — de cette histoire, de ce conte de fées. Vois-tu, d'abord, cela me ferait mal, trop mal. Et puis ici, dans ce cadre, avec moi, maintenant que je suis réveillé, loin de là-bas, ce serait odieux, avilissant. J'aurais honte. J'ai fait un rêve fou. Il ne faut pas le souiller, mais tout doucement, intact, le laisser s'ensevelir dans sa pureté, dans son innocence, dans sa folie. Plus un mot. Le silence. La nuit. C'est convenu, n'est-ce pas?

M. Dumoulin, *lui tendant la main.* — Ce sera comme tu voudras. *(Ils se taisent. Pauline entre avec un plateau.)*

Pauline. — J'ai pensé que Monsieur voudrait peut-être prendre, comme d'habitude, une tasse de café avec M. Dumoulin.

M. Rameau. — C'est une bonne idée, Pauline, je vous remercie. *(Ils s'approchent de la table et s'asseyent. A Adrien.)* Je te sers. Un morceau

de sucre? Non, deux morceaux, n'est-ce pas?

M. Dumoulin. — Deux, toujours. Tu n'as pas oublié. Merci.

Pauline. — Ça fait tout de même plaisir de voir Monsieur rentré à la maison. J'ai dit au frotteur de venir demain matin. Au moins, Monsieur va se tenir tranquille pour quelque temps?

M. Rameau. — Pour toujours, Pauline ; rassurez-vous, pour toujours.

Pauline. — A la bonne heure!

Elle sort. Machinalement, M. Dumoulin saisit le paquet de cartes, se met à les battre et puis interroge :

— *Une petite partie?*

M. Rameau. — Mais oui, si tu veux.

Ils tirent pour la donne. Et puis, entrecoupée des gestes, des paroles et des silences rituels, c'est la partie de piquet qui recommence.

Au bout d'un moment, comme M. Rameau vient de marquer soixante et capot, M. Dumoulin observe, d'un ton d'envie :

M. Dumoulin. — Toujours la même veine!...

(Et puis, il reprend.) Oh ! pardon. Bah ! Qu'est-ce que tu veux ? Il faut bien que la vie recommence.

M. Rameau, *doucement.* — Mais oui. L'ennui, seulement, c'est quand ça dure...

FIN

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET C^ie^

Rue Garancière, 8

E. Stechert & Co.
Alfred Hafner